

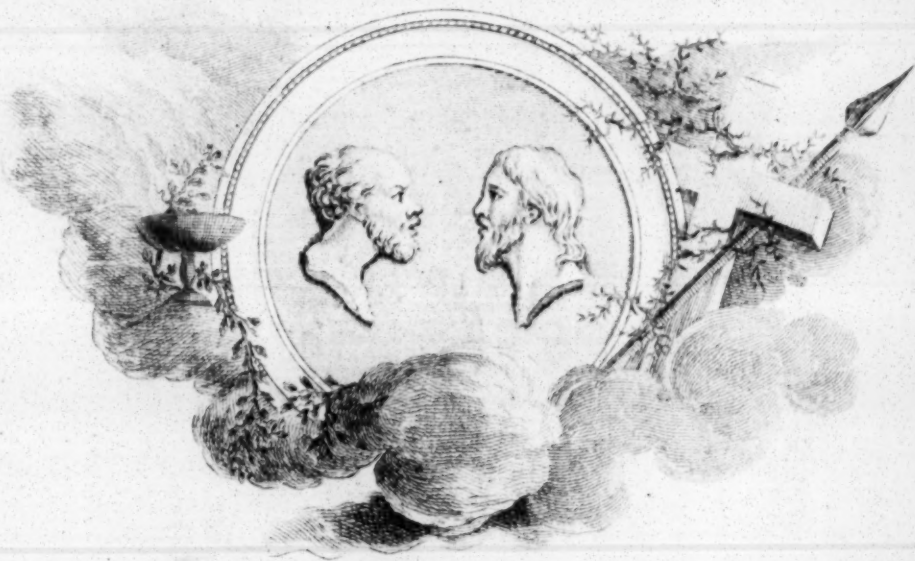
Ô Nature, ranimeras-tu un jour cette cendre ?
Peut-être.

DE LA PHILOSOPHIE
DE LA NATURE,
ou
TRAITÉ DE MORALE
POUR LE GENRE HUMAIN,
Tiré de la Philosophie
et fondé sur la nature.

CINQUIEME ÉDITION,
et la seule conforme au manuscrit original.

Nunquam aliud natura aliud sapientia dicit.
Juvenal Satur. XIV.

TOME SEPTIEME.



À LONDRES,
et se trouve dans la plûpart des Capitales
DE L'EUROPE.

M. DCC. LXXXIX.



S U I T E
DE LA TROISIEME PARTIE
DE LA
PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

LIVRE QUATRIEME.

D U F A N A T I S M E.

L'ÉTYMOLOGIE de *fanatique* est attaché
au service d'un temple : Montfaucon a trouvé
des inscriptions de monument , où des ci-
toyens distingués de l'ancienne Rome s'hono-
roient de ce nom : mais on peut observer que
dans le tems où un consul ajoutoit à ses titres
celui de fanatique , il n'y avoit encore point
de fanatique dans la capitale du monde.

L'HOMME
AVEC DIEU.

L'usage, depuis un grand nombre de siècles ,

Tome VII.

A

2 DE LA PHILOSOPHIE

PART. III. a fixé une autre acception au terme de fanatique , & le philosophe est contraint de se plier à la tyrannie de l'usage.

Le fanatisme est aujourd'hui la religion des petits esprits qui ont la tête chaude.

Le superstitieux n'est ordinairement qu'un être passif , qui végete en paix au pied des viles divinités qu'il s'est formées ; mais il n'y a rien de si actif qu'un fanatique , dont l'ame petite & cruelle ne se gonfle de poison que pour le répandre ; qui n'a de zèle que pour persécuter les hommes , une voix , que pour les maudire , & une main , que pour les exterminer. La superstition est ce lac infect , mais tranquille , qui ne nuit qu'à ceux qui l'approchent. Le fanatisme est ce torrent embrasé qui se précipite du sommet d'un volcan , parcourt la plaine pour la flétrir , & laisse partout les traces livides de la destruction.

En mettant la Palestine à part , il ne paroît pas que l'odieux levain du fanatisme (*) ait

(*) On voit bien qu'il ne s'agit ici que de l'espece

jamais fermenté dans l'antiquité : on cite, il est vrai, les deux petites villes d'Ombe & de Tentyre, dont les citoyens devinrent ennemis irréconciliables, parce que les uns adoroient un dieu que les autres avoient en horreur (*); mais c'est, avec la mort de Socrate, un exemple unique. Jamais les Chinois, les Perses, les Grecs & les Romains ne firent servir le prétexte de venger la Divinité, au malheur des humains. Fohi ne persécuta point ceux de ses sujets qui n'étoient pas fideles au *Tien*; Cyrus ne révoqua point l'édit qu'il avoit donné en faveur des Juifs; jamais les archontes d'Athenes, ou les consuls de Rome, n'ordonnerent

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

de fanatisme qui consiste à persécuter tout ce qui ne pense pas comme nous. --- Cette horrible maladie se manifeste dans les esprits par d'autres symptômes différens, comme on le verra dans les articles suivans; & il ne paroît pas que, sur ce sujet, les anciens soient supérieurs à nos modernes.

(*) Immortale odium nunquàm sanabile vulnus
Ardet adhuc Ombos & Tenthys; summus utriusque
Indè furor vulgo, quòd numina vicinorum
Odit uterque locus.

Juvenal, satyr. 15.

A ij

4 DE LA PHILOSOPHIE

————
PART. III.

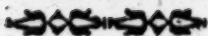
aux prêtres de Jupiter d'exterminer les adorateurs d'Anubis & d'Astarté ; cependant il arriva quelquefois qu'un peuple subjugué perdit son culte avec ses loix , mais la révolution opérée dans la religion nationale n'entraîna alors aucun désastre ; la multitude dut être peu affligée de la perte de ses dieux , qui n'avoient pu la défendre : pour les philosophes , ils sentoient que les conquérans ne pouvoient leur ravir la Divinité , qui seule les consolait & de leur existence & de leur esclavage.

Je vais consacrer une partie de ce livre à l'examen philosophique de la tolérance : je parlerai des dogmes religieux qui autorisent à verser le sang humain ; de la manie absurde & féroce du prosélytisme : mais une suite de raisonnemens philosophiques glisse d'ordinaire sur les esprits qui ne sont pas pliés au travail de la réflexion : il faut alors se contenter de les traiter comme des êtres sensibles , & c'est pour cette dernière classe de lecteurs que les

tableaux qu'on va tracer sont principalement destinés.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Je passerai sous silence les fourdes persécutions & les petites injustices du fanatisme : je ne veux arrêter les regards que sur les tragédies sanglantes qu'il a fait jouer parmi les hommes.



CHAPITRE PREMIER.

DE LA TOLÉRANCE.

PART. III.

IL est un mot sacré qu'on craint encore de prononcer, mais qui est dans le cœur de tous les hommes de bien : heureusement les esprits s'éclairent de jour en jour ; la raison se perfectionne, & le tems vient où les nations rougiront d'avoir interdit l'usage de ce mot sublime, comme la France rougit aujourd'hui d'avoir méconnu pendant plusieurs siècles le terme de bienfaisance.

Ce n'est point au philosophe de la nature à être arrêté ici par une prudence pusillanime : ce mot sacré de tolérance, j'ose le prononcer ; & je déclare hautement que la vertu, qu'il désigne, est le fondement de la morale, & doit être la base de toutes les religions.

Bayle, dans le siècle dernier, commença à ouvrir les yeux de l'Europe sur la nécessité d'admettre dans les états le mot & la chose.

On connoît son commentaire philosophique sur ces paroles, *compelle intrare* (*); allégorie de l'évangile, qui a produit une foule de massacres; car les sectaires ne persécutent guere qu'en vertu d'allégories.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Vers le même tems, Locke, le législateur de la Caroline, écrivoit sur la tolérance : son essai en ce genre est un modele de discussion (†): les théologiens ne sauroient y répondre que comme la cour de Rome répondit à Frapaolo, c'est-à-dire, par un coup de poignard.

Le meilleur ouvrage que nous ayions sur la tolérance, est le fameux traité que composa le plus beau génie de ce siècle à l'occasion du supplice de Calas : ce livre, le plus fort qui ait jamais été écrit contre les persécuteurs,

(*) Voy. *Œuvres diverses*, tome II, page 355.

(†) Il fut imprimé sous la forme de lettres en 1689, sous ce titre ; *Epistola de tolerantia ad clarissimum virum T. A. R. P. T. O. L. A.*, scripta à P. A. P. O. J. L. A. Les premières lettres initiales signifient, *theologia apud remonstrantes professorem, tyrannidis osorem Limburgium amstelodamensem*; & les secondes, *pacis amico, persecutionis osore, Joanne Lockio, anglo.*

PART. III.

obtint, dès qu'il parut, tout le succès qu'il mérite : il fut lu par les rois, cité par les législateurs étrangers, & brûlé par le saint office.

Il n'est point inutile d'observer que le grand homme qui a écrit avec tant de vigueur sur la tolérance, s'est montré en même tems dans sa vie le plus grand de ses apôtres : toute l'Europe a entendu tonner ce nouveau Démosthène en faveur des Calas, des Sirven, des Lalli, & pour la mémoire de l'infortuné La Barre. Il s'est montré aussi jaloux de faire de grandes actions que de bons ouvrages ; & si on lui doit une statue pour ce qu'il a fait à la gloire des arts, on lui en doit une autre pour ce qu'il a fait en faveur de la vertu.

C'est déjà un grand préjugé en faveur de la tolérance, que tout ce qu'il y a eu de grand sur la terre parmi les rois qui la gouvernent ou les philosophes qui l'éclairent, ait été tolérant. Il me semble que la religion d'un Zoroastre, d'un Penn & d'un Marc-Aurèle, en vaut bien une autre ; & que si la paix dans la croyance est une

erreur, il est doux de la partager avec les Socrate,
les Locke, les Fénelon & les Montesquieu.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Eh ! quels sont ces hommes dangereux qui
osent faire de la tolérance un crime de lese-
majesté divine & humaine ? Gens de biens de
toutes les nations, lisez & jugez.

Ce sont des prêtres qui sont humiliés de voir
qu'on rompt les barrières qu'ils ont placées
au-devant de l'entendement, qui s'indignent de
ce que tout ce qui les entoure n'a pas leurs yeux
& leur ame, & qui sacrifient, sur l'autel de la
religion, des victimes qu'ils n'ont réellement
immolées qu'à leur orgueil.

Ce sont des souverains qui s'imaginent expier
leurs attentats contre la société, en se faisant
les vengeurs d'un Dieu qu'ils ne connoissent
pas ; c'est un Constantin, qui se fait persécuteur
pour expier ses parricides ; c'est un Philippe II,
qui envoie des tigres en surplis pour convertir
le nouveau-monde, afin de calmer les remords
qu'il a de l'avoir fait dévaster par des tigres en
uniforme ; c'est un Muley-Ismaël, qui essaie son

PART. III.

cimeterre sur les têtes des infideles , afin que le dieu de Mahomet lui pardonne de l'avoir fait tant de fois servir à massacrer les musulmans.

Le dirai-je encore ? Ces sombres ennemis de la concorde universelle sont des écrivains couverts de fange & d'opprobre , qui ont passé leur vie à aduler les tyrans de l'esprit humain , ainsi qu'à déchirer les philosophes , & qui , odieux à leur patrie , cherchent à faire tolérer leurs crimes , en s'étayant du crédit des apôtres de l'intolérance.

Les hommes persécuteurs par système sont d'autant plus dangereux dans un état , qu'ils ont , par leur maniere de vivre , plus de crédit sur l'esprit des peuples : le cénobite , au teint pâle & livide , couvert de cilices , & revêtu des haillons de la pénitence , est le plus grand des fléaux pour ses concitoyens quand il a l'ame atroce. Il y a des ressourcés contre un tribunal qui proscriit des sectaires , mais il n'y en a point contre un saint qui prêche l'intolérance.

Les prêtres qui ont propagé le fanatisme ,

l'ont fait avec d'autant plus de succès, qu'ils ~~ont~~ ^{L'HOMME}
ont presque toujours accompagné leurs atten- ^{AVEC DIEU.}
tats religieux, de ces grands spectacles avec
lesquels on subjugué la multitude. Le prélat
qui fit assassiner La Barre avec le fer des loix,
prépara le dénouement de cette horrible tra-
gédie, par une procession solennelle où il parut
pieds nus & la corde au cou : les pénitens de
Toulouse, avant de provoquer l'abominable
sentence contre Calas, avoient placé sur le
catafalque de son fils un squelette qu'ils fai-
soient mouvoir, portant d'une main la palme
du martyre, & de l'autre la plume dont il de-
voit signer l'abjuration de l'hérésie, & qui
(ainsi que l'observe un grand homme) écrivoit
en effet l'arrêt de mort de son pere : on con-
noît les tableaux atroces dont on tapissoit in-
térieurement les *chambres de méditations* : on
fait avec quelle pompe les ministres de la pro-
pagande font brûler leurs victimes dans les
auto-da-fés.

Je voudrois bien savoir sur quels principes

PART. III. on s'appuie, pour prêcher l'évangile affreux de l'intolérance.

La loi défend à un citoyen de disposer du bien d'un étranger, & elle permettrait à un prêtre de disposer de ma pensée ? Mon ame est-elle moins à moi que ma bourse, mes habits, ou mon patrimoine ?

Locke l'a dit, les peuples n'ont point donné à leurs souverains le droit d'affervir leur conscience ; & quand même ils l'auroient fait, cette concession seroit illusoire (*) ; une société naissante n'a pas plus le pouvoir de prescrire ce qu'on pensera cent ans après elle, que de faire sa postérité esclave.

Les loix ne marchent jamais sans l'appareil des peines : or que font les peines quand il s'agit de convaincre mon esprit ? Le cachot de Galilée lui prouva-t-il que la terre est en repos ? Les bûchers de Rome ont-ils fait rétracter Descartes & l'auteur des provinciales ?

(*) *Lettres sur la tolérance*, tome I des Œuvres diverses de Locke, page 14.

Il est de l'intérêt d'un roi d'être tolérant : le conseil de Louis XIV ne le croyoit pas quand il fit révoquer à ce prince l'édit de Nantes : nous commençons à le croire , aujourd'hui que la Prusse & l'Angleterre nous battent avec nos soldats & nous habillent avec nos manufactures.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Il est aussi de l'intérêt du genre humain d'enchaîner toutes les nations par le dogme de la tolérance : pourquoi y auroit-il des haines nationales ? Si la mer sépare le François de l'Anglois, la bienveillance doit les réunir ; l'homme qui couvre sa tête d'un chapeau est le frere de celui qui la ceint d'un turban ; le mollack qui jeûne pour jouir d'un plus grand nombre de houris , est le collegue du chartreux qui se mortifie pour être inféré dans le martyrologe.

Si la persécution étoit de droit divin , ce globe ne feroit qu'un vaste théâtre de carnage : le musulman de la secte d'Ali devoit assassiner le musulman de la secte d'Omar : celui-ci feroit empâler le Juif , qui pileroit dans un mortier les rois idolâtres de l'Afrique ; & tous en-

PART. III.

semble extermineroient les chrétiens, pour les punir de leurs libelles contre les polythéistes, de leurs croisades & de leurs auto-da-fés.

Quand un état a le bonheur d'être fondé sur le théisme, il doit conserver, comme son palladium, ce culte pacifique de la nature & de la raison : quand il s'en est éloigné, il doit, pour sa sûreté, tolérer toutes les religions. On a observé avant moi qu'une secte ne pouvoit être contenue que par une autre secte : dans le moral comme dans le physique, c'est de l'équilibre de forces que dépend le repos.

Des hommes de bien timides, qui avoient dans le cœur le dogme de la tolérance, mais qui n'osoient en faire l'aveu, ont demandé quelquefois que le philosophe appuyât sa dialectique par des autorités ; & de beaux génies n'ont pas craint de se livrer à ce travail. Il y a un chapitre tout entier sur ce sujet dans le beau traité *de la tolérance*, & j'y renvoie : mais je déclare que si je voulois rassembler tous les témoignages de ce genre dans les

livres, soit des sages, soit des sectaires, je ferois une encyclopédie, & que je croirois ^{L'HOMME} ~~AVIC DIEU.~~ n'avoir encore qu'effleuré la matiere.

Une autorité digne d'un philosophe est celle de toutes les nations qui aujourd'hui ont adopté avec tant de succès la doctrine de la tolérance.

On peut observer que la Chine, où tous les cultes sont tolérés, excepté ceux qui sont intolérans, conserve, depuis près de cinquante siècles, ses loix, ses mœurs & ses usages.

La Zénobie de Pétersbourg, en plaçant sur son trône l'humanité & la tolérance, a plus civilisé les Russes en quelques années, qu'ils ne l'avoient été pendant les quatre siècles de fanatisme, où ils ne croyoient en Dieu que sur la foi de leur czar & de leur patriarche de Moscow.

Comparez la Hollande esclave des inquisiteurs d'Espagne, & la Hollande se créant une patrie après avoir brisé ses fers, & appelant dans son sein tous les cultes des deux mondes, pourvu qu'ils viennent avec les arts qui l'enrichissent, & la paix qui la rend heureuse.

PART. III.

L'Angleterre, sous des rois théologiens & persécuteurs, n'a eu de force que pour déchirer ses propres entrailles : mais l'Angleterre, devenue l'asyle des penseurs de l'Europe, s'est formé le plus beau des gouvernemens, a conquis la moitié d'un continent, & s'est fait la terreur d'un autre.

La tolérance au Nouveau-Monde forme un tableau encore plus frappant que dans l'ancien. Que sont ces vastes déserts que les Espagnols régissent avec le poignard & des indulgences, en comparaison de cette Caroline dont Locke a été le législateur, & de cette Pensylvanie qui a eu le courage de se faire l'égale de sa métropole ?

Par-tout où les puissances sont tolérantes, les arts se perfectionnent, les lumières s'accroissent, & les hommes sont heureux ; il ne tiendrait même qu'aux peuples tolérans de subjuguier les peuples fanatiques qui les environnent, si les peuples fanatiques valaient la peine d'être subjugués.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

DES DOGMES DESTRUCTEURS.

LES gouvernemens ont laissé s'introduire, dans les religions, des dogmes essentiellement opposés au bonheur des peuples : ces dogmes, après avoir nui aux frénétiques qui les adoptent, nuisent à l'état même qui les tolère : ce sont des armes remises à des gladiateurs pour s'entre-détruire, & avec lesquelles ils renversent à la fin le théâtre qui leur sert de champ de bataille.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Je n'attaque ici aucun des cultes régnans dans l'Europe moderne ; mais j'ose dénoncer à tous les souverains les dogmes dont les sectaires s'autorisent pour faire naître les guerres, les discordes civiles, & même pour justifier les régicides.

Je laisse aux musulmans mon évangile pour convertir les infidèles, & mon épée pour les exterminer, est le testament de mort d'unpro-

phete, qui doit être cassé au tribunal de la raison.

Je suis venu apporter la guerre & non la paix, est le mot que cita Cromwel à son régiment d'illuminés, quand il marcha à sa tête pour faire périr Charles Ier sur un échafaud.

Hors de moi point de salut, est un tocsin sonné contre tous les peuples de la terre; car, dans la religion des fanatiques, il n'y a qu'un pas de l'habitude de maudire au desir d'exterminer.

Il y a même des allégories dans les livres sacrés des nations, que la sagesse des loix devoit à jamais supprimer: l'Europe se ressentira encore, après vingt siècles, des ravages qu'a causés dans son sein l'interprétation du fameux mot *compelle intrare*, force-les d'entrer; c'est lui qui a été le prétexte de la révocation de l'édit de Nantes, des dragonnades & du massacre de la Saint-Barthelemi.

Que feroit-ce, si les gouvernemens examinoient, dans le silence des préjugés, les livres mêmes d'où ces dogmes atroces ont été tirés;

si on y voyoit la tyrannie dans le ciel, & sur ~~la terre~~ la terre tous les crimes divinisés; si les Koulikan **L'HOMME AVEC DIEU.** pouvoient s'en étayer pour autoriser leurs conquêtes, les Meffaline pour pallier leur libertinage, & les Malagrida pour excuser leurs régicides?

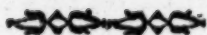
Le tems vient où les rois oseront regarder l'arche, sans crainte d'être frappés de mort; on lira alors avec indignation ces codes sacrés qu'on exposoit fermés à la vénération des peuples; & ces mêmes livres qui ont servi pendant vingt siècles à brûler les hommes sur l'autel du fanatisme, seront brûlés à leur tour sur l'autel de la raison.

Quoi qu'en disent ces livres destructeurs, l'Être suprême est le pere des nations; il veille sur les hommes qui se nuisent, mais il ne nuit point: sa sagesse (puisqu'il faut parler la langue du peuple) consiste, non à punir les crimes, mais à les prévenir: non à anéantir les êtres, mais à les perfectionner.

L'idée d'un Dieu tyran n'est bonne qu'à faire

PART. III. des esclaves & des despotes, des bourreaux & des victimes.

Eloquent Platon, sage Morus, vertueux Saint-Pierre, vous voulez ramener ce globe entier à la paix universelle : si une rêverie aussi sublime peut jamais se réaliser, c'est en ramenant tous les hommes au culte de la nature.



J E
à le
légis
de
ne
ils l
tene
avo
C
du
fera
hist
prin
me
me
des
inte
qui

CHAPITRE III.

DU PROSÉLYTISME.

JE ne connois que trois cultes qui aient inspiré L'HOMME
AVEC DIEU.
à leurs ministres la rage du prosélytisme. -- Les législateurs de l'antique Egypte , de la Chine , de la Bactriane , & en général les polythéistes ne firent point un art de convertir les hommes : ils leur laisserent leur conscience, qui leur appartenoit avec autant de droit que la maison qu'ils avoient bâtie & le champ qu'ils avoient défriché.

Comme le prosélytisme est une des branches du fanatisme qui a le plus troublé la terre , je ferai contraint de m'étendre un peu sur son histoire : au reste , je ne démentirai point mes principes ; je prie mes concitoyens de peser mes opinions plutôt que d'y croire. Quand je me suis proposé d'écrire la vérité , j'ai demandé des lecteurs qui , en quittant mon livre , fussent interroger leurs cœurs , plutôt que des prosélytes qui ne fussent que propager mes systèmes.

ARTICLE PREMIER.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES SUR LA MANIÈRE
DE CONVERTIR.

PART. III. IL y a un trait admirable dans l'évangile de l'Europe : des apôtres veulent faire descendre le feu du ciel sur des Samaritains , & le messie leur en fait des reproches amers : ce grand homme favoit bien que toute législation doit être fondée sur l'équilibre des délits & des peines ; que Samarie n'étoit point Sodome , & qu'on ne commande pas de croire , de la même façon qu'on punit les outrages contre la nature.

C'étoit suivant ces principes que l'illustre prélat Fitz-James , dans un mandement donné il y a trente ans , disoit : *Nous devons regarder les Turcs comme nos freres.* -- Il est vrai que le mandement fut brûlé à Rome ; dans cette Rome où tout ce qui ne croit pas au pape est traité d'enfant illégitime ; comme dans l'ancienne Athenes tout ce qui n'étoit pas Grec étoit traité de barbare.

Il n'y a pas jusqu'à S. Bernard qui ne dise

que la foi est de nature à être persuadée & non commandée: *Fides suadenda, non imperanda.* L'HOMME
AVEC DIEU.

Il est vrai qu'il démentit cette grande maxime en prêchant une croisade ; mais aussi il eut l'adresse de pallier cette contradiction par des miracles : il ressembloit à Mahomet , à qui on reprochoit de condamner les feux illégitimes , & de vivre dans l'adultère , & qui répondoit à ses critiques en faisant descendre du ciel un nouveau chapitre du Coran.

Si la foi ne se commande pas , que faut-il donc penser de ce fougueux missionnaire qui prétend que l'unique moyen de convertir les sauvages est de les rendre esclaves. (*) ?

Quelle idée doit avoir l'homme de bien de ce Juste Lipsé qui ordonne de massacrer les hérétiques & de les brûler , afin de ramener leurs fils au giron de l'église (**) ?

(*) Voyez *Description des mœurs des Sauvages de la Louisiane* , page 105. L'auteur est un recollet nommé Hennepin , homme très-obscur hors de son couvent , & très-digne de l'être.

(**) Le texte n'est point énigmatique : --- *Clementia*

PART. III.

Dans quelle classe d'hommes faut-il mettre les conquérans du Nouveau-Monde, qui en effet ne se sont procuré des prosélytes, dans ce continent, qu'en faisant brûler les rois à petit feu, & en faisant dévorer leurs sujets par des chiens ?

Que feroit-ce donc si on prouvoit aux fanatiques que cette foi qu'ils commandent, le poignard à la main, quoi qu'en dise S. Bernard, n'est pas même faite pour être persuadée ?

La foi n'est que le silence de la raison : & comment persuader à un être intelligent, que d'un côté le ciel lui ordonne de faire parler la raison, & de l'autre lui prescrit de la faire taire ?

Il me faut des raisons, comme on l'a déjà dit plusieurs fois, pour me persuader d'abandonner ma raison : mais puisque cette raison

non est hic locus ; ure , seca , ut membrorum potiùs aliquid quàm totum corpus intereat. Just. Lips. civil. doctrin. lib. IV, cap. III. --- Voilà les livres que les bourreaux de toutes les nations doivent brûler , & non les provinciales , les méditations de Descartes , les mandemens des Fitz-James , le traité de la tolérance , & la philosophie de la nature.

me trompe, moi philosophe, j'ai des motifs
encore plus puissans de croire qu'elle trompera
le sophiste sacré qui ne me parle que la langue
de la théologie.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

L'idée seule de disputer avec le missionnaire
qui veut me convertir, me donne les plus vio-
lens préjugés contre sa doctrine. Les hommes
ne disputent que sur les matieres évidemment
obscurcs. On ne s'est jamais avisé de soutenir le
pour & le contre dans des questions de mathé-
matiques : or le scepticisme d'un philosophe sur
ce qui n'est pas démontré par sa raison, vaut
encore mieux que la foi des prêtres.

Les théologiens qui font métier de convertir,
se défient si fort de leur éloquence en ce genre,
qu'ils ont toujours soin d'attendre qu'un philo-
sophe lutte contre les approches douloureuses
de la mort, pour le ramener à la foi. Le jésuite
Routh ne s'avisa pas de convertir Montesquieu
quand il écrivoit les lettres persannes, mais
quand il vit ce grand homme abandonné des
médecins : la foi du jésuite Routh n'étoit sûre

PART. III. de son triomphe auprès des sages, que quand ils avoient perdu la tête.

C'est par un motif à peu près semblable que les missionnaires n'ont fait tant de profélytes que parmi les sauvages, qui ne les entendoient pas, & à qui ils prouvoient la supériorité de leur culte en leur donnant des miroirs, ou en leur tirant des coups de fusil.

Lorsqu'ils se sont trouvés chez des peuples qui ne les craignoient pas, alors la manie du profélytisme s'est emparée également du croyant & de l'incrédule : & le poète Rousseau n'a fait que rimer un trait d'histoire fort connu, quand il a publié la fameuse épigramme qui finit par ces vers :

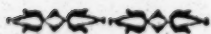
Le moine dit : Graces à mon talent,
De ce Chinois j'ai fait un profélyte :
Loué soit Dieu ! dit l'autre en s'en allant,
J'ai converti cet honnête jésuite.

Je ne puis mieux démontrer l'absurdité du profélytisme, qu'en rapportant ici une conversation entre une Américaine & un archevêque,

tenue il y a quelques années dans la capitale: (*)

on verra que si un philosophe des bords de la L'HOMME
Seine se rencontre avec un sauvage du lac AVEC DIEU.
Ontario, c'est une preuve qu'ils parlent tous
deux le langage de la nature.

(*) Il ne s'agit point ici d'un conte philosophique : l'Américaine est habitante de Paris : une femme d'un grand nom & d'un esprit encore au-dessus de son nom, madame la comtesse de Vid.... a pris la peine de lui faire répéter à elle-même toute cette conversation, & l'a transcrite de sa main : j'en possède le manuscrit original : mon travail s'est presque borné à la réduire : j'ai cru aussi devoir conserver le langage de l'Américaine, à cause de sa précieuse naïveté.



ARTICLE II.

*ENTRETIEN DE CHRISTOPHE DE
BEAUMONT, ARCHEVÊQUE DE
PARIS, AVEC UNE AMÉRICAINE.*

PART. III.

LORSQUE l'Américaine se présenta au palais archiépiscopal, monseigneur n'étoit pas encore visible. Un secrétaire qui écrivoit dans un premier fallon, entendant nommer une sauvage, se leva, contre l'usage des secrétaires, la conduisit à un canapé, & vint s'asseoir à côté d'elle.

LE SECRÉTAIRE.

Les mœurs de l'Europe doivent vous paroître bien étranges, mademoiselle ?

L'AMÉRICAINE.

Toi as tort de m'appeller mademoiselle : je l'ai eu sept enfans ; tous aujourd'hui n'être plus ; ma chef est mort aussi : ma chef est ce que vous appelez en France in mari. Notre usage en Amérique est de nommer lui devant

le monde ma chef, & en tête-à-tête mon bon
ami.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

L. E S E C R E T A I R E.

Sept enfans, madame ! A voir vos traits,
à peine vous croiroit-on au premier : mais à
quel âge se marient donc vos Américaines ?

L' A M É R I C A I N E.

Nous nous marier dès que notre cœur parle ;
& dans ma pays le cœur il parle de bonne
heure. Un petit-fille qui a le sein à peine gros
comme une noix d'acajou, sent ce cœur battre
à l'approche d'in jeune homme ; alors la pere
dit : voilà la nature qui parle, il la marie.

L E S E C R E T A I R E.

Avec une telle aisance dans les unions des
deux sexes, je doute qu'on se pique de beau-
coup de fidélité.

L' A M É R I C A I N E.

Toi te trompe fort ; c'est l'aisance du ma-
riage qui dans ma pays en fait la durée : chez
toi la prêtre en fait une chaîne, afin qu'on se
donne le plaisir de la briser.

PART. III.

Ne crois pas, au reste, qu'il suffise à une fille du soleil comme moi, pour se livrer à un homme de souffler dans un calumet ; j'oblige lui d'acheter le droit de devenir ma chef par de grands sacrifices ; par exemple, je fais lui coucher trois nuits avec moi ; s'il me respecte, moi être à lui ; s'il ose me toucher, je lui dis : toi il aime pas moi, & moi vouloir n'être jamais à toi.

Comment une fille du soleil & sa chef se quitteroient-ils, puisqu'ils ne se prennent point sans s'aimer ? Dans mon Amérique ma chef être à moi, & moi être à ma chef : mais dans ton France quand on s'épouse, le mari ne veut qu'être riche, & la fille ne veut qu'être libre : de là vient que la femme de tes villes y être à tous les hommes, excepté à son mari ; & le mari y être à toutes les femmes, excepté à la sienne.

LE SECRÉTAIRE.

Pour une sauvage, vous voilà bien au fait de nos mœurs. Au reste, votre naïveté nous

offenseroit moins, & nous corrigeroit mieux
que les épigrammes de nos philosophes.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

L'AMÉRICAINE.

Écoute, toi secrétaire. -- Nos sauvages,
qui ne sont pas baptisés, y être des hommes
plus près de la nature que les Européens qui
les baptisent. Moi qui parle à toi, voilà vrai-
ment in être libre. Mon case m'appartient,
parce que je l'ai bâtie; ma chef être à moi,
parce que nous nous aimons; mes enfans être
mes enfans, parce que je les allaite & que je
les élève: il n'y a pas jusqu'au grand Zuma
que je n'appelle mon Zuma, parce que lui il
est le pere à tous les hommes, & sur-tout à
tous les sauvages.

LE SECRÉTAIRE.

Et quel est ce Zuma?

L'AMÉRICAINE.

Y être celui que dans ta langue toi appelle
in Dieu: oh! mon Zuma, il est un grand
Zuma; pour celui-là les hommes ne l'ont
point fait.

LE SECRETAIRE.

La porte s'ouvre. Voici monseigneur. --
 Révérez le Zuma dont il est le ministre.

L'ARCHEVÊQUE, à son secretaire.

Voilà cette Américaine, sans doute ?

LE SECRETAIRE.

Oui, monseigneur.

L'AMÉRICAINE.

Écoute; on a dit à moi que j'appelle toi
 monseigneur dans ma pays, il n'y a que le
 grand Zuma qu'on appelle monseigneur, &
 ma pays a raison; car si toi est monseigneur,
 que fera donc le Seigneur de tout, dont toi
 est le ministre ?

L'ARCHEVÊQUE.

Les titres donnés à mon rang sont peu faits
 pour mon caractère. -- Appelez-moi, comme
 vous desirerez.

L'AMÉRICAINE.

Tu es in honnête homme, toi; tu n'as pas
 de la vanité comme ce prêtre de ton Sorbonne,
 qui veut à toute force me convertir : quand
 toi

toi ferois né parmi les Sauvages , toi ne ferois
ni plus modeste , ni plus vertueux.

L'HOMME
AVEC DIEU

L' A R C H E V Ê Q U E .

Quoi ! vous êtes sauvage & vous me flattez !

-- Mais , répondez-moi , êtes-vous baptisée

L' A M É R I C A I N E .

Moi ne l'être pas encore.

L' A R C H E V Ê Q U E .

Vous desirez donc le baptême ?

L' A M É R I C A I N E .

On a dit à moi qu'il falloit desirer le baptême ; & pour ne point offenser le prêtre à qui il importe que je le desire , moi l'ai desiré.

L' A R C H E V Ê Q U E .

Je ne vous entends pas.

L' A M É R I C A I N E .

Toi vas m'entendre. -- Toi fais peut-être que le vaisseau qui me menoit en Europe essuya une tempête grande , près de ton ville de l'Orient : tout l'équipage étoit à genoux , & faisoit des vœux à Notre-Dame de Lorette ; moi ne connoître pas cette dame-là , & moi rester

PART. III. affise. Un moine (on dit qu'il y a de ces bêtes-là par-tout) venir alors à moi, & me dire : toi portes malheur au vaisseau ; car toi n'es pas baptisée. J'ignorois , répondis-je , que les vents se batissent sur les mers , parce qu'une sauvage n'a point reçu quelques gouttes de ton eau sacrée sur son personne ; mais puisque ma baptême doit sauver la vaisseau du naufrage , je promets à mon Zuma de me faire baptiser : tout l'équipage parut satisfait de mon réponse : l'ouragan dura encore trois jours & trois nuits ; mais le vaisseau entra au port de ton ville de l'Orient : & comme il ne faut jamais manquer à son parole , sur-tout quand on promet au grand Zuma, moi venir ici acquitter mon vœu & te demander la baptême.

L' A R C H E V Ê Q U E.

Je ne baptise personne dans l'âge de raison , à moins qu'on ne soit instruit. Connoissez-vous les préceptes de notre divine religion ?

L' A M É R I C A I N E.

Moi , les connoître , sans doute , & sans les avoir appris : ils sont dans mon cœur.

L' A R C H E V Ê Q U E.

Quoi ! les préceptes de la religion chrétienne ?

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

L' A M É R I C A I N E.

Toi m'étonnes à mon tour. Est-ce qu'il y a deux religions ? Est-ce que le Zuma de l'Amérique n'est pas le Zuma de l'Europe ?

L' A R C H E V Ê Q U E.

Le dieu de vos climats n'est rien , & le nôtre est tout. Remerciez ce Dieu , qui vous a sauvé du naufrage , d'avoir fait à l'Europe le présent sublime de la révélation ; respectez ses mystères & admirez ses miracles.

L' A M É R I C A I N E.

Mon Zuma , il est vrai , n'être pas le tien ; car lui il ne s'est pas révélé à ma pays ; lui il n'a pas de mystères ; lui il ne fait pas de miracles ; lui cependant il est le Zuma de mes pères ; lui il me rend heureuse , & ce seroit mal à moi de le renier.

L' A R C H E V Ê Q U E.

Le Dieu des chrétiens ne veut point de partage : si vous n'êtes pas encore assez inf-

PART. III.

truite pour sentir l'excellence de sa loi, il ne faut point profaner le baptême : ce signe sacré du christianisme n'est point fait pour qui balance entre ma religion & le culte du soleil.

I.° A M É R I C A I N E.

Oh ! mon Zuma à moi, il n'est pas si tyran que le tien ; il ne défend pas, quand moi me trouve dans un pays étranger, de me conformer à ses usages religieux, lorsque ces usages ne rendent pas moi ni vile ni méchante. Par exemple, mon Zuma il veut que je ne sois pas inutile à la nature : mais dans ta pays, on ne peut épouser qu'après avoir reçu le baptême. Je viens donc prier toi de me baptiser ; alors je prendrai une seconde fois ma chef : j'aurai des enfans qui seront baptisés aussi, mais que j'élèverai dans les usages des enfans du soleil, & j'en ferai des hommes bons & vertueux.

L' A R C H E V Ê Q U E.

Cela est bien : mais il faut songer d'abord à en faire des chrétiens. -- Avez-vous lu nos livres sacrés ?

L' A M É R I C A I N E.

Oh ! moi aime à lire , & j'ai lu beaucoup des livres de ton religion : ton morale de Nicole , ton évangile ; un de ceux que moi goûte le plus est Bélifaire : oh ! comme son Zuma est un bon Zuma ! Celui-là vraiment il est le pere , non le tyran des hommes.

L' A R C H E V Ê Q U E.

Bélifaire est un livre très-dangereux. On y dit que les grands hommes qui n'ont pas eu la foi peuvent être heureux après la mort ; & notre Dieu dit positivement qu'ils seront brûlés à petit feu pendant toute l'éternité.

L' A M É R I C A I N E.

Quoi ! in fille du soleil toute bienfaisante , toute vertueuse , fera brûlée éternellement à petit feu , si elle ne croit pas à ton Zuma..... Pardonne ; mais ton discours effraie plus moi , que la tempête que j'ai effuyée à la hauteur de ton ville de l'Orient.... Oh que tu me fais acheter oher ta baptême !

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

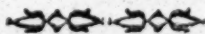
L' ARCHEVÊQUE.

PART. III.

Encore une fois, je ne vous crois point encore assez disposée pour recevoir ce sacrement. Priez le prêtre qui vous instruit de dissiper tous vos doutes, & venez me revoir. -- Vous êtes étrangère, & probablement sans fortune ; si vous avez des besoins, adressez-vous à moi avec confiance, je vous empêcherai de regretter votre patrie, & peut-être votre religion.

L' AMÉRICAINE.

Comment, toi qui as le cœur si bon, es-tu le ministre d'un Zuma si méchant ? -- Mon ame y être pénétrée de tes offres ; mais moi n'accepte rien de toi ni de personne : j'ai encore une tête pas mal organisée & deux bons bras ; je travaille, & ma travail me suffit pour mes besoins, qui sont ceux de la nature. Adieu ; j'aime toi archevêque ; mais ton Zuma ne sera jamais le mien, lors même que j'aurai reçu la baptême.



ARTICLE III.

DE L'ABSURDITÉ DU PROSÉLYTISME
QUAND IL DEVIENT PERSÉCUTEUR.

BASILIDE, un des premiers czars, commandoit, sous peine de mort, à quelques-uns de ses sujets, de se jeter au milieu d'un brazier ardent; de traverser à la nage un bras de mer; de lui porter à son lever, au centre de l'hiver, un verre de leur sueur; & il ne commandoit pas, dit le philosophe Bayle, des choses plus impossibles que quand un despote sacré commande de changer de religion. (*)

L'HOMME
AVEC DIEU.

Si les souverains avoient le droit de me donner un dieu, la religion ne seroit plus qu'une institution sociale; elle dépendroit des législateurs, bien loin d'être antérieure aux législations.

Au reste, dans cette hypothèse même, la loi religieuse ne pourroit obliger que les citoyens :

(*) Comment. philosoph. sur ces paroles : *Compelle intrare*; Œuvres diverses de Bayle, tome II, page 385.

PART. III.

car de quel droit le Scandinave, qui tient son culte d'Odin, voudroit-il rendre apostat le Péruvien, qui tient le sien de Manco-Capac ? Le patriotisme ne doit jamais se trouver en contradiction avec la religion. Il ne faut pas que, pour devenir un bon chrétien ou un bon musulman, je me rende coupable du crime de lèse-société.

Le souverain doit veiller à ce que ses sujets aient une religion ; il doit ne faire remplir les charges de l'état que par les citoyens qui professent la religion de l'état ; mais la raison lui dit de tolérer toutes les autres, excepté celles qui ordonnent d'être persécuteurs.

Je voudrois bien savoir comment les prêtres pourroient justifier la manie du prosélytisme, sur-tout quand il n'instruit qu'en opprimant.

La persécution n'est point utile au persécuteur ; car elle lui ôte à nos yeux le titre d'homme, & celui de pieux aux yeux de la Divinité.

Elle est encore moins utile à la personne qu'on persécute ; car des bourreaux n'ont pas

le don de persuader. Le dogme qui m'a paru
absurde lorsque j'étois libre, ne deviendra pas
raisonnable à mes yeux quand je serai sur un
bûcher.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Je suppose qu'à force de violences on réussisse à faire de moi un profélyte; alors si mon ancienne croyance étoit pure, je deviens un apostat; si mon culte étoit absurde, je deviens un mauvais chrétien.

Un fanatique doit être encore plus mécontent, si je m'obstine en mourant à suivre l'impulsion de mes lumières; car si mon adversaire est chrétien, il me rend à jamais la victime de son Dieu irrité; si c'est moi qui suis chrétien, il s'expose au reproche éternel d'avoir fait couler le sang d'un martyr.

Après avoir prouvé qu'un fanatique est un homme absurde, il est bon de démontrer qu'il est le fléau du genre humain.

Le fanatisme éteint dans les âmes tous les sentimens de l'humanité; il apprend à être impitoyable, bien mieux que les combats des

gladiateurs & les repas des anthropophages.

PART. III.

Comment l'homme de bien obscur se défendra-t-il contre un de ses concitoyens qui n'oppose à ses syllogismes que des coups de poignard ?

Comment un souverain réprimera-t-il un affassin qui , après s'être fait une religion digne de lui , s'écrie qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ?

Comment la société fera-t-elle tranquille , si un ami a droit de traîner son ami auprès des inquisiteurs ; si un fils peut impunément dire anathème à son pere ; si un époux s'arrache des bras de son épouse pour la maudire au nom du Dieu qui les a unis ?

La philosophie de la nature est fondée sur les faits , & il est tems de justifier mes principes par le tableau rapide des malheurs que le fanatisme a produits sur ce globe. Sages de la terre , j'ai eu la hardiesse de m'entretenir un moment avec vous. Peuple vertueux , êtres sensibles , c'est maintenant à vous que je m'adresse ; lisez , & apprenez à respecter la tolérance.

CHAPITRE IV.

DES VICTIMES HUMAINES.

LE *système de la nature*, qui n'est pas toujours un livre contre la nature ni un système, a démêlé la vraie origine des victimes humaines (*). S'il faut en croire le célèbre athée qui a composé cet ouvrage, les premiers hommes rassemblés en société, se voyant souvent maltraités par la nature, supposèrent aux élémens ou à leurs moteurs cachés, une volonté, des desirs & des besoins; de là les sacrifices imaginés pour les nourrir; les libations pour les abreuver, & l'encens pour repâître leur orgueil. On crut, dans ce silence du théisme, que les puissances invisibles s'appaisoient, comme l'homme irrité, par des présens, des prières & des bassesses; l'imagination s'épuisa alors pour deviner quelles pouvoient être les offrandes les plus faites pour leur plaire : on mit d'abord sur

L'HOMME
AVEC DIEU.

(*) *Syst. de la nat.* tome II, chap. I.

 PART. III.

l'autel des gerbes de bled & des fruits ; on leur immola ensuite des brebis, des génisses & des taureaux : comme on vit les agens de la nature toujours irrités contre les habitans du globe, on leur sacrifia peu à peu des hommes ; enfin le délire de l'imagination, qui va toujours en augmentant, fit croire que l'Être infini ne pouvoit se réconcilier avec la terre que par une victime infinie ; & l'on apprivoisa l'esprit humain à l'idée absurde & contradictoire d'un déicide.

La constitution politique d'un état a suffi quelquefois pour permettre aux prêtres d'arroser les autels de sang humain. On observe, par exemple, en parcourant l'histoire des nations, que celles chez qui le dieu de la guerre a été le dieu par excellence, ont presque toutes adopté l'usage des victimes humaines. On connoît les sacrifices d'Agag & de Jephté chez le peuple qui adressoit des hymnes au dieu des armées. Odin, qui défioit les lances & les épées, permettoit qu'on immolât des prisonniers de guerre. Les Getes, à qui Xamolxis

avoit aussi donné un dieu exterminateur, sacri-
 fioient tous les cinq ans un de leurs concitoyens, L'HOMME
AVEC DIEU.
 qu'ils envoyoit au ciel pour l'instruire de
 leurs besoins. Le fanatisme de ces peuples
 étoit assez grand pour que leurs chefs bri-
 guassent l'honneur d'une pareille ambassade.

L'histoire de cette branche des extravan-
 ces humaines, est très-étendue ; il faut remonter
 à la plus haute antiquité pour trouver l'origine
 de ces sacrifices affreux où on égorgeoit les
 hommes pour engager les dieux à les protéger.

On trouve l'usage d'immoler des victimes
 humaines établi chez les Phéniciens (*), les
 Egyptiens (**), les Babyloniens (†), les Am-

(*) Voy. Sanchoniaton dans Eusebe, *præpar. evang.*
ib. I, cap. X, & Porphir. peri apocès, lib. II, par. 56.

(**) Voy. Manéthon, cité par Plutarque, *de Isid.*
& Osirid. & Athenée, Deinopsoph. lib. IV. --- On observe
 encore sur les bords du Nil la coutume féroce d'immoler
 tous les ans une fille à ce fleuve pour obtenir la fécon-
 dité. Un gouverneur Turc voulut l'abolir ; mais malheu-
 reusement cette même année le Nil ne monta point à sa
 hauteur ordinaire, & il y eut une révolte. --- *Voyages*
de Paul Lucas, tome II, page 327. --- Le peuple super-
 stitieux crut le Nil plutôt que le gouverneur.

(†) Voyez le second livre des rois, *chap. XVII.*

PART. III. monites (*), les Arabes (**), les Celtes (†) & les Romains (††); à Tyr, à Athenes, à Sparte, à Carthage, dans les Gaules, dans la Germanie, dans l'Espagne & dans le Nouveau-Monde (§). Il en est de cette branche du fanatisme,

(*) Selden, *Syntag. prim. de diis Syris.*

(**) *Pantheon ægypt. part. II, page 75.*

(†) *Pompon. Mela, lib. III.*

(††) Quand les Romains craignoient quelques grands défaits, leurs prêtres enterroient vifs, dans une place publique, deux Grecs & deux Gaulois de différent sexe. *Plin. hist. natur. lib. XXVIII & XXX, & Tit. Liv. decad. lib. XXII, & alibi.* Les Romains n'avoient cependant qu'une religion pacifique; mais comme il étoit écrit dans les livres Sybillins qu'un jour les Grecs & les Gaulois s'empareroient de Rome, les aruspices prétendoient détourner l'effet de cette prédiction par des sacrifices humains; à l'approche du moindre orage, la sage législation de Numa étoit rendue inutile par les billevesées des Sybilles.

Tite-Live rapporte cet usage barbare avec beaucoup de sang-froid: on sent qu'il n'est ni Grec ni Gaulois; mais ne devoit-on pas sentir qu'il est homme?

(§) On peut consulter, sur toutes ces nations, les fragmens de Manéthon & de Sanchoniaton, Hérodote, Tite-Live, Pausanias, Joseph, Philon, Diodore de Sicile, Denis d'Halicarnasse, Strabon, Macrobe, Plin, Garcilasso de la Véga, &c.; tous ces historiens s'accordent; on ne peut, sans être pyrrhonien, douter de leur témoignage. Les auteurs en particulier qui ont voulu

comme du dogme des deux principes ; on se-
 roit tenté d'en faire moins le crime de quelques
 hommes que celui du genre humain.

L'HOMME
 AVEC DIEU.

On ne sacrifia d'abord que des prisonniers
 de guerre ; on osa ensuite sacrifier ses propres
 concitoyens ; enfin on eut la pieuse barbarie
 de placer ses enfans même sur l'autel , pour les
 faire immoler par des prêtres impositeurs , à
 des dieux qu'ils avoient vu naître.

Il faut cependant avouer que ces derniers
 affaffinats n'étoient en usage que dans les
 grandes calamités (*). La nature parloit ordi-

contester l'authenticité des homicides religieux en usage
 chez les anciens Gaulois , n'ont pas lu les *commentaires*
 de César, liv. VI ; le traité de Plutarque sur la supersti-
 tion , & Laëtance , qui dit en propres termes : *Galli*
Teutatem humano cruore placabant , dans son traité de
fals. relig. lib. I, cap. XXI. Il est singulier qu'on ait
 voulu que des Gaulois aient été plus éclairés que les
 Romains.

(*) Sanchoniaton observe qu'alors cet acte de religion
 étoit réservé au souverain. Voyez un fragment de cet
 auteur , cité dans Euseb. *præpar. evangel. lib. IV, cap.*
XVI. Il est probable que Philippe II & le czar Pierre
 le Grand auroient été ravis de trouver ce prétexte pour
 se défaire glorieusement de dom Carlos & d'Alexiowitz.

PART. III.

nairement plus haut que les Calchas ; & il n'y avoit guere que les pestes qui pussent être expiées par des parricides.

Je ne connois chez les anciens & chez les modernes que deux peuples qui aient , constamment & par un systême suivi , outragé la nature ; ce sont les Carthaginois & les Mexicains. Il y avoit à Carthage une statue de Saturne toujours embrasée , à laquelle on lioit les victimes ; les suffetes y exposoient leurs enfans ; & quand la nature leur en avoit refusé , ils achetoient ceux des pauvres pour en tenir la place (*). Il y a dans cet usage une complication singuliere d'atrocités ; il semble qu'on lise la tragédie d'Atrée ou celle de Mahomet.

Le carnage à Mexico étoit bien plus grand sur les autels de Witziliputzili ; il y avoit du

(*) Plutarch. *de superstitione*. --- Une mere étoit obligée d'assister au sacrifice de ses enfans ; & si elle étoit triste , on la mettoit à l'amende. *Plutarch. ibid.* Il y avoit même des dévotres à Saturne qui caressoient leurs enfans au milieu des flammes , dans la crainte qu'une victime gémissante ne déplût à la Divinité. *Tertull. in apologet.*

tems de Montezuma tel sacrifice qui coûtoit la vie à vingt mille hommes; & le grand-prêtre se plaignoit encore que son dieu mouroit de faim (*).

L'HOMME
AVEC DIEU.

Il y avoit dans Sparte une tradition fabuleuse qui fit disparoître pendant quelque tems l'usage d'appaiser le ciel en répandant le sang des hommes. La peste ravageoit depuis long-tems cette ville; on consulta l'oracle d'Apollon, & le dieu répondit qu'il falloit immoler une jeune fille noble pour faire cesser la contagion. Les Éphores en conduisirent une à l'autel; le prêtre fait briller le fer sacré sur son sein; mais aussi-tôt un aigle fond sur lui,

(*) *Histoire de la conquête du Mexique*, par Solis, tome II. --- Quelques peuples de cet empire battus par Cortez, lui envoyèrent, pour obtenir la paix, des ambassadeurs chargés de trois especes de présens: « Seigneur, lui dirent ces sauvages, voilà cinq esclaves; » si tu es un dieu, nourris-toi de leur chair & bois leur sang; si tu es une intelligence pacifique, voilà de l'encens & des plumes; si tu es un homme, prends ces oiseaux & ces fruits. » Solis, *ibid.* Cortez étoit sûrement un dieu à la façon des Mexicains.

PART. III. ravit le coutelas & le laisse tomber sur une génisse (*). L'aigle apprend l'humanité au peuple de Lacédémone, & la génisse fut sacrifiée. -- Si ce récit n'est qu'un apologue, il est plus utile que ceux d'Esopé & de Pilpay.

(*) Plutarch. *collat.*



C H A P I T R E V.

D E S M A R T Y R S.

LE *martyr* ou le *témoin* est l'homme qui atteste par son sang la légitimité de sa cause. L'HOMME
AVEC DIEU.
C'est une espèce de victime humaine immolée, non par les prêtres, mais par les magistrats, sur les autels d'un dieu anthropophage.

Lorsqu'une religion n'a été intolérante que par accident, les martyrs y ont été en très-petit nombre. Quand le culte s'est trouvé essentiellement destructeur, le sang des sectaires a coulé à grands flots, & les vengeurs de Dieu ont fait une plaie profonde à l'espèce humaine.

Les grammairiens de la théologie ont beaucoup restreint l'idée de martyr ; ils ont dit qu'on ne pouvoit donner ce nom qu'aux témoins qui mouroient pour la bonne cause ; mais comme il n'y a point de religion où on ne s'imagine soutenir la bonne cause, il s'ensuit, pour le philosophe de la nature, que tous les

PART. III.

sectaires qui ont scellé de leur sang la bonté de leur secte, sont des martyrs, ou qu'il n'y en a point.

S'il falloit donner une acceptation philosophique à l'idée de martyr, je dirois qu'on ne doit honorer de ce titre que le sage qui meurt pour défendre la religion de la nature : dans ce sens, Socrate est le plus grand des martyrs, & la terre entière doit célébrer son apothéose.

Il n'y a presque jamais eu de martyrs dans la religion d'Hermès & dans celles de Zoroastre & de Cong-fut-sée. Pour les polythéistes, ils étoient en général les plus pacifiques des hommes : peu importoit à leurs législateurs le culte des peuples, pourvu qu'ils en eussent un. Quand ils faisoient la conquête d'un pays, ils rendoient les hommes esclaves, mais ils plaçoient dans leurs temples les dieux des vaincus à côté des dieux des vainqueurs.

Cependant on a accusé Rome sous les Césars d'avoir répandu à grands flots le sang des martyrs ; & cette calomnie mérite d'être réfu-

tée (*). Les conquérans du monde ont déjà fait assez de mal à l'espèce humaine par leur affreux droit des gens, sans leur imputer de l'avoir encore tourmenté par un système religieux d'intolérance.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Les Romains étoient si peu persécuteurs, qu'ils toléroient les cultes des nations mêmes qu'il avoient subjuguées. Les Egyptiens célébroient dans Rome les mystères d'Isis; les Perses y honoroient Mithra; les Juifs y avoient des synagogues; & le panthéon, décoré de trente mille statues, sembloit le temple commun de tous les dieux de l'univers.

Jamais il n'entra dans l'ame bienfaisante des Titus, des Trajan, des Julien, des Dioclétien & des Marc-Aurele, de persécuter. Ces grands hommes avoient une trop haute idée de la vertu, pour ne pas l'accueillir même dans des sectaires.

Les Néron, les Domitien, les Commode &

(*) Béni soit le plus grand homme de ce siècle, qui a eu le courage de dire, sur ce sujet, toute vérité! Voyez le traité de la tolérance, page 77, & l'article martyr dans les questions sur l'Encyclopédie.

PART. III.

les Galere, répandirent quelquefois le sang des chrétiens ; mais c'étoit moins par haine pour des cultes étrangers , que par l'effet de leur cruauté naturelle. Ces tigres couronnés égorgeoient pour le plaisir d'égorger ; & pourvu qu'ils trouvassent des victimes , peu leur importoit de les prendre au sénat ou dans l'église naissante , sur les autels des chrétiens ou dans les palais du capitolé.

Si quelquefois la loi romaine a frappé des étrangers à cause de leur culte , c'est que ce culte entraînoit des fuites fatales pour l'honneur des citoyens , ou pour leur sûreté.

On renversa à Rome le temple d'Isis , & on proscrivit son culte ; mais il ne faut l'attribuer qu'à la hardiesse de Mundus , qui , sous la figure d'Anubis , obtint à l'autel même de ce dieu les faveurs de Pauline : le sénat alors ne fut intolérant que pour prévenir des adulteres & des sacrileges.

Si on a sévi de tems en tems contre les premiers chrétiens , c'est moins pour les punir de leurs dogmes , que pour réprimer leurs attentats

contre la tranquillité publique. Les enthousiastes de cette religion alloient insulter les magistrats sur leur tribunal , renverser les idoles dans les places publiques , & mettre le feu aux temples protégés par le souverain. Ces actes de fanatisme sont chez toutes les puissances du globe des crimes de lèse-société. On a beau honorer Polyeucte du nom de martyr : malgré les vers de Corneille & les panégyriques de la légende, il ne sera jamais aux yeux de la raison qu'un insensé qui a démerité de la patrie , & qui en a été justement puni.

Nous avons , je le fais , d'immenses recueils d'actes de martyrs ; mais la plupart ne sont que des recueils de pieuses impostures. Les Dodwel , les Middleton , les Launoy ont déjà porté le flambeau de la critique autour de ces monumens d'erreurs ; mais leur plume trop circonspecte n'y a fait que de légères breches : il ne falloit pas nettoyer un vieil édifice qui s'écroule ; il falloit , pour la sûreté publique , le renverser.

PART. III.

Ces actes ont presque tous été faits par des moines visionnaires, plusieurs siècles après l'ère des martyrs ; & les compilateurs qui les ont tirés de la poussière des cloîtres pour les rendre publics, ont aussi été des moines : or quel fonds peut-on faire sur l'autorité d'un Surius, réunie à celle d'un Ruinart, ou d'un Ribadénéira ; sur les rêveries d'un hermite, commentées par un jésuite ou un bénédictin ?

Les historiens de ces tems-là ne font pas la plus légère mention de ces absurdes fureurs des polythéistes ; ils regardoient les chrétiens comme des sectaires si obscurs qu'ils échappoient, par leur obscurité même, à la cruauté des tyrans.

Les légendes sont pleines de hévues historiques qui en décelent l'imposture : ici c'est un édit de proscription qu'on attribue à Marc-Aurele, qui n'a pros crit personne ; là ce sont des filles septuagénaires prostituées à la jeunesse d'An-cyre par des magistrats qui honoroient la mémoire de Lucrece ; ailleurs ce sont onze mille

vierges qu'on massacre à-la-fois dans un village, tandis que l'empire entier avoit tant de peine à fournir six vestales.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Tous ces martyres enfin sont accompagnés de prodiges extraordinaires, qui ne servent ni à prolonger la vie des chrétiens, ni à opérer la conversion de leurs persécuteurs.

S'il falloit chercher des persécutions dans les religions du globe, il y en a trois qui en fournissent d'assez avérées, sans aller calomnier le culte absurde, mais pacifique du polythéisme.

Les Juifs, depuis leur sortie d'Egypte jusqu'à la catastrophe qu'ils essuyèrent sous Vespasien, furent les persécuteurs les plus effrénés de tout ce qui n'étoit pas circoncis : il étoit aussi dangereux alors d'habiter autour de la Palestine, que de naître fils d'Hérode, ou d'être sénateur sous Néron.

L'établissement de la religion musulmane produisit aussi une foule de martyrs ; car, sous les premiers califes, on ne massacroit les peu-

PART. III. ples en bataille rangée que pour faire des profélytes à l'alcoran.

Nous-mêmes, nous avons, pendant deux cents ans, fait couler à grands flots le sang des hommes que nous appellons hérétiques; & rien n'est plus avéré que ces actes de démence & de barbarie. La relation du supplice d'Anne Dubourg & de Jérôme de Prague n'a pas été écrite par un Ribadénéyra: c'est à quatre lieues de Paris, & sous le regne de Louis XIV, qu'on a rasé Port-Royal, & exhumé jusqu'aux cadavres des grands hommes qui y étoient ensevelis: on ne peut mettre, à côté du massacre imaginaire de la légion Thébéenne les massacres d'Irlande, de Mérindol, & de la Saint-Barthelemi.

Je m'arrête, parce qu'on peut regarder, dans un sens, la suite de ce livre comme l'histoire des martyrs faits par le christianisme.

CHAPITRE VI.

*DES MEURTRES PIEUX EXÉCUTÉS PAR
LES HOMMES.*

DANS tout état bien gouverné ce ne sont pas les hommes qui punissent, ce sont les loix.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Mais un fanatique est au-dessus des loix : sa prévention suppose les crimes, & sa haine les punit.

Si cet homme a quelque autorité dans sa patrie, malheur à elle ! Avec des talens, il fera naître des guerres civiles ; sans talens, il ordonnera des assassinats.

Je regarde comme un pieux assassin cet Elie, prophète d'Adonai, qui fait descendre le feu du ciel pour consumer les prêtres de Baal : je mets dans le même rang cet Elisée, qui appelle des ours pour dévorer quarante-deux petits enfans dont le crime étoit d'avoir observé que sa tête étoit sans cheveux.

De pareils assassinats n'étoient point rares

PART. III.

chez les Hébreux, dont les loix de sang mettoient sans cesse le poignard à la main des dévots, soit contre les étrangers, soit contre leurs propres concitoyens : droit des gens, police intérieure, patriotisme, tout, parmi ces hommes féroces, conduisoit à l'assassinat : en vain la voix du cœur tentoit quelquefois de les ramener à la nature ; leurs prêtres autorisoient toujours leurs attentats du nom de Dieu, de ce Dieu de bienfaisance qui les punissoit assez en ne les éclairant pas.

Nous maudissons les Hébreux dans nos cantiques ; mais nous les avons souvent imités. Je ne choisirai dans la foule immense de meurtres pieux qui souillent les annales chrétiennes, que ceux de Diaz & d'Hypatie ; on peut consulter sur les autres, Eusebe, Sozomene, Mezerai, de Thou, & l'abbé Fleuri.

Vers l'an 415, cinq cents moines dont le zèle dévorant ne se nourrissoit que de vains anathêmes, dans les déserts de la Thébaïde, entrèrent à main armée dans Alexandrie, pour

immoler des victimes au Seigneur. Il y avoit alors dans cette capitale de l'Egypte une jeune

personne qui avoit la beauté d'Aspasie sans sa licence, & sa philosophie sans son cynisme; c'étoit Hypatie : elle professoit les sciences à un âge où son sexe se fait honneur de les étudier. On ne l'abordoit point sans étonnement, & on ne la quittoit point sans enthousiasme. Malheureusement elle étoit de la religion de ses peres; & saint Cyrille, son évêque, cherchoit à l'en punir. Il envoya sa cohorte de moines de la Thébaïde pour venger le Dieu d'Abraham, de ce qu'il étoit sacrifié par une femme philosophe au dieu d'Hermès & d'Orphée : ces satellites du fanatisme coururent chez Hypatie, briserent ses portes, & ne trouvant point leur victime, mirent le feu à sa maison. Hypatie erra quelque tems d'asyle en asyle; ensuite elle fut découverte : les moines la dépouillerent nue, la frapperent de verges, l'affommerent à coups de pierres, & finirent cette scene sanglante en traînant par la ville son cadavre en

L'HOMME
AVEC DIEU.

PART. III. lambeaux (*). Après cette exécution, ils s'en retournerent tranquillement dans leurs déserts, bénir le Dieu qui ordonna à Samuel de couper Agag en morceaux, & au pontife Joad d'assassiner Athalie.

Plusieurs siècles après, Barthelemi Diaz, grand admirateur des assassins d'Hypatie, répandit, pour la gloire de la Divinité, un sang bien plus précieux pour lui que celui d'une femme philosophe : il avoit un frere en Allemagne, enthousiaste des dogmes de Luther : humilié de l'opprobre qui en rejaillissoit sur sa maison, il se rendit de Rome à Nuremberg ; afin de convertir cet apostat, ou de l'égorger. Le luthérien persista à soutenir que le pape étoit l'antechrist, & Diaz termina son exhortation pathétique en lui plongeant le poignard dans le cœur. Quelques catholiques comparèrent cette action au sacrifice d'Abraham ; cependant Diaz n'a pas été canonisé.

(*) Voy. l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate (qui n'est pas le grand Socrate), liv. VII, chap. XIII, XIV & XV.

CHAPITRE VII.

DES RÉGICIDES.

IL est bien étonnant que l'intolérance ait encore des appuis autour des trônes. Si les rois lisoient, ou consultoient du moins les hommes qui savent lire, ils verroient combien de fois le poignard sacré de la religion a été aiguilé contr'eux; ils sauroient même que le fanatique, en assassinant de simples citoyens, ne fait que s'effayer sur des têtes obscures, afin de frapper ensuite plus sûrement les têtes couronnées.

Eh ! comment l'abominable doctrine du régicide ne feroit-elle pas répandue dans l'Europe, puisqu'elle semble consacrée dans les livres religieux qu'elle adopte ? N'est-ce pas au nom de Dieu qu'Aod poignarde Eglon, que Samuel coupe Agag en morceaux, que Judith tranche la tête à Holopherne, & que le pontife Joad fait massacrer Athalie ?

Le nom de Dieu est sur-tout une arme ter-

L'HOMME
AVEC DIEU.

PART. III.

rible entre les mains d'un visionnaire. Voyez, dans le fond de sa cellule, ce religieux au teint livide & plombé, qui a détesté les plaisirs dès qu'il a pu les connoître, & qui ne vit que pour prolonger la lente agonie de sa mort; s'il peut espérer de faire passer dans l'ame de quelque novice tout le délire de sa brûlante imagination, ses regards mourans vont se ranimer; il lui peindra la religion chancelante qui implore son appui, l'honneur de combattre l'hydre de l'hérésie, & la gloire plus grande encore de périr en luttant contr'elle; ensuite il lui présentera le poignard d'Aod & l'épée de Judith, & lui commandera, au nom de Dieu, d'aller assassiner son roi.

Je ne puis parler d'un directeur fanatique de novices, qui tient dans sa main la destinée des rois, sans parler en même tems de ce vieux de la Montagne que les croisades ont rendu célèbre. (*) Ce despote devoit être plus redouté

(*) *Vie de S. Louis*, par le Sire de Joinville. Voyez aussi le même fait dans Paul Venet. *Ap. Purchas Pil-*

en Orient que ne l'ont jamais été les Gengis-Kan & les Timur ; car il ordonnoit à ses sujets d'aller assassiner les souverains dont il avoit à se plaindre , & aussi-tôt il étoit obéi. Voici la méthode qu'il employoit pour créer ses fanatiques : il choissoit des jeunes gens d'une imagination vive & d'une complexion ardente ; il assoupissoit leurs sens par le moyen d'un breuvage , & les faisoit transporter dans son palais : à leur réveil , ces esclaves se trouvoient dans un séjour enchanté , où triomphoient également l'art & la nature ; de jeunes beautés s'offroient à leurs regards , & leur timide résistance ne témoignoit que le desir qu'elles avoient d'être vaincues. Quand ces jeunes athletes avoient achevé leur carrière voluptueuse , on leur présentoit de nouveau le breuvage qui les avoit

L'HOMME
AVEC DIEU.

grimage , B. IV, ch. VI, p. 317. --- Ce vieux de la Montagne étoit le sultan des Ismaéliens de l'Irak persienne ; il se disoit descendant de cet Arface qui fonda l'empire des Parthes ; on croit que le vulgaire des historiens n'a appelé ces princes assassins qu'en altérant leur nom d'Arfacides. --- Voilà comme l'histoire des siècles barbares vient à nous.

PART. III.

assoupis, & on les transportoit dans leur première demeure ; ils ne manquoient pas, en se réveillant, de rapporter le songe dont leur ame étoit si délicieusement occupée ; dans ce moment le vieux de la Montagne leur faisoit entendre que Dieu les destinoit aux plus grandes entreprises ; & qu'en leur faisant goûter d'avance les voluptés célestes, il vouloit leur faire connoître le prix de l'obéissance aveugle qu'ils alloient jurer à leur souverain : l'enthousiasme gagnoit alors ces jeunes têtes ; ils affaffinoient les princes étrangers par obéissance pour le leur, & ils périssoient avec joie pour se réveiller plus tôt dans les bras de leurs houris.

Observons que le moine & le prince des affaffins conduisent au fanatisme par deux voies directement opposées : l'un effraie ses novices par le tableau d'un supplice éternel ; l'autre encourage ses ministres par la perspective riante de toutes sortes de voluptés ; l'artifice du monarque n'eût peut-être pas réussi à Paris, ni celui du religieux en Orient.

Le pape a été long-tems parmi nous une L'HOMME
AVEC DIEU
espece de vieux de la Montagne ; il déposoit les rois à son gré ; il les faisoit frapper de verges & il les excommunioit , ce qui étoit les proscrire.

On étoit encore si persuadé dans le siecle dernier que le serviteur des serviteurs de Dieu avoit , par les droits de sa tiare , le pouvoir de vie & de mort sur les souverains , qu'on imprimoit à Rome en 1626 , avec privilege , ces maximes : *le pape a sur les rois une puissance corrective ; il peut punir les princes hérétiques par des peines temporelles ; il peut , non-seulement les excommunier , mais encore les dépouiller de leurs royaumes , & absoudre leurs sujets du serment de fidélité il peut , parce qu'ils sont incapables de gouverner , ou parce qu'ils sont trop foibles défenseurs de l'église les punir de mort. (*)*

Ce n'étoit donc pas assez que la lecture de nos livres sacrés fît germer dans les esprits

(*) *Traité de l'hérésie , du schisme , de l'apostasie & du pouvoir papal. Edit. de Bartheliny Lanoty passim.*

PART. III.

foibles la doctrine du régicide ; il falloit encore que des casuistes vinssent l'appuyer de tous les sophismes de la théologie ; & le jésuite Santarel à qui on attribue le livre dont je viens de parler , n'est pas le seul frénétique chrétien qu'on peut accuser de cet affreux machiavélisme : on fait que Gerson , le chancelier de l'université , avoit frayé les voies à Santarel ; que le trop célèbre cordelier Jean Petit prêchoit dans Paris la doctrine de Gerson , & que Busembaum a été encore plus loin que les Santarel , les Gerson & les Petit , ce Busembaum si bien décomposé par le sel des provinciales , avant d'être écrasé par la foudre des parlemens.

Au reste , comment les théologiens du siècle dernier auroient-ils respecté les trônes , puisque le pere de l'église , S. Thomas , est dans ses écrits un des plus ardens apologistes du régicide ? Suivant cet ange de l'école , *l'église peut punir de mort un prince apostat ; & tout citoyen qui délivre le peuple d'un souverain qui*

gouverne tyranniquement , est un héros ()*. --

Voilà l'écrivain que Paschal devoit dénoncer

L'HOMME
AVEC DIEU.

(*) Liv. II , par. II , quest. XI & XII.

Au reste , en même tems que ce docteur enseignoit aux peuples le dogme infernal du régicide , il donnoit aux rois des leçons indirectes pour opprimer leurs peuples.

« Afin , dit-il , de maintenir la tyrannie , il faut
» égorger les citoyens que leur crédit ou leur opulence
» rendent redoutables. . . . Il est aussi très-important de
» se défaire des philosophes , parce qu'ils peuvent , par
» leurs lumières , trouver des moyens de rendre la ty-
» rannie inutile : il ne faut pas même permettre les
» écoles publiques , ni aucune des congrégations qui se
» destinent au progrès des sciences ; car les hommes
» qui en sortent sont portés aux grandes choses , & se
» soulèvent aisément contre les oppresseurs de l'état : le
» meilleur moyen de maintenir la tyrannie , est de fa-
» voriser sourdement la délation & la calomnie ; de
» faire en sorte qu'un ami se défie de son ami , que le
» peuple se soulève contre les grands , & que les grands
» se déchirent entr'eux. . . . Il faut aussi appauvrir une
» nation l'accabler d'impôts , & l'écraser de tribu-
» tions susciter des guerres parmi les étrangers ,
» & même des dissensions civiles. . . . Une monarchie
» se soutient par l'amitié des peuples ; mais la tyrannie
» ne doit se fier qu'à elle-même pour se conserver. »

*Ad salvationem tyrannidis excellentes potentiâ vel di-
vitiis interficere , quia tales , per potentiam quam habent ,
possunt insurgere contra tyrannum : iterum expedit inter-
ficere sapientes ; tales enim , per sapiensiam eorum ,
possunt invenire vias ad expellendam tyrannidem : nec
scholas , nec alias congregationes per quas contingit va-*

PART. III.

à son siècle , encore plus que de malheureux disciples d'Ignace condamnés , sans lui , à une obscurité éternelle : mais ce beau génie n'écrivoit pas pour le genre humain , mais pour Port-Royal. Puisse quelque jour le philosophe faire ce que Pascal n'a osé entreprendre ! puisse-t-il exposer à la censure des nations tous les livres sacrés qui insultent à la morale & à la vertu ! Si l'ouvrage est écrit avec quelque énergie , il durera plus que les provinciales.

Le grand mal que produit la doctrine du régicide , est d'en faire. Il y a peu d'états dans l'Europe moderne où le fanatisme n'ait assas-

care circa sapientiam permittendum est ; sapientes enim ad magna inclinantur , & idè magnanimi sunt , & tales de facili insurgunt ; ad salvandam tyrannidem , oportet quòd tyrannus procuret ut subditi imponant sibi invicem crimina , & turbent seipsos , ut amicus amicum , & populus contra divites , & divites inter se dissentiant.... Oportet etiam subditos facere peuperes.... Procreanda sunt vestigalia , hoc est . exactiones multæ , magnæ.... Tyrannus debet procurare bella inter subditos , vel etiam extraneos.... Regnum salvatur per amicos : tyrannus autem , ad salvandam tyrannidem , non debet confidere amicis. Voy. le commentaire de S. Thomas sur la cinquième des politiques , texte 12.

finé ou tenté d'assassiner quelque souverain.

L'Angleterre fut sur le point de perdre son roi L'HOMME
AVEC DIEU,

& son parlement par la conspiration des poudres ; Malagrida conduisit la carabine que les complices du duc d'Aveyro tirèrent contre le roi de Portugal ; on fait que la religion a eu la plus grande part à l'assassinat récent du roi de Pologne ; notre histoire est souillée d'une foule d'attentats de ce genre contre la vie d'Henri III, d'Henri IV & de Louis XV.

Une observation très-importante à faire , c'est que ces régicides ont presque toujours été exécutés par des moines ou par des hommes pervertis par les moines. Un chartreux nommé Ovin attenta à la vie d'Henri IV ; Clément qui assassina Henri III , étoit jacobin ; Ravillac avoit été feuillant ; les jésuites Garnet & Oldecorne furent les chefs de la conspiration des poudres ; Jean Chatel étoit l'écolier du jésuite Guignard ; & Aveyro , le prosélyte du jésuite Malagrida. Au reste , je ne m'appesantirai point sur ces derniers régicides , parce

PART. III.

que la société qui les a fait naître a expié le crime de son fanatisme, & que si elle a encore des membres, ils sont moins coupables, puisqu'ils commencent à être malheureux.

Les deux derniers régicides exécutés en Europe, ceux de Damiens & de Kolinski, ne furent point l'ouvrage des moines; mais le fanatisme en fut le prétexte. L'assassin de Louis XV dit, dans presque tous ses interrogatoires, que c'étoit la religion qui lui avoit mis le poignard à la main (*); les trente conjurés Polonois qui attenterent à la vie de Stanislas-Auguste, avoient juré sur l'autel de la Vierge, en communiant, *d'extirper de la terre le tyran qui déshonorait la mere de Dieu.* (**)

(*) Il le dit le jour de l'assassinat, quand'il comparut devant le lieutenant du grand-prévôt, & il le répéta dans la suite plusieurs fois au parlement; & lorsque le premier président lui demanda s'il croyoit que la religion permettoit d'assassiner les rois, il dit par trois fois qu'il n'avoit rien à répondre.

(**) Voici la formule de ce serment: « Nous, qui, » excités par un zèle saint & religieux, avons résolu » de venger la Divinité, la religion, & la patrie, ou- » tragées par Stanislas-Auguste, contempteur des loix

Rois de la terre, jugez maintenant entre le philosophe tranquille qui vous éclaire, & le L'HOMME
sombre fanatique qui vous égorge; préférez AVEC DIEU.
encore, s'il est possible, des cultes destructeurs
au culte de la nature, & proscrivez, si vous
l'osez, le dogme sacré de la tolérance.

» divines & humaines, fauteur des athées & des héré-
» tiques, &c. jurons & promettons, devant l'image
» sacrée & miraculeuse de la mere de Dieu, d'extirper
» de la terre celui qui la déshonore; & ainsi Dieu nous
» soit en aide!



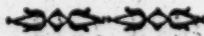
CHAPITRE VIII.

*DES MEURTRES PIEUX EXÉCUTÉS PAR
LES LOIX.*

PART. III.

ON peut échapper au poignard d'un fanatique, mais non à des loix cruelles que le fanatisme a dictées : le sage qui les voit s'exécuter dans sa patrie, n'a d'autre parti à prendre que de l'abandonner : c'est alors qu'il doit se sentir le courage d'être cosmopolite.

Heureux encore de ne pas vivre dans ces siècles de barbarie où un esprit de vertige s'étoit emparé de l'Europe entière ; où tous les souverains ne pensoient que d'après un prêtre, & où l'anathème prononcé contre le philosophe, du sein de l'Italie, alloit s'exécuter dans les fanges du Zuyderzée, & jusques sur les glaces éternelles de la Norwege !



ARTICLE PREMIER.

DES BULLES DES PAPES.

IL a été un tems où une bulle émanée du vatican étoit une loi suprême pour toute l'Europe : quand le pontife de Rome parloit au nom de saint Pierre, on faisoit taire par-tout les tribunaux, les rois & les philosophes.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Et combien de fois le serviteur des serviteurs de Dieu, qui s'affied humblement sur le trône des Césars, n'a-t-il pas abusé de la croyance universelle dans ses oracles, pour aveugler le peuple, ou pour troubler le repos des rois ?

Que signifie cette bulle d'un Zacharie qui anathématise le phyficien qui croit aux antipodes (*) ? Comment un pape a-t-il osé proscrire dans Scheidner la découverte des taches du soleil ? Tous ces décrets de l'ignorance la

(*) Ce Zacharie avoit une singuliere physique, il ne croyoit pas que le second hémisphere fût habité, à moins qu'il n'y eût deux lunes & deux soleils.

PART. III. plus barbare ne font-ils pas des armes données à tous les fanatiques qui voudront faire une Saint-Barthelemi de philosophes ?

Quelle est cette bulle *in cena domini* que fulmina Pie V, contre tous les souverains qui feroient contribuer les gens d'église aux besoins de l'état ; bulle qu'on lit encore tous les ans le jeudi-saint au capitolé ? L'excommunication qu'elle prononce ne suffit-elle pas, dans des tems de ténèbres, pour autoriser les révoltes, & justifier les régicides ?

Au reste, les papes ne se font pas toujours contentés de sapper sourdement les fondemens des trônes : il y a eu des siècles de fanatisme où ils excommunierent nommément les souverains, où ils les déposèrent, où ils mirent leurs royaumes en interdit. Alors les foibles rois de l'Europe, semblables aux nababs des despotes de l'Indostan, ne savoient répondre que par de vains écrits à ces libelles sacrés. Henri IV lui-même, tout grand homme qu'il étoit, n'opposa à la bulle de Sixte-Quint qui le déclaroit incapable

de régner, qu'un frivole appel au concile. Aujourd'hui ces foudres ridicules des Salmonée de L'HOMME
AVEC DIEU. Rome reposent dans l'obscurité du vatican ; & si des décrets des successeurs de Pierre contre les souverains, ne signifient plus que leur démence, il faut en remercier les philosophes.

Ce sont eux qui ont ouvert les yeux sur cette bulle *unigenitus* qui a déchiré l'Europe pendant 80 ans, qui a plié l'esprit humain à des controverses qui le dégradent, & qui n'a servi qu'à tirer de l'obscurité des dévots persécutés & des dévots persécuteurs.

Que cette voix sublime des sages ne s'est-elle fait entendre à nos ancêtres ! Croit-on que si un Bayle, un Montesquieu, un Beccaria, avoient écrit il y a quelques siècles, les annales pontificales eussent été souillées par tant de bulles atroces, fulminées pour proscrire les Turcs, pour exterminer les Albigeois, & pour justifier l'épidémie sacrée des croisades ?

O Rome ! n'étoit-ce pas assez d'avoir oppri-

PART. III.

me une fois la terre par ton despotisme politique ? falloit-il encore l'écraser par ton despotisme religieux ? Et tu gémis d'avoir été brûlée par Néron , saccagée par Brennus , par Totila & par le rebelle Bourbon ? Que sont ces fléaux passagers en comparaison de la blessure profonde que tu as faite à l'espece humaine ? Des schismatiques ont désiré que la foudre engloutît tes sept montagnes : ils ont eu tort sans doute ; mais étoit-ce à toi de te plaindre des imprécations de tes victimes ? Songe que si , dans le siècle de la raison , tu peux nuire encore , c'est que l'homme de la nature ne se venge pas , ou que l'Ordonnateur des mondes a sur la terre des crimes à punir.

Le pape des musulmans , le grand muphti de Constantinople , s'est aussi permis quelquefois de lancer des bulles contre les schismatiques de sa religion. Les annales turques font mention du fameux décret d'anathême fulminée par Esad Effendi contre les Persans : il peut soutenir le parallele avec ceux qui ont été scellés de

l'anneau du pêcheur ; & j'en vais rapporter
quelques fragmens.

**L'HOMME
AVEC DIEU**

.
« Les chrétiens & les juifs peuvent
» espérer de devenir quelques jours fideles ;
» mais vous, Persans, vous ne le ferez jamais...
» En vertu de l'autorité que j'ai reçue de Ma-
» homet, je permets donc à tous les bons mu-
» sulmans, de quelque nation qu'ils soient, de
» vous poursuivre & de vous exterminer : s'il
» y a du mérite devant Dieu de tuer un chré-
» tien, il y en a 70 fois davantage à massacrer
» un Persan : j'espère qu'au jour du jugement,
» Dieu vous condamnera à servir de monture
» aux juifs, & que vous serez conduits en
» enfer, à grands coups d'éperon, par cette
» nation, l'opprobre du genre humain (*). »

Des trois souverains pontifes de ce continent,
le grand Lama paroît le plus tolérant : content
d'être immortel & grand-vicaire du dieu Foë,
il ne s'occupe point à diviser par ses bulles les

(*) Ricaut, *Histoire de l'empire Ottoman*, liv. II.

PART. III. Tartares Mongales, des Tartares Kalmouques :
 il distribue ses sachets aux ambassadeurs des
 rois , mais il ne détrône personne : cependant
 la monarchie spirituelle de cette statue couron-
 née embrasse la moitié de l'Asie , & il ne tien-
 droit qu'à elle de bouleverser tout , depuis
 l'extrémité de la Chine jusqu'au pôle , si , pour
 la vivifier , on lui donnoit l'ame du muphti
 Effendi , & le génie du pape Hildebrand.



ARTICLE II.

DES DÉCRETS CONTRE LES LIVRES.

IL y a eu des instans de vertige, parmi les nations de l'Europe, où on ne pouvoit proscrire un livre, sans proscrire en même tems son auteur. Une sentence du saint office étoit un tocsin sonné contre le philosophe; & l'homme courageux qui avoit osé être utile, flétri par les tribunaux, dénoncé à tous les souverains, entouré de cachots & de bûchers, ne trouvoit, sur la moitié de ce continent, aucun asyle pour reposer sa tête.

L'HOMME
AVEC DIEU.

C'est alors que le génie naissant étoit étouffé dans les langes du fanatisme; ou s'il s'élevoit quelque sage qui luttât contre les préjugés de son siècle, il étoit obligé d'aller s'ensevelir, avec Descartes, dans les glaces de Stockholm, ou de demander pardon, avec Galilée, à la propagande, d'avoir été meilleur physicien que ses persécuteurs.

PART. III.

Aujourd'hui même que la raison est venue s'asseoir aux pieds des trônes de l'Europe, il est encore permis aux sectaires de brûler les ouvrages d'autres sectaires. Les jansénistes ont brûlé de nos jours dans Paris une foule de livres de jésuites : pendant ce tems-là ceux-ci brûloient à Rome les livres de Port-Royal ; & les disciples d'Arnaud & d'Ignace ne se sont réunis que pour brûler les livres des philosophes.

En France, quand les magistrats ont pros crit un ouvrage, ils annoncent dans leur sentence qu'ils poursuivront le citoyen qui l'a composé, suivant toute la rigueur des anciennes ordonnances : graces à la douceur de nos mœurs, cette formule n'est que comminatoire ; quand le décret émane du parlement, le livre se brûle, mais on laisse l'auteur tranquille ; les hommes éclairés qui sont les dépositaires de nos loix, savent assez que le délit qui vient de la liberté d'écrire, ne peut entrer en parallèle avec les délits ordinaires ; qu'un écrivain peut n'être pas coupable, même en publiant un livre dange-

teux ; & qu'enfin le crime qu'on expie par le seul aveu de son erreur, ne doit pas se trouver, ^{L'HOMME} _{AVEC DIEU.} dans le code des supplices, avec le brigandage, l'homicide & la rebellion.

Malheureusement pour les gens de lettres, cette jurisprudence pacifique & raisonnable n'est pas adoptée dans tous les tribunaux de la capitale. On fait avec quelle fureur, en 1777, les magistrats subalternes du Châtelet, après avoir brûlé en place de Grève un des livres les plus honnêtes qui soit sorti de la main des hommes, ont poursuivi son auteur, qui ne s'est défendu qu'avec son innocence, l'ont ruiné, & auroient fait tomber sa tête sur un échafaud, s'ils avoient vécu dans le siècle de Charles IX.

Comme l'inquisition contre les livres va toujours en s'affoiblissant dans les états qui s'éclaircissent, on brûle à Paris, sans aucune pompe, les ouvrages prohibés, soit au pied du grand escalier du palais, soit en place de Grève : mais il n'en est pas de même à Rome, où l'on a intérêt d'en imposer aux peuples par de

grands spectacles. Jamais les contemporains des Régulus & des Paul-Émile ne mirent autant d'éclat dans les cérémonies religieuses qu'ils pratiquoient pour éloigner la peste, que la congrégation du saint office en met encore aujourd'hui, pour annoncer qu'un bon livre ne doit pas être lu. Voici le cérémonial de l'exécution des *méditations métaphysiques* de Descartes, du *dictionnaire* de Bayle, & des *provinciales*. (*)

« On dresse dans une place publique un
 » vaste échafaud, & à trente pas un grand
 » bûcher : les cardinaux montent sur l'échafaud :
 » le livre pros crit est présenté, lié & garotté
 » de petites chaînes de fer, au cardinal doyen :
 » celui-ci le donne au grand-inquisiteur, qui
 » le rend au greffier ; le greffier le donne au
 » prévôt ; le prévôt à un huissier ; l'huissier à
 » un archer, & l'archer au bourreau : ce

(*) En 1738 on brûla à Rome, suivant le même cérémonial, la *vie* de S. *Pâris* qui, au reste, valoit bien S. Dominique, S. Constantin & S. Hildebrant. Voyez-en les détails dans l'*Histoire du parlement*, ch. LXII.

» dernier l'éleve en l'air, en se tournant gra-
 » vement vers les quatre points cardinaux ; L'HOMME
AVEC DIEU.
 » ensuite il délie le prisonnier ; il le déchire
 » feuille à feuille, & il trempe chaque lambeau
 » dans de la poix bouillante ; enfin il verse le
 » tout dans le bûcher ; & le peuple, à ce
 » signal, crie anathème aux philosophes. »

Croit-on que si, dans la fermentation qu'ex-
 cite nécessairement un pareil spectacle, Des-
 cartes ou Paschal s'étoient trouvés dans Rome,
 le peuple se fût contenté de brûler leurs livres ?
 Le fanatisme ne fait pas s'arrêter en si beau
 chemin. Nos philosophes auroient indubita-
 blement subi le sort de Calanus & de Jérôme
 de Prague. Trop heureux encore si les dévots
 se fussent abstenus de manger leurs cœurs,
 comme on a mangé à la Haye celui du grand-
 pensionnaire de Witt, & à Paris celui de la
 maréchale d'Ancre !

Il me semble que les tribunaux ne sauroient
 être trop réservés dans leurs décrets contre les
 livres, parce que s'ils sont injustes, le public les

PART. III.

casse ; & que lors même que le bien public paroît les autoriser , ils conduisent indirectement à justifier des meurtres pieux , qui semblent alors ordonnés par la loi.

Le délit que produit la liberté de penser , est toujours très-arbitraire ; il n'y a point de mauvais livre que la logique d'un sophiste ne justifie ; il n'y a point de bon livre que la mauvaise-foi d'un dénonciateur n'empoisonne.

Toutes les fois qu'il faut interpreter un ouvrage pour le trouver dangereux , il y a de la barbarie à dénoncer à la patrie son auteur comme un mauvais citoyen.

Ordinairement l'interprete d'un livre , lorsqu'il a intérêt à le flétrir , calomnie la pensée de l'auteur : il ne voit pas , dans les textes qu'il dénonce , le bien qui y est , mais le mal qu'on a voulu y mettre : il distille son propre venin sur l'ouvrage ; & presque toujours ce venin de l'interprete est le seul que la loi ait à punir.

Dans une circonstance peu différente , Jovien donna un grand exemple aux sectaires de

Constantinople. A l'avènement de ce prince au trône des Césars , les Ariens vinrent lui demander l'exil du célèbre Athanase. S'il paroît dans Alexandrie, dirent-ils, la ville est perdue. Mais, répondit Jovien, j'ai fait de solides informations , & je me suis assuré que ce prélat n'enseigne qu'une saine doctrine. Il est vrai , repartirent les fanatiques , qu'il parle bien ; mais il pense mal. Il suffit , dit l'empereur ; votre témoignage le justifie assez : s'il pense mal , il en rendra compte à Dieu : pour moi , qui ne doit juger de lui que par ses discours & ses ouvrages , je le rends à Alexandrie , qui ne devoit jamais perdre le meilleur de ses concitoyens (*).

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

En général, les seuls livres philosophiques que les loix doivent flétrir , sont ceux qui attaquent la morale éternelle de la nature.

Quant à ceux qui n'attaquent que de vains préjugés , j'ai exposé dans un autre écrit dans

(*) Voy. *Tert. petit, Arian. ad Jovianum*, dans le second tome des œuvres de S. Athanase.

PART. III.

quels principes il falloit les examiner ; & cet écrit n'a pas encore été empoisonné par les interpretes.

La vérité, ai-je dit, est une plante indigene dans chaque contrée de ce globe, & aucune puissance n'a le droit de l'empêcher de germer.

Dans un état bien gouverné, toute tête heureusement organisée est comptable envers la patrie, de ses lumieres ; & agiter la question, s'il faut dire la vérité à ses concitoyens, c'est demander, en d'autres termes, si le pacte social doit être observé par les membres de la société.

Sans doute, qu'en accordant ainsi la liberté à tout citoyen d'être lui-même, les esprits faux en profiteront pour habiller leurs opinions des livrées de la vérité ; mais l'illusion ne peut durer qu'un instant : bientôt Socrate vient, & le regne des sophistes disparoît.

On craint les fermentations passageres qui naissent des discussions philosophiques ; mais c'est le choc des idées qui produit la vérité, comme le choc de certains corps durs produit la lumiere.

Où en feroit l'Europe , si les vieilles erreurs
contractoient une rouille qui les rendît sacrées ? L'HOMME
AVEC DIEU.

La défense d'écrire contre Aristote a retardé de deux cents ans l'aurore de la raison. Descartes est venu renverser l'idole philosophique ; il a entraîné son siècle avec lui ; & le plus grand service que nous ait rendu cet homme célèbre, qui a bâti tant d'édifices dans les espaces imaginaires, c'est de nous avoir appris à nous défier de tous les systèmes, à commencer par les siens.

Ce principe , qui est vrai en physique , l'est aussi en politique. Sans la plume des Trenchard, des Locke & des Sydney, l'Angleterre ne formeroit pas aujourd'hui un poids immense dans la balance de l'Europe. Si nos bons esprits n'avoient pas réclamé de tems en tems contre cette foule de petits tyrans qui déchiroient les entrailles de l'état avant Louis XI, nous gémissions encore sous les entraves du gouvernement féodal ; & la France , abrutie & déserte , n'auroit point eu de siècle de Louis XIV.

Un roi, pere de ses sujets, ne s'alarme jamais

PART. III.

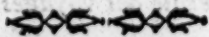
de se voir éclairé par ses enfans. Le dernier roi de Danemarck permit à des écrivains célèbres de discuter les limites que l'intérêt public devoit mettre à son despotisme, & son pouvoir en devint plus sacré, sans être moins absolu.

Ce n'est jamais la philosophie, mais l'ambition qui arme les hommes contre les souverains. La plume des penseurs de l'Angleterre n'a point conduit Charles I^{er} sur l'échafaud. Ce n'est point à Londres, à Coppenhague & à Berlin, où la presse est libre, qu'on attente à la vie des rois. Ces abominables tragédies ne se jouent d'ordinaire qu'en Portugal, à Constantinople, & sur ces trônes mobiles de l'Asie, où l'ignorance ne se défend de la stupidité qui l'opprime, qu'en s'armant du poignard des assassins.

Dans la position actuelle de l'Europe, ce ne sont ni les armées, ni les forterefles qui font la sûreté d'un état, c'est la considération dont il jouit parmi les puissances qui l'environnent. Or, qu'annonce à l'étranger la défense d'écrire avec liberté, sinon que le gouvernement qui

la fait a des vices secrets. qu'il lui importe de voiler à tous les regards ? Il n'y a point , en Europe , de constitution mieux connue que celle de l'Angleterre ; & point de nation plus fiere que celle qui l'a adoptée : c'est qu'en politique il n'y a que le foible qui se cache : pour l'athlete vigoureux , il déploie toute sa force , & triomphe en se montrant.

Gouvernemens de l'Europe , avez-vous une saine politique & une bonne religion ? ne craignez rien des sophistes qui pourront les combattre : le serpent ne fera qu'user ses dents contre cet airain exposé à ses morsures ; mais si votre culte ni vos loix ne peuvent soutenir les regards de la raison , réformez-vous peu à peu : lisez , & ne brûlez pas les livres des philosophes.



ARTICLE III.

DE QUELQUES LOIX INTOLÉRANTES.

PART. III.

DANS l'île de Madagascar, les législateurs ont fait un almanach où les jours regardés comme malheureux sont marqués en caracteres de sang; & tous les enfans de l'île qui naissent ces jours-là, doivent être égorgés (*).

Les Mollaks ont introduit en Perse une singulière jurisprudence : un chrétien qui blesse un musulman, est mis à mort; mais un musulman qui tue un chrétien, ne paie à sa famille que le bled de la charge d'un âne (**).

Il est bien plus évident, a dit le président de Montesquieu, qu'une religion doit adoucir les mœurs des hommes, qu'il ne l'est qu'une religion soit vraie (†). C'est d'après ce prin-

(*) *Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévot, tome XXXII.

(**) *Histoire des révolutions de Perse*, du P. du Cerceau, tome II.

(†) *Esprit des loix*, liv. XXIV, chap. V.

cipe , qu'il faut apprécier toutes ces loix religieuses dont l'Europe & l'Asie sont inondées ; L'HOMME
AVEC DIEU.
loix barbares , inventées par les tyrans de l'esprit humain , & qu'on conserve encore , lorsque la race de ces tyrans est éteinte , par la raison que ce sont des loix.

Pourquoi la loi de saint Louis qui condamne les blasphémateurs à avoir la langue percée d'un fer rouge , se trouve-t-elle encore dans notre code criminel , puisqu'elle est tombée en désuétude , & que son défaut d'exécution est une preuve tacite de son absurdité ? Les monumens du fanatisme ne sont pas bons à conserver : pourquoi imiter le crime de Cham , & dévoiler l'ignominie de nos pères ?

Les anciennes loix sur les hérétiques sont encore des monumens d'une ignorance barbare. L'hérésie est un nom qu'une secte dominante donne à une qui ne l'est pas. Celui qui est hérétique aujourd'hui , devient demain orthodoxe ; & alors l'orthodoxe devient hérétique à son tour , suivant la faveur arbitraire des

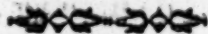
PART. III. souverains. Or tout délit dont on ne peut fixer la nature, n'est point du ressort des tribunaux ; la loi, résultat invariable de la raison humaine, n'a point de prise sur des opinions.

Les querelles absurdes excitées à l'occasion de l'hérésie, ont si fort bouleversé ce globe malheureux, où la nature nous a placés pour vivre & non pour disputer, que le mot d'*hérésie* devrait être banni à jamais de la grammaire des législateurs.

On n'est pas assez convaincu que les hommes se sont fait presque autant de mal par les noms qu'ils se sont imposés, que par les erreurs qu'ils ont adoptées. On a appelé *saint* le célibataire insensé qui s'est revêtu d'un cilice pour se dispenser d'avoir de la vertu, & les cloîtres, ces vastes tombeaux de l'espèce humaine, se sont accumulés dans les monarchies ; nos ancêtres ont inventé le nom de *janséniste*, & la cendre des grands hommes de Port-Royal a été troublée dans leurs tombeaux ; nous nommons *matérialiste* le philosophe qui n'est d'au-

cune secte , & cette injure , adoptée par les gouvernemens , suffit pour étouffer dans son germe L'HOMME
AVEC DIEU.
la race des grands hommes.

Puissent les nations s'éclairer enfin sur leurs vrais intérêts ! qu'il n'y ait d'hérétiques sur ce globe que les ennemis de Dieu & de la vertu ! que les institutions politiques servent à réunir les hommes , & non à les diviser ; & sur-tout , que les souverains revoient dans le silence des préjugés , tous ces codes criminels qui n'attestent que la stupide barbarie des législateurs !



ARTICLE IV.

DE L'EXÉCUTION DES LOIX CONTRE LA
MAGIE.

PART. III.

PARMI les loix intolérantes de l'Europe, il n'y en a point contre lesquelles le sage ait autant de droit de réclamer, que contre celles qui regardent le délit impossible de la magie. Il en a été de la magie, dans les siècles de barbarie, comme du jansénisme dans un siècle éclairé.

On ne revient point de son étonnement quand on apprend par l'histoire quels sont les hommes que les loix ont poursuivis comme coupables de sortilège : c'est un Fauste, parce qu'il invente l'art d'imprimer ; c'est le géomètre Viète, parce qu'il lit les lettres en chiffre ; c'est le rabbin Aaron, parce qu'on le surprend dans son cabinet parcourant un livre apocryphe de Salomon (*).

(*) La lecture de ce livre, disent les historiens du tems, faisoit paroître une légion de démons. Voyez la vie de Manuel Comnène, par Nicéas, liv. IV.

On

On trouve , au commencement du siecle ————
L'HOMME
AVEC DIEU.
dernier , sur la table d'un savyant un micro-
cope , ce phénomène de la physique , par lequel
le contenu paroît plus grand que le contenant ;
on le défere à l'instant aux tribunaux (*) : heu-
reusement pour l'accusé , c'étoit un citoyen
paisible qui n'écrivoit point contre la secte
dominante ; & il ne fut point brûlé.

Cette manie de brûler les hommes parce
qu'ils font ou qu'ils passent pour faire des choses
extraordinaires , remonte jusqu'au tems des
empereurs de Constantinople. Il est dit , dans
l'histoire de Maurice , que , sur une révélation
qu'avoit eu un évêque qu'un miracle avoit cessé
par la vertu de quelques sortileges , le magicien
& son fils furent condamnés au bûcher. (**)

En 1331 , dans les démêlés de Philippe de
Valois & de Robert d'Artois , une dame con-
vaincue d'avoir contrefait des actes , fut brûlée

(*) *Nodus prædestinat. dissolut.* du cardinal Sfron-
date , part. II , paragr. II.

(**) *Hist. de l'empereur Maurice*, par Théophylacte,
chap. XI.

PART. III. vive (*). On ne croyoit pas alors qu'il fût possible à une femme d'être fauffaire fans être en même tems forciere.

Il est certain que nous avions dans ce tems-là des loix contre les forciers, qui devoient faire trembler non-seulement les fauffaires, mais encore tout homme qui se sentoît quelque goût pour les arts (**). Le pere le Brun cite (†) onze arrêts du parlement de Paris qui condamnent au feu les citoyens convaincus de fortilege ; le parlement de Bordeaux, dans une seule année, en fit brûler 600 : les procédures de ces cours souveraines valaient bien celles de l'inquisition. Dans ces tems de barbarie un homme d'esprit qu'on trouvoit traçant des caracteres d'algebre, étoit regardé comme faisant un pacte avec le diable ; & il

(*) *Mémoires de littérature*, tome X, page 571.

(**) Ceci rappelle le trente-sixieme canon du concile de Laodicée, au quatrieme siecle. --- *Les prêtres & les clercs ne doivent être ni enchanteurs, ni mathématiciens, ni astrologues, &c* --- Voilà les disciples d'Archimede en bonne compagnie !

(†) *Histoire crit. des superstitions*, tome I.

auroit peut-être eu besoin d'être forcier pour
échapper au soupçon de sortilege.

L'HOMME
AVEC DIEU.

On n'oubliera jamais que la fameuse Pucelle
d'Orléans fut brûlée à Rouen , comme magi-
cienne, pour avoir rendu la France à son roi
légitime. (*)

C'est sur la déposition d'Astaroth , d'Asmo-
dée & de Belzébuth , c'est-à-dire , des reli-
gieuses de Loudun , qui s'en disoient possédées,
qu'Urbain Grandier fut brûlé vif par ordre du
Séjan de son siècle , le cardinal de Richelieu.

On fait que le tribunal qui fit brûler le curé
Gauffredi donna , pour motif de sa sentence ,
que le diable avoit procuré à ce prêtre les fa-
veurs de toutes ses pénitentes.

La plus abominable scène de ce genre qui

(*) Il faut voir dans les mémoires du tems , & sur-
tout dans l'éloquente *histoire de la rivalité* , quel étoit
le stupide fanatisme des juges de cette héroïne. Tantôt
on lui demande si les bienheureux qui lui apparoissoient
étoient nus , & s'ils portoient des bagues & des boucles
d'oreille ; tantôt on la fait visiter par des matrones pour
constater ses sortilèges ; car il passoit alors pour constant
qu'une forcieriè ne pouvoit avoir sa virginité.

PART. III.

se soit passée en France, est le supplice de la maréchale d'Ancre, qui fut brûlée dans Paris parce que le Juif Montalto avoit sacrifié un coq blanc dans son cabinet de toilette. Cet événement atroce est du commencement du regne de ce Louis XIII qu'on a appelé Louis *le Juste*, mais qu'il faudroit appeller Louis *le foible*, n'ayant été toute sa vie que le grand-vifir du sultan Richelieu.

Cette rage de créer des sorciers pour faire mourir des hommes, pénétra à la fin du siecle dernier jusque dans le Nouveau-Monde. L'ingénieux auteur de *l'histoire philosophique du commerce dans les Deux-Indes*, en cite un trait qui fait frémir (*). Heureusement ce fléau ne

(*) On ne fera peut-être pas fâché de voir comment sa plume de feu a rendu ce singulier événement.

« Dans une ville de la nouvelle Angleterre, nommée
 » Salem, vivoient deux filles sujettes à des convulsions :
 » leur pere, pasteur de cette église, les crut ensor-
 » celées.... Trois citoyens, sur lesquels on jette le
 » soupçon de sortilege, sont aussi-tôt arrêtés, con-
 » damnés à être pendus, & leurs cadavres sont aban-
 » donnés aux oiseaux de proie : peu de jours après, seize
 » personnes subissent le même sort, avec un jurif-

dura pas : l'excès du mal en amena le remède.

La nouvelle Angleterre, qui fut le théâtre de

L'HOMME
AVEC DIEU,

» consulte qui, refusant de plaider contr'elles, est dès
 » lors convaincu d'être leur complice. Ces horribles &
 » lugubres scènes embrasent l'imagination de la multi-
 » tude. La foiblesse de l'âge, les infirmités de la vieil-
 » lesse, l'honneur du sexe, la dignité des places, la for-
 » tune, la vertu, rien ne met à couvert d'un soupçon
 » odieux dans l'esprit d'un peuple obsédé par les fan-
 » tômes de la superstition. On immole des enfans de
 » dix ans ; on dépouille de jeunes filles ; on cherche sur
 » tout leur corps, avec une impudente curiosité, des
 » marques de sorcellerie ; on prend des taches scorbu-
 » tiques, que l'âge imprime à la peau des vieillards,
 » pour des empreintes du pouvoir infernal. Le fana-
 » tisme, la méchanceté, la vengeance, choisissent à
 » leur gré leurs victimes. Au défaut de témoins, on
 » emploie les tortures ; & les bourreaux distent eux-
 » mêmes les aveux qu'ils veulent obtenir. Si les ma-
 » gistrats se refusent à continuer ces horribles exé-
 » cutions, ils sont accusés des forfaits imaginaires qu'ils
 » cessent de punir ; les ministres de la religion leur sus-
 » citent des délateurs qui leur font payer de leur tête
 » les remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les
 » spectres, les visions, multiplient ces prodiges de
 » folie & d'horreur : les prisons se remplissent ; les
 » gibets restent toujours dressés ; tous les citoyens sont
 » plongés dans une morne épouvante ; les plus sages
 » s'éloignent, en gémissant, d'une terre maudite, en-
 » sanglantée ; & ceux qui y restent ne lui demandent
 » qu'un tombeau. On s'attendoit à la subversion totale

PART. III.

cette horrible tragédie jeta les yeux sur l'heureuse législation de Philadelphie ; elle rougit de sa démence, & rentra dans le culte paisible de la nature.

Les loix contre les magiciens semblent en Europe tomber en désuétude : cependant le foyer du fanatisme n'est point encore parfaite-

» de cette déplorable colonie , lorsqu'au plus fort de
 » l'orage les vagues tombent & s'apaisent : tous les
 » yeux s'ouvrent à-la-fois. . . . On demande pardon au
 » ciel de l'avoir invoqué par de tels sacrifices , d'avoir
 » cru le fléchir par le sang , qui l'irrite ; on baigne de
 » larmes une terre qui fut innocente & pure avant
 » d'être souillée par le culte sacrilège & parricide des
 » Européens.

» La postérité ne fera jamais sans doute quelle fut
 » l'origine de cette épidémie : elle avoit peut-être sa
 » source dans la mélancolie que des enthousiastes per-
 » sécutés avoient apportée de leur pays ; qui s'étoit
 » nourrie avec le scorbut qu'ils avoient pris sur mer ;
 » qui s'étoit fortifiée par les vapeurs & les exhalaisons
 » d'une terre nouvellement défrichée. Cette contagion
 » cessa , comme tous les maux épidémiques , par la
 » communication même qui l'épuisa ; comme tous les
 » maux de l'imagination , qui s'évaporent par les trans-
 » ports du délire. Le calme vint après la fièvre ardente ;
 » & ce sombre accès d'enthousiasme ne reprit plus aux
 » puritains de la nouvelle Angleterre. *Hist. philos. du*
 » com. édit. in-8° de 1774 , tome VI , page 351.

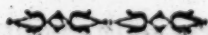
ment éteint. -- En 1750 on condamna au sup-
 plice une forciere à Wurtzbourg : vers la même
 époque, la populace du comté d'Erford brûla
 solennellement à petit feu une vieille Angloise
 soupçonnée de ne prolonger sa vie qu'à force
 de fortileges. (*)

**L'HOMME
 AVEC DIEU.**

Ajoutons à toutes ces preuves de la dégra-
 dation de l'esprit humain, ce texte révoltant :
*Il est indubitable que les vrais sorciers méri-
 tent la mort : & il ne faut le chercher ni dans
 Garasse, ni dans Jurieu, ni dans Caveyrac,
 mais dans le philosophe Malebranche. (**)*

(*) Londres, tome II, page 42.

(**) Recherche de la vérité, tome I, page 426.

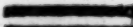


ARTICLE V.

*DE QUELQUES HOMMES CÉLÈBRES
ASSASSINÉS, AU NOM DE DIEU, AVEC
LE GLAIVE DES LOIX.*

PART. III.

JE devrois parler ici de quelques despotes qui se font fait la loi vivante de leurs états, afin d'y multiplier impunément la race de leurs victimes. Je devrois dévoiler ici ces ames viles qui justifioient avec la religion les attentats que leur barbarie naturelle leur faisoit commettre. J'ai prononcé le mot d'ame vile, & je ne m'en dédis pas, quoique j'aie en vue ce Muley-Ismaël qui croyoit légitimer sa tyrannie en égorgeant des chrétiens au sortir de sa mosquée; ce Louis XI, qui faisoit couler sans remords le sang du juste, pourvu qu'il eût sans cesse une sainte Vierge à son chapeau; & ce Cromwel qui crut acheter, par ses discours mystiques & ses visions, le droit d'assassiner son roi & de donner des fers à sa patrie.

Mais mon objet en ce moment est moins de 
rendre le despotisme odieux , que d'attendrir **L'HOMME**
les hommes nés droits & sensibles sur le sort **AVEC DIEU.**
de ces victimes du fanatisme qu'on a égorgées
avec le glaive des loix : encore , dans la foule
de tableaux de ce genre qui s'offrent à mes
pinceaux, je ne choisirai que ceux qui peuvent
faire époque.

A la tête des grands hommes assassinés , au
nom de Dieu , par la main des loix , il faut
mettre Socrate : mais sa mort importe trop à
la morale de la terre , pour ne pas arrêter ses
regards sur ce grand spectacle ; j'en ferai un
chapitre à part , qui terminera mon histoire
du fanatisme.

Quatre cents ans après Socrate , parut dans
cette ville d'Herfalaïm , que nous nommons
Jérusalem , un de ces sages destinés à changer
la face de la terre , & à imprimer un nouveau
caractere à l'esprit humain. Supérieur à son
siecle & maître de subjuguër ses concitoyens
par son éloquence , il aima mieux les rendre

PART. III.

heureux que de les gouverner. Toute sa vie fut une chaîne non interrompue d'actes de bienfaisance : il annonça le pere de la nature aux adorateurs d'un Dieu de sang ; il apprit l'art de souffrir à des êtres féroces qui ne favoient que se détruire ; il cimenta le pacte social avec la morale sublime des philosophes ; il auroit réalisé la république de Platon , & tracé quinze siècles plus tôt le modele de la législation admirable de Philadelphie ; mais le fanatisme vint s'asseoir sur les monumens qu'il élevoit, afin de les renverser ; on s'irrita de sa douceur ; on empoisonna ses discours ; on calomnia jusqu'à son silence ; & enfin sa patrie ingrate , après lui avoir fait épuiser la coupe de l'opprobre , termina ses jours par l'affreux supplice des esclaves.

O grand homme ! que les hommages de la terre t'ont bien vengé des outrages du fanatisme ! L'Orient pleura pendant plusieurs générations la mort d'Adonis ; mais dix-sept siècles écoulés , depuis ton supplice , n'ont pu encore

altérer le caractère de grandeur imprimé sur ta tombe. Je n'ai pas besoin des vains prodiges qu'on te fait opérer, pour prononcer ton nom avec l'enthousiasme de la reconnoissance : je n'irai point blasphémer l'Être suprême en te nommant son fils ; mais si quelqu'intelligence humaine a jamais mérité notre culte, par ses mœurs, par ses lumières & par sa vertu, qui plus que toi eut droit à l'apothéose ?

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Pour ne point trop contrister l'espèce humaine, je franchis l'intervalle de douze siècles, & j'arrive à la destruction des templiers, monument éternel du machiavélisme du pape Clément V & du roi Philippe le Bel. On sait que la religion fut le prétexte de ce grand attentat. Pour rendre l'appareil de la mort plus terrible à ces malheureuses victimes du fanatisme, on employa toutes les formes de la justice. Des cardinaux commissaires du saint siège, accompagnés de quelques moines inquisiteurs & d'un petit nombre de barons, instruisirent ce procès extraordinaire ; & en vertu de

PART. III.

leur sentence , plus de soixante chevaliers furent brûlés dans Paris avec leur grand-maître , tous protestant de leur innocence , tous citant au tribunal de l'Être suprême les tyrans qui invoquoient ce nom sacré pour les faire mourir ,

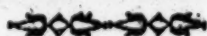
Depuis cette époque jusqu'au milieu du seizième siècle , une foule de prétendus hérétiques , forciers , apostats , furent condamnés par les tribunaux de France au même supplice du feu. En 1559 le célèbre Anne Dubourg opina en plein parlement pour qu'on modérât cette peine atroce contre des délits qui ne résidoient que dans l'opinion : ce cri de la nature fut regardé comme un acte de rebellion ; on instruisit son procès , & il fut brûlé.

La Hollande , qui a tant de motifs d'être tolérante , a aussi quelquefois assassiné , au nom de Dieu , ses grands hommes. Elle instruisit en 1619 le procès du célèbre Barneveldt , parce qu'il foutenoit contre le fanatique Gomar , l'obscur Arminius ; & ce patriote magnanime

eut la tête tranchée, à l'âge de 72 ans, pour
avoir contristé l'église de Dieu.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Je ne parle point ici de l'Espagne, de l'Italie, du Portugal, des colonies Indiennes & du Nouveau-Monde; parce què tous les attentats de cette espee sont dus, dans ces contrées avilies, à un tribunal de sang qui subsiste encore à la honte de l'espee humaine. Je parlerai bientôt de ce tribunal, que ma plume doit chercher à anéantir, plutôt que de s'amuser à écrire la liste de ses victimes.



CHAPITRE IX.

DES CONSPIRATIONS RELIGIEUSES
CONTRE LES PEUPLES.

PART. III.

DE tout tems les despotes ont conspiré contre leurs peuples. Néron a brûlé la capitale du monde pour avoir une idée de l'incendie de Troye ; Caligula vouloit que les Romains n'eussent qu'une seule tête pour l'abattre d'un coup de cimeterre ; Muley-Ismaël égorgea de sa main cinquante mille de ses sujets dans Maroc (*). Mais ces conspirations n'entrent point dans le plan de cet ouvrage : j'écris l'histoire des fanatiques, & non celle des tyrans.

(*) *Système social*, tome II, page 102, note.



ARTICLE PREMIER.

CAUSES FRIVOLES DE LA HAINE CONTRE
LES PEUPLES.

QU'ON ne s'imagine pas que la haine religieuse des rois contre leurs sujets, ou des peuples contre les peuples, soit fondée sur des motifs importans : tout est petit dans les persécuteurs, jusqu'aux causes qui leur font commettre de grands crimes.

L'HOMME
AVEC DIEU.

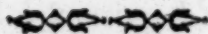
Les Hébreux ne vouerent une haine éternelle au genre humain que parce que les nations qui les environnoient ne vouloient pas couper leur prépuce.

Les Turcs n'anathématisent les Persans que parce que ceux-ci ne se rasent point la moustache ; parce qu'ils portent à leur chaussure la couleur de l'étendart de Mahomet, & qu'ils ne regardent pas comme authentique le petit verset du Coran, intitulé *le couvercle*.

Les Espagnols descendu au Nouveau-

PART. III. Monde se disoient entr'eux : quel mal ferions-nous de nous jouer de la vie de ces sauvages ? ils sont sans barbe ; ils ne montent point à cheval , & ils n'ont point de poudre à canon.

Telle a été à peu près la logique des persécuteurs dans la religion des papes : ils ne se font armés du double glaive de la guerre & des loix contre les hommes , que pour le dogme de la transubstantialité du verbe , pour l'opinion des hypostases , pour prouver que Berenger , l'ennemi de la présence réelle , raisonnoit plus mal que Lanfranc , son apôtre , &c. Ordinairement les questions métaphysiques pour lesquelles on s'égorgeoit , n'étoient entendues ni des bourreaux ni des victimes.



ARTICLE II.

*CONSPIRATION DE L'INDE CONTRE LES
PULCHIS ET LES PARIAS.*

S'IL y avoit quelque contrée sur ce globe où les hommes dussent être égaux, ce seroit sans doute sur ces rivages fortunés de l'Indus & du Gange, où le riz, qui les nourrit, & le coton, qui les habille, viennent presque sans culture. C'est cependant dans cette partie de l'Asie que triomphe l'inégalité : les peuples y font, de tems immémorial, divisés en une multitude de castes ; & ce partage, qui dépend du préjugé, comme en Europe celui de la noblesse & de la roture, y éternise les querelles de la politique, & les haines barbares de la religion.

Il y en a une sur-tout qui doit son origine au fanatisme des brames, & qui mérite d'être vengée par les philosophes : c'est la caste des Parias : un prince de l'Indostan nommé Schoparia, à qui on attribue la distinction des diverses classes

PART. III.

de la société indienne, inspiré par ses prêtres, publia un édit qui défendoit, sous les peines les plus rigoureuses, de manger de la vache : une partie de la nation refusa d'obéir, & on la déclara abominable (*). Ce sont les descendants de ces transgresseurs de l'édit de Schoparia qui constituent la caste des Parias. Les hommes qui ont le malheur d'y naître sont chargés des emplois les plus vils de la société; de transporter les immondices, & d'enterrer les morts : on ne leur permet plus d'être frugivores; & l'horreur qu'ils inspirent est telle, que si l'un d'eux ose toucher un citoyen d'une autre tribu, celui-ci a le droit de le tuer sur-le-champ. Ces Parias sont les Ilotes de l'Indostan, où on ne trouve cependant point de Lacédémone.

Les Pulchis du Malabar sont dans un période de dégradation encore plus insultant à la raison humaine que les Parias : la loi leur défend

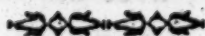
(*) Voyez le zendavesta de Zoroastre, traduit par M. Anquetil, tome I, première partie, page CXXXVIII.

de se bâtir des cabanes , & ils sont contraints
de se construire des especes de nids sur les L'HOMME
AVEC DIEU.
arbres. Devenus égaux aux quadrupedes, par
l'habitude de tant d'opprobres, ils ne sont con-
noître leurs besoins que par leurs hurle-
mens : alors l'Indien sensible vient déposer
un peu de riz au pied de l'arbre ; mais il se
retire à l'instant, de peur que le Pulchis ne
fouille son bienfaiteur en rencontrant ses
regards.

L'Européen s'indigne de l'atrocité d'une
pareille conspiration contre des hommes nés
sous le même ciel, avec des organes sembla-
bles, & la même dose d'intelligence : mais est-
ce à lui qu'il convient de prodiguer le mépris
aux persécuteurs des Pulchis & des Parias ?
Oublie-t-il que l'Europe a de tout tems con-
spiré contre les Negres ; que l'Espagne a été le
théâtre d'une conjuration horrible contre la
liberté d'un monde ; que, du sein du vatican,
& de la basilique de saint Pierre, sont sortis les
plans de mille complots religieux contre les

Albigeois , les Vaudois , les protestans & les philosophes ? (*)

(*) Je ne fais qu'indiquer ici les conspirations contre les negres & le Nouveau-Monde , parce que je me suis étendu sur ces attentats du fanatisme dans un des volumes précédens de la *Philosophie de la nature*. Je parlerai bientôt des Albigeois , des Vaudois & des protestans , dans le chapitre des massacres : pour le philosophe , il doit donner un grand exemple de tolérance ; c'est à lui qu'il appartient de souffrir , & de ne point maudire ses persécuteurs.



ARTICLE III.*CONSPIRATION DES JUIFS CONTRE LES
PEUPLES QUI NE SE FONT POINT
CIRCONCIRE.*

ON fait que dans la guerre injuste que L'HOMME
AVEC DIEU.
Moïse fit au peuple de Madian, ce législateur, après sa victoire, ordonna aux Israélites de massacrer tout, excepté les animaux utiles & les filles en âge d'être mariées. Les soldats obéirent : tout fut passé au fil de l'épée ; & on n'épargna que 675000 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes & 32000 vierges. (*)

Josué, digne successeur de ce Thamas-Koulikan, fit pendre trente-un rois (**) dont le crime étoit d'avoir combattu pour leurs foyers contre des assassins.

L'homme selon le cœur de Dieu, David, & tous les melks ou petits rois d'Herfalaïm, ses successeurs, adopterent le même plan de con-

(*) Nombres, cap. XXXI.

(**) Livre de Josué, cap. XII.

PART. III. quête & de destruction, quand ils se trouverent les plus forts; & quand les princes voisins de la Palestine eurent le bon esprit de repousser ce brigandage & de vaincre le peuple de Dieu, ceux-ci, dans les chaînes, se consolèrent encore de leur opprobre, en maudissant pieusement leurs vainqueurs.

Je voudrois bien savoir de quel titre s'autorisoient ces Hébreux, pour conspirer contre les peuples pacifiques qui habitoient la Palestine; pour ravir à des citoyens leur patrie; pour violer leurs femmes; pour égorger leurs enfans à la mamelle; pour les ensevelir tout vivans sous les débris de leurs temples & de leurs autels.

Dieu, disent les fanatiques, avoit destiné la terre promise à son peuple chéri. -- Dieu est le pere de tous les hommes; il ne déshérite point Esaü pour Jacob; il n'ordonne point à des brigands qui ravagent le monde, de ravir leur patrimoine à des hommes tranquilles qui le cultivent.

La terre originellement appartient à l'hom-

me industriel qui fait défricher ses landes ,
détruire ses plantes parasites ou venimeuses , L'HOMME
& se créer un asyle contre un soleil qui l'em- AVEC DIEU.
brase , des tigres qui vont le dévorer , & un
Océan qui menace de l'engloutir. Tout code
qui renverse ces loix fondamentales de la so-
ciété , est un code de mensonge ; toute conquête
qui s'en autorise , est un attentat contre nature.

Il est vrai que les peuples indigenes de la
Palestine n'étoient point circoncis ; mais c'est
un affreux blasphème de supposer que l'Ordon-
nateur des mondes exige que son peuple chéri
renverse la morale , parce que ses voisins ne
coupent point leur prépuce.

Oui , j'ose le dire , la législation des Juifs
étoit une législation atroce , qui les rendoit les
ennemis-nés du genre humain : dans ce sens ,
ils ont mérité que le genre humain conspirât
pour les exterminer.

Mais il faut être juste : quelque affreux qu'aient
été les attentats de la postérité d'Abraham , elle
n'en a été que trop punie ; les vengeurs des

PART. III.

Moabites , des Amalécites & des Amorrhéens ont mis une atrocité froide dans leurs vengeances. Depuis dix-sept cents ans les souverains se font arrogé le droit de les dépouiller , de les avilir & de les égorger ; de tous les temples de l'Europe , on a sonné le tocsin contre ces malheureuses victimes de l'intolérance ; & la barbarie exercée contr'elles a été d'autant plus loin , que depuis leur désastre sous Vespasien , elles n'ont presque jamais eu ni le courage ni le pouvoir de se défendre. Après avoir pris le parti du monde opprimé contre les Juifs , il est tems que le philosophe prenne celui des Juifs contre leurs oppresseurs. Tout homme , baptisé ou circoncis , Negre ou Parias , a droit , dès qu'il est malheureux , à ma sensibilité. Je défendrois les inquisiteurs de Conimbre & de Goa , si , après les avoir mis hors d'état de nuire , le despotisme venoit à les opprimer. J'aime avec enthousiasme tout être qui peut raisonner & gémir avec moi ; & je ne poursuivrai jusqu'aux enfers que le monstre affreux de l'intolérance.

ARTICLE IV.

CONSPIRATION GÉNÉRALE CONTRE LES
JUIFS.

Tous les phénomènes que produit le fanatisme ne sont pas explicables par les lumières de la philosophie naturelle ; je conçois sans peine que, dans des contrées sujettes aux intempéries de l'air, aux inondations des fleuves & aux tremblemens de terre, les peuples doivent avoir des mœurs dures, une législation barbare & un culte atroce ; un Negre, un Japonois & un Mexicain, sont tentés de se représenter Dieu sous les couleurs avec lesquelles ils voient la nature, sauvage & féroce comme elle.

Je puis expliquer pourquoi à Calicut on regarde certains Indiens qui adorent un Être suprême, & qui admettent la métempsychose, comme des êtres indignes de partager les privilèges de l'humanité ; ces espèces de gymnosophistes sont tous de basse naissance, & les

L'HOMME
AVEC DIEU.

PART. III.

naïres, qui les persécutent, sont les nobles du pays. Ces seigneurs Indiens ne peuvent pardonner à des roturiers d'avoir voulu les éclairer ; ils les punissent également & parce qu'ils innovent, & parce qu'ils veulent respirer l'air qu'ils respirent.

Si les parsis ont été contraints de quitter leur patrie pour se retirer dans l'Inde, c'est qu'un peuple adorateur d'un Dieu de paix & ami des hommes, devoit être odieux à des musulmans & à des esclaves ; c'est que Mahomet est le dieu de la Perse, & que les sophis sont despotes.

Mais comment toutes les nations de ce continent semblent-elles s'être réunies, pour persécuter un peuple qui ne semble avoir d'autres crimes que d'être Juif encore ? Par quel absurde motif les empereurs, les califes, les sophis, les rois de l'Europe, ont-ils tramé une conspiration générale contre des malheureux à qui on ne peut reprocher, depuis la ruine de leur ville, que d'exister dans l'opprobre ?

Si quelque conspiration étoit nécessaire au

repos de l'humanité, ce seroit celle qui tendroit à nous délivrer de ces animaux destructeurs, L'HOMME
AVEC DIEU. qui affoiblissent la population dans les forêts du Nord & dans les sables du Bilédulgerid ; ce seroit peut-être encore celle qui armeroit les peuples contre les conquérans, espece de monstres qui désolent plus la terre en dix ans, que les tigres, les serpens, les condors & les crocodiles réunis, ne l'ont ravagée depuis le commencement des siècles ; mais les Juifs ne sont des monstres ni dans l'ordre physique ni dans l'ordre moral : il faut les plaindre, les éclairer, & non les exterminer. (*)

(*) Il n'y a d'ordinaire que les personnes déjà instruites qui lisent *l'esprit des loix* : voici un fragment de cet ouvrage célèbre en faveur des personnes qui cherchent à s'instruire. Il s'agit d'une Juive condamnée à être brûlée dans un auto-da-fé, & qui s'adresse ainsi aux inquisiteurs. --- « Nous suivons une religion que vous » savez vous-mêmes avoir été autrefois chérie de Dieu ; » nous pensons que Dieu l'aime encore, & vous pensez » qu'il ne l'aime plus ; & parce que vous jugez ainsi , » vous faites passer par le fer & par le feu ceux qui sont » dans cette erreur si pardonnable, de croire que Dieu » aime encore ce qu'il a aimé. ... »

PART. III.

Un Juif est homme avant d'être sectaire ;
avant d'être usurier , avant même d'être Juif ;

» Vous vous privez de l'avantage que vous a donné
» sur les mahométans la maniere dont leur religion s'est
» établie : quand ils se vantent du nombre de leurs
» fideles , vous leur dites que la force les leur a acquis ,
» & qu'ils ont étendu leur religion par le fer : pourquoi
» donc établissez-vous la vôtre par le feu ?...

» Si vous ne voulez pas être chrétiens , soyez du
» moins des hommes ; traitez-nous comme vous feriez
» si , n'ayant que ces foibles lueurs de justice que la
» nature vous donne , vous n'aviez point une religion
» pour vous conduire , & une révélation pour vous
» éclairer.

» Si le ciel vous a assez aimés pour vous faire voir la
» vérité , il vous a fait une grande grace ; mais est-ce
» aux enfans qui ont l'héritage de leur pere , de haïr
» ceux qui ne l'ont pas ?....

» Si vous êtes raisonnables , vous ne devez pas nous
» faire mourir parce que nous ne voulons pas vous
» tromper. Si votre Christ est le fils de Dieu , nous
» espérons qu'il nous récompensera de n'avoir pas voulu
» profaner ses mysteres : & nous croyons que le Dieu
» que nous servons , vous & nous , ne nous punira pas
» de ce que nous avons souffert la mort pour une
» religion qu'il nous a autrefois donnée , parce que
» nous croyons qu'il nous l'a encore donnée....

» Il faut que nous vous avertissions d'une chose , c'est
» que si quelqu'un dans la postérité ose jamais dire que,
» dans le siecle où nous vivons , les peuples d'Europe
» étoient policés , on vous citera pour prouver qu'ils

si nous voulons qu'il cesse d'avoir un commerce illicite, des usages vils, & un culte absurde, faisons-lui entendre la voix paisible de la nature; traitons-le en homme, & il le deviendra à son tour.

L'HOMME
AVEC DIEU.

* Je vais parler un moment des désastres que la nation juive a effuyés dans ce continent depuis qu'elle a perdu sa liberté, sa législation & ses rois; c'est-à-dire, depuis que le genre humain a dû respecter ses malheurs. (*)

Je ne m'appesantirai point sur ce lugubre tableau (**): la nature de cet ouvrage m'oblige

» étoient barbares; & l'idée qu'on aura de vous fera
» telle qu'elle flétrira votre siècle, & portera la haine
» sur tous vos contemporains. » *Esprit des loix*, liv. XXV, chap. XIII.

Il a été un tems où l'auteur d'un tel ouvrage, s'il avoit vécu à Lisbonne ou à Goa, auroit été brûlé sur le même bûcher avec la Juive qu'il avoit la hardiesse de défendre.

(*) Voyez de plus grands détails sur ce sujet dans *l'Histoire des Juifs*, de Basnage.

(**) L'auteur avoit retranché de son manuscrit la moitié de ce chapitre: nous avons cru devoir le restituer, soit à cause de l'intérêt qui y regne, soit pour rendre plus complète cette édition. *Note des éditeurs*

PART. III.

à passer sous silence les petites vexations que de grands peuples ont fait subir aux Juifs, ou les grandes vexations dont les petits peuples les ont menacés ; car le poison du fanatisme est le même dans les petites démocraties & dans les grands empires , & c'est la puissance* qui lui donne de l'activité.

DANS L'EMPIRE ROMAIN. -- Tout le monde fait ce qu'il en coûta aux Juifs pour avoir osé résister aux conquérans du monde. Juste Lipse, qui n'aime pas moins à calculer qu'à commenter, trouve que dans le sac d'Her-shalaïm, que nous nommons Jérusalem, il périt 1337490 hommes de cette nation (*); & on remarquera que ce fut Titus, le bienfaiteur du monde, qui mit leur ville en cendre.

Les Juifs, comme le phénix des anciens, sembloient renaître de leur cendre ; car on prétend que sous l'empire d'Adrien, la révolte de Barchochebas en fit périr encore 580 mille par le fer des Romains ; & cependant on ne

(*) Just. Lips. *de constantia*, lib. II, cap. XXI.

compta point dans ce désastre ceux qui moururent de faim, ou qui terminèrent leur vie dans les supplices (*). L'enthousiasme de la liberté avoit si fort gagné toute la nation, qu'on voyoit les écoliers défendre les forteresses, & se battre comme des héros. Le même fait est arrivé dans ces derniers siècles durant le siège de Rhodes : l'Europe éleva alors jusqu'au ciel le nom de cette jeunesse intrépide, & les Turcs mêmes en conçurent plus de respect pour les chevaliers de Malthe; mais les Romains, sans doute plus éclairés que les Turcs, tinrent une autre conduite à l'égard des jeunes Hébreux; après la prise des forts, on les lioit avec leurs livres & on les jetoit dans le feu (**). Les ancêtres des vainqueurs avoient

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

(*) *Dio in Adriane.*

(**) Les Juifs ne prononcent encore qu'avec horreur le nom de l'empereur qui permit de tels attentats; ils appellent Adrien un second Nabuchodonosor; & ils ont une philippique qu'ils appellent hymne, où ils invoquent le Dieu des vengeances contre ce prince barbare, qui détruisit 480 de leurs synagogues. --- *Lent. de Judæorum pseud. Mess.* page 17.

PART. III.

été plus généreux envers les esclaves soulevés par Spartacus.

On parle d'une loi de Constantin qui oblige tous les Juifs à manger du pourceau le jour de Pâques (*) : cette loi n'est que ridicule ; mais celle de Constance qui punit de mort tout Juif qui épouse une chrétienne , ou qui circoncit un esclave (**), & celle de Léon l'Isaurien qui ordonne à ces infortunés de se faire baptiser , sous peine d'être brûlés (†), sont également absurdes & barbares ; une persécution suscitée par un despote est le fléau du moment ; mais des loix fanatiques sont des sources éternelles de désastres ; je les compare à ces isles du Nouveau-Monde où Colomb trouva la plus affreuse de nos maladies, & où les navigateurs vont sans cesse chercher de nouveaux levains , pour empoisonner dans notre continent entier la source de nos plaisirs.

(*) Eutyck. *annal.* tome I, page 466.

(**) Sozomene , lib. II, cap. IX.

(†) Cedren. in *Leon. Isaur.*

I I.

SOUS LES CALIFES. -- Tandis que les L'HOMME
AVEC DIEU.
empereurs persécutoient les Juifs pour les obliger à se faire baptiser, les califes les tourmentoient pour les forcer à se faire musulmans : Hakem ordonnoit aux juges d'Egypte de leur faire subir la bastonnade afin de les convertir ; Motawakel les distinguoit du reste de ses sujets en leur défendant d'avoir d'autres montures que des mulets ou des ânes ; & Abdallah, un des plus célèbres généraux des Arabes, les faisoit marquer à la main avec un fer chaud (*). Ce peuple errant, également odieux aux deux religions qu'il avoit fait naître, marchant sans cesse entre la mort & l'opprobre, & redoutant également le supplice & l'apostasie, étoit d'autant plus à plaindre, que jamais la pitié de la multitude ne le dédommageoit de la haine des rois.

Les sultans de Constantinople, en adoptant la religion des califes, ont hérité de leur anti-

(*) Theophan. sub A. C. 759.

PART. III.

pathie contre les Juifs ; mais ils se contentent de tondre le troupeau , au lieu de l'égorger (*) :

(*) L'histoire ottomane fait mention d'une singulière injustice de ce genre faite aux Juifs par l'impulsion du fanatisme. --- Un riche Hébreu conversoit avec un grand-vizir sur la diversité des cultes répandus sur la terre , & insensiblement l'entretien tomba sur le Paradis.

LE GRAND-VISIR.

Par Mahomet , ce paradis est une belle invention ; je crois déjà jouir de ces houris immortelles dont le prophète nous a fait une peinture si voluptueuse ; & je me flatte que je ne m'ennuierai pas en leur compagnie , comme je m'ennuie dans mon ferrail avec mes soixante & douze Géorgiennes.

BEN ISSACHAR.

Votre excellence me permettra de lui représenter que le paradis existoit avant le prophète Mahomet ; que nous en étions en possession avant qu'on l'eût peuplé de Turcs , de houris & de Géorgiennes ; que

LE GRAND-VISIR.

Rabbin , j'ai pitié de ta folie ; je vois bien que tu n'as lu ni l'alcoran ni les 1972 commentaires qui ont été écrits sur cet ouvrage éternel. --- Mais je veux bien , par complaisance , laisser tes ancêtres dans le paradis.

BEN ISSACHAR.

Par complaisance , monseigneur ! vous plaisantez ; le paradis n'est-il pas notre héritage ? Les enfans de Jacob ne sont-ils pas les enfans légitimes ?

LE GRAND-VISIR.

Chien d'Israélite , est-ce que les enfans d'Ismaël sont des bâtards ? --- A ton compte , le paradis ne seroit donc peuplé que de Juifs ?

aussi on ne les maudit point dans les fynagogues , comme Nabuchodonosor , Adrien , les L'HOMME
AVEC DIEU.
inquisiteurs & les papes.

BEN ISSACHAR.

Voire excellence me fait là une question captieuse.

LE GRAND-VISIR.

Je ne cherche point à t'embarasser , mais à te confondre ; réponds-moi : la synagogue a-t-elle décidé que les Juifs seuls auroient entrée dans le paradis ?

BEN ISSACHAR.

Vous me lancez des regards bien foudroyans.

LE GRAND-VISIR.

Je t'entends. --- Eh ! par la barbe du prophete , où ferons-nous donc placés , si tes Hébreux forment toutes les hiérarchies du paradis ?

BEN ISSACHAR.

Il me vient une idée. --- Vous ne ferez pas avec nous ; mais vous resterez hors de l'enceinte céleste ; & là vous nous regarderez.

LE GRAND-VISIR.

Il me vient aussi une idée. --- Ben Issachar , vous êtes juste , & vous sentez bien que les musulmans ne sont pas faits pour être exposés aux injures de l'air , hors de l'enceinte du paradis ; il convient donc que vous leur fournissiez des pavillons , pour qu'ils soient logés à leur aise. --- Je vous laisse , & je vais au divan faire taxer la somme que votre nation payera dorénavant toutes les années pour l'achat & l'entretien des pavillons. --- Adieu , rabbin , point d'avarice , sur-tout pour la qualité des pavillons.

Le grand-visir fit goûter son projet au divan , &

III.

PART. III.

EN ALLEMAGNE -- Le premier orage qui s'éleva sur les synagogues allemandes vint de la part des croisés. Ces pieux insensés se croyoient obligés en conscience de massacrer des Juifs, pour se préparer au massacre des musulmans. On commença par en brûler 1400 à Mayence; & le zèle des incendiaires fut accompagné de si peu de prudence, que l'embrasement des maisons hébraïques entraîna celui de la moitié de la ville. A Treves les femmes juives voyant approcher leurs assassins, égorgerent leurs propres enfans, en disant qu'il valoit mieux les faire passer dans le sein d'Abraham que dans les bras des chrétiens (*). La rage des croisés sembloit alors s'être com-

depuis ce tems-là les Juifs paient un tribut considérable au grand-seigneur pour les pavillons où les musulmans doivent loger après leur mort.

(*) Pistor. *hist. germ.* tome III, ad A. C. 1089. --- *Hist. Trev. apud Dacheri Spicileg.* tome XII, page 206. --- Les annalistes de Baviere comptent 12 mille morts dans leur pays seulement. *Avent. ann. Bojor.* --- *Lib. V,* page 361.

muniquée à leurs victimes ; mais celle des Hébreux étoit l'effet rapide du désespoir, tandis que celle de leurs persécuteurs étoit l'effet lent & réfléchi du plus fougueux fanatisme.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Le délire des croisades cessa enfin , mais la persécution contre les Juifs subsista toujours. A Francfort on les accuse d'avoir empêché la conversion d'un de leurs concitoyens ; aussitôt les habitans se soulèvent , & on fait périr 180 de ces malheureux dans les flammes (*) : l'obéissance à un instinct de la nature étoit punie à l'égal du parricide.

En 1286 , on leur imputa dans la Baviere le crime absurde d'avoir sacrifié un enfant à Adonai ; on n'examina pas s'il étoit possible que des hommes aussi dévoués à Moïse pussent rendre à Dieu un hommage défendu par le pentateuque , & on les brûla dans leur synagogue. (**)

Vingt-six ans auparavant , une calomnie aussi

(*) Basnage , liv. IX , chap. XXII.

(**) *Avent. annal. Bojor.* liv. VII , page 441.

PART. III. ridicule avoit soulevé contr'eux une partie de l'Allemagne : un simple payfan accusa un rabbin d'avoir volé une hostie ; la populace , croyant voir l'abomination de la désolation dans le lieu saint , fondit sur les Juifs en différentes villes , & fit gloire de les massacrer. (*)

En 1492, cette scene de fanatisme fut renouvelée à Mecklenbourg , & on y ajouta encore de nouveaux traits d'atrocité ; un visionnaire prétendit avoir trouvé une hostie ensanglantée ; il en conclut qu'elle avoit été lacérée à coups de couteau : mais qui pouvoit lacérer une hostie, sinon un Juif ? Sur cette conjecture on condamna trente particuliers de cette nation à être brûlés vifs ; leurs femmes & leurs enfans furent compris dans la même sentence : une mere au désespoir égorgea deux de ses filles pour les dérober au supplice affreux qui les menaçoit ; mais les chrétiens arracherent la troisieme d'entre ses bras, & la jetterent sous

(*) *Basnage*, lib. IX, cap. XXIII.

ses yeux dans le bûcher (*). Je m'étonne, après de tels événemens, qu'il y ait eu une seule Juive assez courageuse pour devenir mere.

L'HOMME
AVEC DIEU.

I V.

EN ITALIE. -- Comment les Juifs italiens auroient-ils échappé au glaive de la persécution ?

Un décret du concile d'Elvire défend à un chrétien de manger avec un Juif ; sous peine d'excommunication.

Le tribunal affreux de l'inquisition a particulièrement été établi contre les Juifs ; sans eux,

(*) Naucier, tome II, page 1110.

La philosophie a ramené l'humanité en Allemagne ; il y reste cependant encore quelques traces de l'ancienne barbarie. --- Voici le serment qu'on fait prêter en Hongrie à un Juif qui plaide contre un chrétien : --- *Je jure par le Dieu vivant, &c. Si je suis parjure, que la terre s'ouvre pour m'engloutir comme Dathan & Abiron ! que la lepre qu'Elisée ôta à Naaman retombe sur moi ! que je sois attaqué sur-le-champ du mal caduc, du flux de sang & de la peste ! que mon corps & mon ame périssent ensemble ! que je n'aie jamais dans le sein d'Abraham ! & qu'Adonaï m'efface du livre de vie par le pouvoir de sa divinité !* --- Corp. jur. hungar. part. III, tit. XXXVI, tome I, page 140.

Il y a un peu loin de ce serment ridicule à la simple parole que l'Angleterre exige en justice d'un quaker.

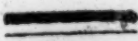
PART. III.

les membres-du saint office pourroient dire comme les prêtres du Mexique, que leur dieu est sur le point de mourir de faim.

Les papes ont long-tems allumé les bûchers, où les souverains de l'Europe ont fait périr quelques vestes de cette nation, qui s'honore d'avoir Abraham pour pere. Jean XXIII, au commencement du quinzieme siecle, sollicita la cour d'Espagne d'exterminer ces ennemis-nés du nom chrétien (*). Pie V, il y a 200 ans, fit encore mieux; il fulmina contr'eux une bulle où il les accusoit de trahison, de magie, d'empoisonnement, &c. (**): c'étoit sonner le tocsin contre ces malheureux dans toute l'Europe; mais on feignit de ne pas l'entendre; non qu'on eût mis dans le fourreau le poignard du fanatisme, mais parce que les rois ne vouloient pas le tenir de la main des papes.

(*) La reine régente suivit les conseils du pere des fideles, força seize mille Juifs à abandonner leur religion, & condamna les autres à divers supplices. --- Salomon Ben. virg. page 312.

(**) *Bullarium*, tome II, Pi: V, constit. 80.

Au milieu de cette conjuration générale  contre l'humanité , Venise montra toujours L'HOMME
AVEC DIEU. cette sagesse qui l'égale à l'ancienne Rome , & qui lui en assure la durée. -- En 1276 , on avoit accusé les Juifs de Trente d'avoir égorgé le fils d'un artisan dans un sacrifice magique ; le sénat ayant méprisé cette calomnie , la superstition s'en consola en faisant peindre cette aventure fabuleuse , dans un tableau destiné pour une église ; on eut soin d'y représenter les tenailles dont on s'étoit servi pour tourmenter cet enfant , les aiguilles qu'on avoit employées pour tirer son sang , & les coupes où on l'avoit renfermé pour le boire ; le tableau n'étoit pas de Michel Ange , mais le spectacle qu'il offroit aux regards du peuple , suffisoit pour échauffer son imagination. Environ deux siècles après , Sixte IV , voulant semer la discorde dans Venise , s'avisa de canoniser la prétendue victime des synagogues : à peine le nouveau saint eut-il un culte particulier , que la populace de Trente se jeta sur tous

PART. III.

les Juifs de cette ville, & les égorgéa. Le fanatisme alloit se répandre dans toutes les terres de la république, lorsque le sénat écrivit aux magistrats de Padoue que les Juifs méritoient d'être traités comme des hommes, que le bruit répandu à Trente lui paroissoit sans fondement, & que les suites fatales de la canonisation du nouveau saint devoient leur naissance à des intrigues secrètes que le sénat ne vouloit pas pénétrer (*). Sixte IV apprit cette nouvelle, mais il n'osa excommunier des sénateurs qui commandoient à cent mille hommes; le tableau ne fut point lacéré; le saint resta dans la légende; mais la persécution cessa.

V.

EN ESPAGNE. — Les tyrans du Nouveau-Monde ont été aussi les persécuteurs d'Israël; on trouve, dans le code visigoth, une ancienne loi qui condamne à cent coups de fouet, & au bannissement, tout Juif qui ne se feroit pas

(*) Voyez l'ordonnance du doge Mocenigo, datée du 22 Avril 1475, dans *cardofo las excellencias*, p. 27.

baptiser (*). Cette loi fit quelques chrétiens, & des millions d'hypocrites.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Dans le treizieme siecle, les croisés de toutes les nations de l'Europe, rassemblés à Toledé, fusciterent contre les Juifs une persécution si violente, que le fameux Abrabanel dit qu'elle fit sortir plus d'Hébreux d'Espagne, que Dieu n'en avoit tiré d'Egypte par le ministère de Moïse (**). Si ce calcul n'est pas exagéré, on ne sauroit trop admirer la multiplication singulière de ce peuple, malgré le code visigoth, le concile d'Elvire, & la haine des rois.

Sous le regne d'Alphonse X, trois dévots jettent un cadavre dans la maison d'un rabbin, & l'accuserent de l'avoir assassiné; le peuple se souleve à l'instant, & massacre à Orfona & à Palma tous les Juifs qu'il rencontre, & sur-tout ceux dont les biens méritent d'être pillés (†).

(*) *Leges visigoth. lib. XII, tit. 3.*

(**) *Voyez les commentaires de ce rabbin sur Isaïe, chap. XLVI.*

(†) *Salomon Ben virg. pag. 72 -- 92. --- Le même auteur rapporte qu'un roi d'Aragon en fit brûler 15000,*

PART. III.

Au quatorzieme siecle, un prêtre chassé de son église & un moine apostat rassemblent des prosélytes, & vont, à leur tête, massacrer les Juifs dans la Navarre: six mille sont égorgés dans la seule ville d'Estella. (*)

Voilà donc un prêtre scélérat, un moine apostat, & trois dévots, qui décident du sort d'une nation ! En vérité, on ne peut réprimer un sentiment d'indignation contre la nature humaine, quand on voit quelle est l'espece de gens qui persécute.

Sous le regne d'Alphonse XI on accuse un Juif d'avoir uriné dans un calice qu'on portoit en pompe dans une procession ; aussitôt le roi & son conseil signent un édit qui bannit à jamais tous les Juifs de l'Espagne ; heureusement pour l'honneur du roi, le prince royal, qui avoit plus de bon-sens que tout le conseil de

qui refuserent de se faire baptiser, *ibid.* page 181. --- Ce calcul sûrement n'est pas exact ; on ne brûle pas ainsi quinze mille hommes en tems de paix ; il faut lire avec précaution le *schebet Juda* de ce rabbin.

(*) *Basnage*, lib. IX, cap. XVIII.

Castille, demanda la révision du procès; & on trouva, après quelques recherches, que le seul coupable étoit un jeune chrétien qui avoit, par hasard, laissé tomber un vase d'eau sur un prêtre. (*)

L'HOMME
AVEC DIEU.

Il sembloit que la découverte d'une calomnie aussi authentique, devoit ouvrir pour jamais les yeux à l'Espagne; mais en 1492 parut un édit d'Isabelle & Ferdinand qui obligea 800 mille Juifs à s'exiler de l'Espagne : après cet acte de piété, Alexandre VI envoya à Ferdinand le titre de catholique.

Quelque tems après Emmanuel, roi de Portugal, qui envioit aussi le titre de catholique, renchérit encore sur la barbarie de Ferdinand; il bannit les Juifs de ses états, & leur défendit d'emmener ceux de leurs enfans qui auroient moins de quatorze ans. Cette multitude de fugitifs ne trouva pas sur la mer l'asyle que le fanatisme lui refusoit en Portugal; les capitaines des vaisseaux laisserent mourir de

(*) Mariana, *hist. d'Espagne*, liv. XV.

PART. III.

faim les peres , tandis que les matelots violaient les femmes , & que les enfans étoient tourmentés en Portugal pour changer de religion .(*)

Tous les historiens ont loué l'Espagne d'avoir persécuté les Juifs , d'avoir banni les Maures , & d'avoir fait la conquête du Nouveau-Monde ; pour moi , je ne fais si dix siècles de vertu pourroient effacer la mémoire de ces trois grands crimes contre le genre humain.

V I.

EN ANGLETERRE. -- Le juif & le quaker sont aujourd'hui libres à Londres ; ils ne l'ont pas toujours été ; & c'est une consolation pour le reste de l'Europe de savoir qu'il fut un tems où ces fameux Anglois furent aussi barbares qu'elle.

On croyoit assez généralement dans le onzieme siècle à la forcellerie ; & comme c'étoit le crime de ceux à qui l'envie n'en trouvoit point d'autres , on avoit soin de l'imputer aux

(*) Mariana , *hist. d'Espagne* , liv. XXVI.

Juifs : quelques-uns d'entr'eux s'étant hasardé d'affister au couronnement de Richard, le L'HOMME
AVEC DIEU. peuple soupçonna qu'ils étoient venus jeter un maléfice sur la personne du roi ; & on massacra , pendant un an entier , tous les particuliers de cette nation qui négocioient en Angleterre (*). Dans une autre émeute populaire, les Juifs, instruits de la rage de leurs persécuteurs, s'emparèrent d'Yorck, & résolurent de s'y défendre ; on fit le siege de la ville , & bientôt ceux qui s'y étoient renfermés demandèrent à capituler ; cette grace que les Anglois accorderoient aujourd'hui aux pirates d'Alger, & aux peuples anthropophages du Nouveau-Monde, fut alors refusée aux descendans d'Abraham ; le désespoir s'empara de ces malheureux ; ils égorgerent leurs femmes & leurs enfans, mirent le feu au palais, & s'y brûlèrent (**)

On ne parle point ici des petites vexations

(*) *Spicileg. d'Achery*, tome VIII, page 498.

(**) *Polidor. Virgil. lib. XIV*, page 148.

PART. III. faite à la nation Juive pour la dépouiller de ses biens (*). L'indigence n'est rien, quand elle est mise en patallèle avec une mort cruelle & encore plus avec l'opprobre.

La plus violente persécution que la synagogue ait effuyée en Angleterre tombe sous le regne d'Edouard; la peste & la famine désoloient alors une partie de l'isle, & les fanatiques ne manquerent pas d'attribuer ce double fléau aux Juifs; aussi le roi, afin d'épurer l'air & de ramener l'abondance, se proposa d'exter-

(*) Jean-Sans-Terre fit éprouver aux Juifs toute la cruauté industrieuse de Phalaris, pour leur extorquer de l'argent; Jean de Bristol se laissa couvrir de plaies sans se racheter; le tyran surpris de sa constance le fit délier, & ordonna qu'on lui arrachât seulement une dent tous les jours, jusqu'à ce qu'il payât la somme qu'on lui demandoit; l'Hébreu souffrit patiemment qu'on lui en arrachât sept, mais à la huitieme il paya. --- *Matth. Paris. A. 1210.*

Ce même auteur dit que Henri III vendit les Juifs à son frere Richard pour le terme d'une année, afin que ce comte éventrât ceux que le roi avoit déjà écorchés. Le texte dit : *Ut, quos res excoriaverat, comēs evisceraret.* --- Ce Henri III enchérissoit encore sur la maxime tyrannique de Tibere.

miner

miner tous ceux de cette nation qui n'embras-
 feroient pas le christianisme. Il fit dresser , pour L'HOMME
AVEC DIEU.
 cet effet , deux pavillons sur le bord de la mer ;
 au-dessus de l'un on avoit arboré une croix ,
 & sur l'autre l'image du pentateuque ; on divisa
 ensuite les Juifs en deux corps : ceux qui vou-
 lurent embrasser le culte de leurs persécuteurs
 furent introduits dans le premier pavillon ; les
 autres furent conduits dans la tente de Moïse :
 mais à mesure que ces derniers y entroient ,
 on les massacroit & on jetoit leurs corps dans
 la mer. (*)

Les Juifs aujourd'hui présentent au roi d'An-
 gleterre le pentateuque le jour de son sacre ; ils
 sont fideles aux loix de l'état & aux usages de
 la synagogue ; ils vénèrent les martyrs de leur
 nation , & les Anglois n'osent prononcer le nom
 de leurs ancêtres qui les ont persécutés.

V I I.

EN FRANCE. - Ce n'est point à nous Fran-
 çois à faire des reproches aux autres nations ;

(*) *Cardoso los excell. page 382.*

PART. III.

nous avons été fanatiques long-tems , & la preuve que nous commençons à ne plus l'être, c'est que j'ai la liberté d'en faire l'aveu.

Sous Charlemagne on accusa les Juifs d'avoir appelé les Sarrafins en Languedoc (*); ce prince, qui cherchoit des coupables, sacrifia la nation au délire fanatique de ses sujets; il fit périr les chefs de la synagogue, & ordonna qu'à l'avenir tous les Juifs habitant à Toulouse recevroient un soufflet trois fois par an à la porte de la cathédrale. Sous le regne de Charles le Chauve, ce n'étoit plus que le syndic qui recevoit en cérémonie le soufflet au nom de la nation; on soupçonna ensuite, même en Languedoc, qu'il étoit contre le droit naturel de persécuter les enfans parce qu'on avoit haï les peres, & personne ne fut plus souffleté.

Philippe - Auguste , aussi superstitieux que Charlemagne, mais plus barbare que lui, bannit tous les Juifs de France & confisqua leurs biens, pour venger un jeune homme de Paris

(**) Bafnage les justifie de ce crime, liv. IX. ch. III.

qu'on assure qu'ils avoient crucifié (*). Philippe-Auguste punissoit un assassinat incertain, L'HOMME
AVEC DIEU.
comme un régicide.

Quand nos rois étoient éclairés, les Juifs n'en étoient pas plus tranquilles, parce qu'ils étoient toujours exposés à la fureur du peuple. Les Parisiens, sous le regne de S. Louis, s'imaginèrent que c'étoit un usage constant dans les synagogues, d'immoler des enfans à Jehovah le vendredi-saint ; aussi-tôt le peuple se souleva & massacra tous les Juifs qu'il put rencontrer : l'épidémie fanatique se communiqua dans les provinces, & on fit mourir, par divers genres

(*) Rigord, *de gest. Philip. August. hist. Franc.* tome IV, page 61. --- Ce prince les rappelia ensuite pour en extorquer de l'argent ; mais on renouvela alors l'accusation avec des circonstances singulièrement absurdes ; on prétendit qu'ils s'étoient assemblés, avec la permission de la reine mere sur les bords de la Seine ; qu'ils fouetterent alors en cérémonie un jeune chrétien ; qu'ils le couronnerent d'épines, & le crucifierent : on ajouta que le roi se trouva en personne à cet auto-da-fé, & qu'il fit brûler 80 des inquisiteurs. --- Albéric, *trium font. chron. sub anno 1182.*

On pourroit encore douter de ce fait, quand Tacite en seroit le garant ; mais Albéric étoit un moine.

PART. III.

de supplices, 2500 de ces malheureux qui ne voulurent pas abjurer (*). Le gros de la nation ne voyoit aucun crime dans ces affassinats ; pour ceux qui étoient un peu moins barbares , ils alloient l'expier par des croisades.

S. Louis, prisonnier en Asie, donna un édit qui bannissoit tous les Juifs de cette France où il ne régnoit plus (**); ils revinrent, & Philippe le Bel les chassa de nouveau pour raccommo-der ses finances (†); enfin, en 1358 ce peuple errant a été banni sans retour.

Le gouvernement aujourd'hui tolere les Juifs, mais s'ils prenoient des sentimens de citoyen, pourquoi ne feroit-on que les tolérer ? Ce peuple est industrieux ; l'état pourroit donc tirer parti de son industrie : n'avons-nous pas encore des landes en Gascogne & en Bretagne à défricher, des monumens publics à élever, des isles à peupler ? &c. L'espérance seule d'être réuni en

(*) Salomon Ben virg. page 417.

(**) Marth. Paris. *hist. angl.* p. 576.

(†) Chron. *gul. de Nangis, sub. A. C.* 1310.

corps de nation , lui feroit construire les pyramides d'Égypte : craint-on qu'il ne se rende indépendant ? Eh ! laissons-le bâtir Jérusalem au milieu des landes de Bordeaux , & nous n'en ferons que plus riches , plus puissans & plus heureux.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

V I I I.

EN PERSE. -- La Perse est le théâtre de la dernière catastrophe que la nation Juive ait essuyée dans notre continent ; l'aventure qui y donna lieu mérite d'être conservée dans les annales de la philosophie. Dans le seizième siècle, le sopher Scah Abbas ordonna aux rabbins de fixer un tems pour la venue de leur Messie ; ce prince promit, s'il paroïssoit alors en Perse, de se soumettre, lui & ses successeurs, à la loi de Moïse ; mais il exigea d'eux, s'ils étoient mauvais prophètes, de se faire musulmans, ou de périr dans les supplices. La synagogue décida que le désiré des nations paroîtroit dans 70 ans ; le contrat alors fut signé de part & d'autre, & les Juifs taxés, en attendant, à deux millions

PART. III.

d'or; le sopher mourut, & ses successeurs, occupés des intrigues de leur ferrail, oublièrent le traité; mais en 1663, Abbas II le trouva par hasard dans les archives royales, & de l'avis de son conseil, il fit massacrer tous les Hébreux répandus dans ses états, sans distinction d'âge ni de sexe. Depuis cette Saint-Barthelemi, il n'est pas resté un seul Juif en Perse. (*)

(*) Bafnage, liv. IX, ch. XXVI,

 LETTRE CIRCULAIRE

Du rabbin DAVID BEN ANROU, prince de la captivité (), aux souverains des deux mondes.*

LE chef d'un peuple errant, pros crit & mal-
 heureux, mais destiné à l'empire de la terre, L'HOMME
AVEC DIEU,
 conjure ta majesté de ne point traiter en tigres
 des êtres qui n'ont jamais cessé d'être hommes.

Successeur de David & d'Ezéchias, je devrois
 traiter en égal avec les rois; mais je suis contraint
 de descendre à la prière; l'arche sacrée n'est
 plus; les saints d'Israël sont dans la tombe, & je

(*) Le rabbin asiatique qu'on regarde comme le chef de la nation juive, prend le titre de prince de la captivité : le premier qui le porta régnoit vers l'an 220 de notre ère. -- Calmet, *dictionn. de la Bible*, tome III, page 285. La lettre du rabbin David s'est trouvée en original chez les moines qui sont au pied du Mont-Liban; on l'a traduite dans le même esprit que le président de Montesquieu a traduit le fragment grec du temple de Gnide; on s'est sur-tout permis beaucoup de retranchemens; car les rabbins sont très-féconds en mots, quoique leur langue soit très-pauvre en choses.

PART. III.

ne commande qu'à des esclaves qui vont mourir.

Du haut du Mont-Liban, parmi ces cedres qui me rappellent le temple de Salomon, dont les ruines mêmes sont dispersées, j'ai promené mes regards sur la terre; j'ai vu tous les peuples conjurés contre les restes infortunés de la tribu de Juda; j'ai vu les deux mondes s'agiter pour écraser un atome.

Si du moins cet atome causoit quelque trouble dans l'ordre politique des sociétés; s'il ébranloit les trônes, s'il calomnioit les peuples dans l'esprit des rois, je dirois en gémissant : Babylone est juste; mais j'adjure, au nom d'Adonaï, les souverains des deux continens de déclarer si nous avons d'autres crimes que de descendre de Jacob, & d'être aussi fideles qu'eux au culte de nos peres.

Cependant tu permets que la calomnie répande sur nous l'opprobre qui n'est dû qu'à nos persécuteurs. Si l'ennemi ravage tes frontieres, c'est nous qui l'avons appelé; si les brigands assassinent un de tes sujets, c'est nous qui l'avons crucifié;

si la peste se répand dans ton empire , c'est nous qui avons empoisonné tes rivières (*); L'HOMME
AVEC DIEU. bientôt on nous punira du désordre des éléments, & on nous imputera des crimes qui supposent, dans ceux qui les commettent, le pouvoir suprême de la nature.

Ces crimes absurdes sont ensuite punis par des supplices atroces; on se contenta d'abord de nous accabler d'impôts onéreux (**), & d'exposer notre vie à la merci du premier fanatique (†); maintenant l'imagination ingé-

(*) En 1339 la peste ravagea l'Allemagne; les moines accuserent alors les Juifs d'avoir empoisonné le Rhin & le Danube, & 12 mille hommes de cette nation furent massacrés, sur cette accusation, dans la seule ville de Mayence. *Crusius antiq. suevor. lib. V. --- Note du traducteur.*

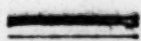
(**) En Turquie les Juifs paient un tribut au grand-seigneur pour chaque enfant mâle qui naît parmi eux; il y en a un autre pour le privilege de tenir la synagogue, un autre pour la permission d'ensevelir leurs morts, un autre pour les pavillons qu'ils doivent fournir aux musulmans dans l'autre monde, &c. &c. La fortune d'un Juif dépend sans cesse du caprice d'un visir ou de la haine du Muphti. --- *Note du traducteur.*

(†) Les annales de Bretagne fournissent sur ce sujet

PART. III. nieuse de nos persécuteurs se plaît à multiplier les horreurs de la mort qui nous environne ; le pal, la roue & les bûchers s'offrent par-tout à nos regards ; on voudroit que le désespoir nous fît blasphémer le Dieu de nos peres, & que l'effet de ces affreux supplices fût de les mériter.

Nous ne pouvons exister dans la société, sans avoir des rapports avec elle ; que les tribunaux de sang qui se sont érigés contre nous, décident donc sous quels titres nous vivons dans tes états. Sommes-nous des ennemis ? sois assez généreux pour nous combattre à armes égales. Sommes-nous tes sujets ? juge-nous par tes loix. Sommes-nous enfin des étrangers ? laisse-là ton code & ton épée, & juge-nous par les loix éternelles de la nature.

un fait remarquable. --- Les états de cette province, qui avoit alors ses souverains, statuerent, en 1239, qu'un débiteur qui auroit un Juif pour créancier, ne seroit pas obligé de le payer, & que tout Breton qui tueroit un Hébreux ne pourroit être regardé comme un assassin. --- D'Argentré, *hist. de Bret.* liv. IV, ch. XXIII, --- Note du traducteur.

Ton rang & tes adulateurs te rendent bar-^{re} ~~re~~  bare ; mais la nature t'a fait humain : consulte ^{L'HOMME} AVEC DIEU, donc ton cœur plutôt que tes esclaves ; ne te joue point de notre vie , puisque le ciel t'en a confié le dépôt ; n'imité pas ce Muley-Ismaël (*) qui pour montrer la bonté de son cimeterre , abat tous les vendredis les têtes à cinquante chrétiens.

Je n'écris point pour tes inquisiteurs (**);

(*) On ne peut fixer la date précise de la lettre de David ; mais il paroît , par le trait historique qu'il rapporte , qu'il vivoit sur la fin du dernier siècle , ou au commencement de celui-ci ; car Muley-Ismaël ne mourut qu'en 1727 , après une tyrannie de 55 ans. Cet empereur de Maroc est célèbre dans les annales musulmanes. Un jour il poignarda sa maîtresse favorite pour avoir marché sur un peu de farine ; au moment où elle expiroit , il appella un chirurgien maure , & lui ordonna de guérir cette femme , sous peine d'être étranglé. ---
Note de l'éditeur.

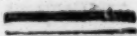
(**) Tous les souverains n'ont pas adopté le délire religieux de l'inquisition ; ainsi il y avoit sûrement des variations dans la lettre circulaire du rabbin. S'il m'étoit permis d'établir ici quelques conjectures , je dirois que la lettre qu'on traduit est probablement adressée au roi d'Espagne. Tel étoit aussi l'avis de l'archevêque arménien de Tarse , que nous vîmes à Paris en 1765 , prélat

PART. III. qui s'abreuvent de sang comme les prêtres de
 Saturne; les grands qui t'environnent sont trop
 intéressés à te cacher la vérité; ton peuple
 n'est pas à portée de m'entendre; c'est toi seul
 que je voudrois persuader; ma nation est char-
 mée que les loix t'aient fait despote: tu diras
 un mot, & tes sujets deviendront des hommes;
 tu diras un mot, & nous serons heureux.

On prend par-tout le soin de nous convertir
 pour prétexte à la rage de nous proscrire; mais
 si notre culte n'est point opposé au repos des
 hommes, quel droit ont les souverains de s'éta-
 blir juges entre nous & l'Être suprême? l'envie
 de nous rendre heureux quand nous ne serons
 plus, ne doit pas engager les gouvernemens à
 rendre malheureuse notre existence. Dois-je
 embraser les mosquées d'Isbahan pour en faire
 servir les cendres à engraisser les provinces de
 la Perse?

plein d'érudition & de gaieté, & dont les bons-mots ne
 cessoient pas de l'être dans la bouche de son interprète.

--- Note de l'éditeur.

Ce principe ne feroit bon que dans le cas où 
la terre entiere se réuniroit dans le même culte L'HOMME
AVEC DIEU.
religieux, où la théocratie feroit le gouverne-
ment du genre humain, & où tous les peuples
deviendroient Israélites ; faveur que Jeho-
vah (*) a promise à nos prophetes & à nos
rabbins..... Amen.

Mais dans ce siecle absurde & barbare, que
gagnerions-nous à embrasser ta croyance ? Si
tu me persécutes pour faire de moi un chrétien,
le sophi a droit d'en faire autant pour me

(*) *Jehovah*, suivant M. Forbes, lord président des
assises d'Edimbourg, signifie l'Etre par excellence ; on
en a fait dériver le *Zénus* des Grecs, & même le *Jupiter*
des Latins ; car, disent les commentateurs, espece de
gens fort heureux en étymologies, on prononçoit pri-
mitivement *Jovis pater*, au lieu de *Jupiter* ; ce qui sup-
pose que les anciens prêtres du capitolé prenoient indif-
féremment le fils pour le pere, & Saturne pour le
monstre qui le fit mutiler.

On remarquera que dans le texte de la lettre de David
le nom de *Jehovah* se trouve en blanc : les rabbins re-
gardent comme un crime de prononcer ce nom ines-
cable ; & ils ont écrit que quiconque pourroit articuler
ce mot avec la vraie prononciation, feroit des miracles.
Ce secret peut être mis avec celui du grand-œuvre. ---
Note du traducteur.

PART. III.

rendre musulman ; les descendants d'Abraham seront donc obligés de changer de cultes comme de climats, d'adorer un prêtre en Tartarie, le grand lievre au Canada, & un hanneton chez les Caffres.

Tu dis que c'est la vérité qui te donne le droit de persécuter ; mais pourquoi l'erreur ne le partageroit-elle pas ? l'erreur ne se croit-elle pas toujours la vérité ?

La vérité ! -- Il sied bien à des apôtres d'un jour de prononcer ce nom auguste. Quelle est la religion que je n'ai pas vu naître ? mon culte existoit dans l'idée d'Adonai, tandis que le germe de l'univers étoit encore dans le néant.

Il n'y a point de loi intermédiaire entre Moïse & la nature ; mais vous, chrétiens, vous avez succédé à Moïse, & Mahomet vous a succédé.

L'arbre sacré que planta notre législateur, a produit deux branches immenses qui couvrent aujourd'hui les deux tiers de la terre. Est-ce aux hommes qui reposent sous l'om-

brage de ces branches à frapper le tronc & à ébranler les racines ? Est-ce à des fils à déchirer le sein de leur mere, & à Samarie à préparer la chute de Jérusalem ?

L'HOMME
AVEC DIEU.

Tes prêtres se vantent sans cesse d'avoir épuré notre morale ; mais quel est le plus humain aux yeux du Dieu vivant, du chrétien qui fait des profélytes au milieu des roues & des bûchers, ou de l'Hébreu qui périt & pardonne ?

Vois quelles affreuses conséquences on peut tirer du système destructeur de ton inquisition : tu me dépouilles de mes biens pour me forcer à être apostat ; mais si je suis fidele à ma loi , tu as donc le droit de m'arracher la vie ; & si mon ame intrépide s'élève au-dessus des terreurs de la mort , tu peux donc sans crime attenter à mon honneur ; tous ces anneaux appartiennent à la même chaîne ; ainsi c'est en outrageant les mœurs que tu étendras l'empire de tes loix.

La violence ne désigne pas l'équité , mais le

PART. III.

pouvoir ; si jamais la cause que nous défendons dut nous paroître juste, c'est depuis que tous les sectaires se réunissent à nous persécuter ; la vérité semble si étrangère à l'homme, que l'opprimer c'est la faire reconnoître.

Veux-tu faire soupçonner à mon peuple la vérité de ta religion ? regarde-nous comme tes freres, toi qui regnes sur un point de ce globe ; puisque Dieu, qui est le souverain de mille mondes, nous regarde tous comme ses enfans.

Je me suis jusqu'ici énoncé avec fierté ; mais c'est le langage de l'innocence ; je t'ai cru assez grand pour mériter de l'entendre.

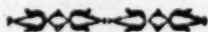
On dit que le soleil ne cesse jamais de luire sur tes états (*) : rends ta gloire encore plus solide ; fais-y briller le soleil de l'équité ; sois

(*) Ce mot de Philippe II, cité par le rabbin, démontre que cette lettre étoit destinée à un roi d'Espagne. --- *Note du traducteur.* --- Mais ce roi n'étoit sûrement pas Philippe II, le Tibere de l'Espagne & le Caligula du Nouveau-Monde ; David n'auroit pu lui écrire qu'il étoit assez grand pour mériter d'entendre la vérité. --- *Réflexion de l'éditeur.*

le bienfaiteur d'un peuple immense , au lieu
d'en être l'assassin ; nous croirons alors retrou-
ver dans ton empire les palmiers de Jéricho ,
les rivages du Jourdain & le temple auguste
de Salomon ; & moi , le successeur de ce prince ,
je me croirai trop honoré de devenir le pre-
mier de tes sujets.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Le rabbin DAVID BEN ANROU , prince
de la captivité.



CHAPITRE X.

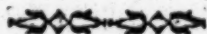
DES MASSACRES.

PART. III. **IL** faut de grands spectacles au fanatique, comme il faut de grands crimes à l'usurpateur. Le sang de quelques victimes obscures, coulant sur des échafauds, ne fait qu'irriter la soif qui le dévore : il n'y en a point qui ne fasse le vœu de Caligula ; mais graces à la philosophie, ce vœu de long-tems ne sera exaucé.

Ma plume est donc encore condamnée à retracer ces scènes épouvantables qui flétrissent à jamais les souverains qui les ordonnent, & les satellites qui les exécutent ; puisse l'Europe n'avoir plus besoin de pareils tableaux ! Après avoir servi si long-tems les fureurs d'Arimane, puisse-t-elle enfin tomber sans rougir aux autels du Dieu paisible de la nature !

Ces massacres religieux, dont je vais parler, ont presque tous été précédés par d'autres violences ; mais je ne veux m'arrêter que sur les

grands désastres qu'a fait naître le fanatisme :
pourquoi s'occuper de l'incendie de quelques ^{L'HOMME}
cabanes , quand le volcan du Vésuve ensevelit, _{AVEC DILU.}
sous ses laves brûlantes , les villes entieres de
Pompeyes & d'Herculanum ?



ARTICLE PREMIER.

*DES MASSACRES DES HÉBREUX PAR LES
HÉBREUX.*

PART. III.

CE n'est pas ma faute si, en parlant d'affassins & d'hommes assassinés au nom de la religion, le nom des Hébreux se retrouve sans cesse sous ma plume : ce peuple a été deux mille ans célèbre par ses crimes, & il y a près de deux mille ans qu'il est célèbre par ses malheurs. Puisse-t-il un jour revenir au théisme ! c'est le moyen de n'être plus ni coupable ni malheureux.

Lorsque Moïse parloit à Adonai sur le mont Sina, Aaron son frere fit adorer aux Hébreux un veau d'or : le législateur, descendu de la montagne, expia ce crime en faisant massacrer 23 mille de ses sujets par la main des lévites, & en élevant Aaron, le plus coupable de tous, à la dignité de grand-prêtre.

Le texte qui consacre cette boucherie reli-

gieuse est si extraordinaire, que je me fais un devoir de le transcrire.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

« Voici ce que dit le Seigneur , le Dieu
» d'Israël : Que chacun mette son épée à son
» côté; passez & repassez au travers du camp,
» d'une porte à l'autre, & que *chacun tue son*
» *parent , son frere & son ami.*

» Les enfans de Lévi firent ce que Moïse
» leur avoit ordonné ; & en ce jour-là il y eut
» environ 23 mille hommes du peuple qui
» furent mis à mort.

» Car Moïse avoit dit : Consacrez aujourd'hui
» vos mains au Seigneur, *en tuant cha-*
» *cun votre fils & votre frere , & attirez sur*
» *vous , en ce jour sa bénédiction. (*)* »

Le philosophe peut observer que le culte d'Adonai est, avec ceux du Teutatès des Gaulles, & du Saturne de Carthage, le seul où on se soit attiré la bénédiction du ciel par des parricides.

(*) Voyez le livre de l'Exode , chap. XXXII, vers. 27 , 28 & 29.

PART. III.

La religion des Israélites interdisait toute union avec les peuples qu'ils se proposoient de subjuguier : aussi Moïse, instruit qu'un enfant de Jacob avoit eu la témérité de demander les faveurs d'une fille de Madian, fit égorger, pour une foiblesse si naturelle, 24 mille Hébreux (*). Le texte sacré ne dit pas si ce massacre fut fait encore par la main des prêtres.

Je ne parlerai point du massacre de 24 mille hommes de la tribu d'Ephraïme, égorgés de sang-froid, au passage du Jourdain, par les Juifs de la tribu de Galaad, pour n'avoir pu prononcer le mot de *schiboleth* (**); ni de la destruction entière de la tribu de Benjamin, parce que de jeunes gens de Gabaa avoient violé la femme d'un lévite (†). Dieu n'a été que le prétexte subalterne de ces carnages; & j'examine ici, non les attentats de la politique, mais les attentats de la religion.

(*) Voy. les *nombre*s, ch. XXV, v. 6, 7, 8 & 9.

(**) Voy. les *juges*, ch. XII.

(†) Les *juges*, ch. XIX & XX.

ARTICLE II.

MASSACRE DE LA CYRENAIQUE.

JÉRUSALEM n'étoit plus , & les Juifs avilis , mais tolérés , se consoloient de leur opprobre en maudissant leurs vainqueurs dans les synagogues. Un nommé André, espece de fanatique, qui avoit des visions , & qui faisoit des miracles, proposa aux Juifs ses concitoyens, de se rassembler ; & il leur promit la monarchie universelle, s'ils exterminoient les infideles. Dans la province de Cyrene, & dans l'isle de Chypre, son plan de révolte fut adopté ; les Juifs qui habitoient ces provinces prirent les armes ; & s'il en faut croire Dion & Eusebe, ils massacrèrent deux cents vingt mille Romains : cette proscription, plus atroce que celle de Mithridate & des triumvirs, fut accompagnée de toutes les horreurs qui suivent les attentats du fanatisme ; ils firent souffrir toutes sortes de tortures à leurs victimes , & finirent par boire

L'HOMME
AVEC DIEU.

PART. III. leur sang & par manger leurs cadavres : c'est principalement à cette époque que les Juifs sont devenus l'opprobre & l'horreur du genre humain. Ce grand désastre arriva sous le regne de Trajan.



ARTICLE III.

*MASSACRES QUI ONT ACCOMPAGNÉ
L'ÉTABLISSEMENT DU MAHOMÉTISME.*

LE culte des dieux les plus sanguinaires, tels L'HOMME
AVEC DIEU
que Saturne, Teutatès, & le Mars Mexicain, n'a jamais fait répandre dans son origine, autant de sang humain que le culte du Dieu pacifique, dont Mahomet se disoit le prophète. Ce conducteur de chameaux, que le comte Boulainvillers appelle un grand homme, songea un jour qu'il étoit inspiré par l'ange Gabriel : à son réveil, il résolut d'en convaincre les Arabes ou de les égorger ; ainsi un songe a fait massacrer en Asie plus de deux millions d'hommes.

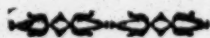
Les talens de cet imposteur lui mirent les armes à la main, & le succès de ses armes servit ensuite à faire honorer ses talens : il falloit sans doute bien de l'audace pour dire à des brigands : croyez que j'ai mis la lune dans ma manche,

PART. III. ou je vous égorge ; mais l'heureux fourbe triompha ; les Arabes , à qui il parloit , commencèrent par trembler , & ils finirent par croire.

Les califes & les premiers sultans héritèrent de l'esprit destructeur de Mahomet ; ils furent d'autant plus redoutables qu'ils opprimoient également les peuples avec le despotisme & avec le fanatisme ; armés de ce double poignard , ils firent trembler leurs sujets & les rois de l'Europe.

A réduire à leur juste valeur les calculs d'Abulféda , d'Abulfarage & des écrivains , soit Arabes , soit Européens , qui ont écrit l'histoire musulmane , on peut faire monter à trois millions le nombre d'hommes qui , pendant un siècle , ont été égorgés sur les champs de bataille , & passés , de sang-froid , au fil de l'épée après la prise des villes , qui furent pendus , lapidés , empalés ou brûlés dans les places publiques , pour prouver la sublimité des visions de Mahomet , & l'éternité du Coran.

La fureur religieuse des musulmans s'est
 beaucoup refroidie ; mais il leur reste encore L'HOMME
AVEC DIEU.
 un droit des gens qui , sans les rendre plus
 puissans , les rend plus odieux : c'est ainsi
 qu'après avoir conclu un traité de paix avec les
 chrétiens , ils vont à la mosquée en demander
 pardon au dieu de Mahomet ; ils croient tou-
 jours offenser l'Être suprême , quand ils n'exter-
 minent pas les hommes qu'ils appellent *infideles*.



ARTICLE IV.

MASSACRE DES MANICHÉENS.

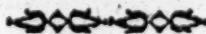
PART. III. LE philosophe qui ne consulte que sa raison, ne croit pas au mauvais principe ; mais s'il consulte les annales des hommes , il est tenté de lui attribuer la plupart de ces tragédies sanglantes , que le fanatisme a fait jouer dans les deux mondes.

Le culte d'Arimane est très-ancien dans l'Asie : un Cabade , roi de Perse , qui vouloit être le seul génie du mal dans ses états , proscrivit ceux de ses sujets qui adoroient Arimane , & ils furent tous égorgés en un seul jour. Les historiens ne nous ont pas transmis le nombre des victimes qui périrent dans ce massacre des Manichéens.

L'impératrice Théodora , à l'exemple de ce Cabade , donna en 845 un édit de proscription contre tous les Manichéens de l'empire grec , & on eut par-tout la lâcheté de l'exécuter.

L'abbé Fleury , dont la plume circonspecte L'HOMME,
AVEC DIEU.
glisse ordinairement sur ces attentats du christianisme , avoue , dans son histoire ecclésiastique , que le nombre des malheureux qui périrent alors , monta environ à cent mille ; & on peut ajouter foi à ses calculs (*). Ce qu'il y a de plus affreux encore dans ce désastre , c'est qu'il ne se trouva alors à Constantinople aucun philosophe qui plaidât la cause de l'espèce humaine contre le monstre couronné qui cherchoit à l'anéantir : tel étoit le droit des gens de ce siècle de barbarie , qu'on trouvoit aussi simple d'aller à la chasse des hommes qui avoient la foiblesse de croire au génie du mal , qu'à celle des tigres , des pirates & des assassins.

(*) Voy. aussi Maimbourg , *hist. des iconoclastes* , liv. VI.



ARTICLE V.

MASSACRE DE SAINT-BRICE.

PART. III. **C**ETTE Saint-Barthelemi angloise eut pour objet la destruction des Danois répandus dans la Grande-Bretagne; & le Charles IX qui la fit naître est un Ethereld II, espece de statue couronnée, qui ne savoit que prêter sa main à ses ministres pour signer des édits de proscription; la politique donna peut-être le signal du carnage, mais ce fut le fanatisme qui l'exécuta. Les sujets d'Ethereld, depuis quelque tems esclaves des papes, furent enchantés de trouver une occasion de se venger du mépris des guerriers adoreurs d'Odin, & ils massacrèrent les Danois avec un zele qu'une simple haine nationale n'étoit pas capable de leur inspirer: le jour choisi pour le carnage fut la fête de S. Brice. Il faut voir, dans un de nos historiens philosophes, le tableau de cette affreuse journée: je vais transcrire quelques traits de

la plume éloquente de cet homme de bien. L'HOMME
AVEC DIEU.

« Le massacre commença par Gunilda ,
 » sœur de Stenon , roi de Danemarck. -- Le
 » ministre d'Ethereld égorgea d'abord son
 » mari & ses enfans à ses yeux ; ensuite il la
 » fit périr elle-même à coups de lance : cette
 » princesse mourut avec la fermeté d'un sage ,
 » en plaignant presque également les bourreaux
 » & les victimes. *Dieu vous punira* , dit-elle
 » froidement aux assassins , & *mon frere me*
 » *vengera*. On a écrit que le roi avoit poussé
 » la barbarie jusqu'à faire rassembler dans un
 » champ les femmes des Danois massacrés ,
 » les y faire enterrer vives jusqu'à la ceinture ,
 » & lâcher sur elles des dogues affamés qui les
 » dévorèrent. (*) »

On peut évaluer à cinquante mille hommes le nombre des Danois qui périrent à la journée de Saint-Brice.

(*) Voy. *Hist. de la rivalité*, par M. Gaillard , t. I , page 104.

A R T I C L E VI.

DES CROISADES.

PART. III. **I**L y a eu des manies particulieres à chaque siecle ; celle de la chevalerie consacra quelques extravagances ; mais elle épura les mœurs & fit revivre quelque tems parmi nous les Thésée & les Hercule ; il n'en est pas de même de celle des croisades , elle n'a racheté par aucun bien la plaie horrible qu'elle a faite à l'humanité.

L'audace & la lâcheté furent l'apanage ordinaire des croisés ; & ces vices ne sont pas incompatibles dans l'ame des fanatiques. La fureur de répandre le sang musulman sur le saint sépulchre , étoit telle qu'il sembloit s'être fait une révolution dans l'esprit humain ; tout le monde partageoit le même délire ; les rois montoient en chaire pour communiquer leur enthousiasme à leurs sujets ; les seigneurs vendoient leurs terres pour acheter des équipages ; les moines paroissoient l'épée à la main sur le
champ

champ de bataille , & le peuple les suivoit avec ardeur , ne demandant pour paie que des indulgences. Si dans ces momens de démence un philosophe avoit voulu plaider la cause de l'humanité , les chevaliers & les preux de l'armée l'auroient méprisé comme un lâche ; les rois l'auroient soupçonné du crime de lèse-majesté , & le peuple l'auroit brûlé comme un athée.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Un pape, dans ces tems de barbarie , jouoit dans le monde un rôle aussi grand que celui du premier des Césars ; il ordonnoit , & la moitié de l'Europe se précipitoit sur l'Asie ; il ne lui falloit qu'une bulle pour embraser l'ancien continent.

Ces émigrations cependant étoient contraires à toutes les loix divines & humaines ; elles bleffoient la nature en armant les hommes les uns contre les autres ; elles renversoient la morale en consacrant les plus sanglantes usurpations ; elles apportoit en Asie les vices des chrétiens , & en Europe ceux des musulmans.

On croyoit dans des tems-là qu'avec une croix brodée sur son épaule , on rachetoit

PART. III.

toutes les foibleffes de fa vie ; ainfi Louis le Jeune , pour expier le crime d'avoir brûlé trois cents perfonnes dans une église , fit vœu d'en aller maſſacrer cent mille en Paleſtine.

Il ne faut pas trop reprocher au magnanime Louis IX les croifades de fon regne ; ce monarque tempéra par ſon humanité les fougues du fanatiſme ; il eut des vertus à lui , & le crime qu'il commit en ſe croiſant deux fois eſt , juſqu'à un certain point , le crime de fon ſiecle.

L'Europe ſe reſſent peut-être encore du tort que les croifades ont fait à la population ; nous avons perdu plus de deux millions d'hommes à la conquête d'un rocher (*), & ce rocher eſt encore aux muſulmans.

(*) Le calcul eſt ſimple ; cent mille hommes périrent dans les deux croifades de S. Louis ; cent cinquante dans celle de Barberouſſe ; trois cents mille dans celle de Philippe-Auguſte & de Richard , roi d'Angleterre ; deux cents mille dans celle de Jean de Brienne , & environ ſeize cents mille dans les croifades antérieures ; ainſi ces émigrations ont coûté à l'Europe 2350000 hommes. --- Mais les croifades n'euffent-elles coûté la vie qu'à un ſeul muſulman , la conquête étoit encore un crime , & les croiſés des aſſaſſins. Au reſte ,

Il est heureux pour le genre humain que les enthousiastes des autres religions n'aient point eu l'idée de se rendre maîtres des lieux où repose la cendre de leurs législateurs. Si l'Inde avoit voulu s'emparer de Crotone à cause du tombeau de Pythagore, la Perse asservir la Bactriane à cause de celui de Zoroastre, & la moderne Constantinople enlever Médine aux Arabes à cause de celui de Mahomet, toutes ces especes de croisades auroient achevé de dépeupler la terre ; & le continent que nous habitons seroit peut-être aussi désert aujourd'hui que le Nouveau-Monde.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

on a vu même des historiens contemporains s'indigner du délire sacré des croisades ; voici un texte assez singulier , tiré d'une ancienne chronique des Normands : *Ludovicus (Septimus) , rex Francorum , & socii ejus ... præfente Eugenio papâ in expeditionem Hyerosolymitanam ituri , à Parisiis excefferunt tribulationem & miserias in ipso itinere perpeffi sunt ... quia enim de rapina pauperum & ecclesiarum spoliatione , illud iter ex majore parte inceptum est ... nil prosperum vel memoriâ dignum in illa peregrinatione actitatum est. --- Voyez le recueil des historiens de Normandie , par Duchêne , page 977. --- Cette citation prouve que dans ces tems malheureux tout le monde n'étoit pas barbare.*

ARTICLE VII.

MASSACRE DES ALBIGEOIS.

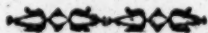
PART. III. **L**ORSQUE les papes furent las de faire massacrer des infideles par des chrétiens , qui étoient massacrés à leur tour , ils s'aviserent de publier des croisades contre les hérétiques : telle fut l'origine du désastre des Albigeois : on égorgea les peres , afin de convertir leur postérité.

L'orage pontifical tomba particulièrement sur le Languedoc : Raymond , qui en étoit le souverain , fut vaincu par Simon de Montfort , chef de la nouvelle croisade ; & le pape ne lui laissa que l'alternative de céder au conquérant ses états , ou d'être excommunié : Raymond eut le bon esprit de choisir d'être excommunié.

Pendant ce tems-là les croisés réduisoient en cendres la ville de Beziers ; on faisoit pendre 80 chevaliers dans Lavaur ; on éventroit ailleurs les meres des Albigeois , & on brûloit les peres

avec les enfans dans les églises : il n'y avoit ~~point de quartier à espérer dans cette guerre~~ L'HOMME
AVEC DIEU.
d'anthropophages ; tout Languedocien qu'on faisoit prisonnier , étoit égorgé ; toute place qui se rendoit , étoit rasée de fond en comble.

Les croisades contre les Albigeois durèrent environ vingt ans , & cent mille hommes y périrent : cette horrible dévastation du Languedoc est à jamais mémorable dans l'histoire des grands crimes , parce qu'elle est l'époque de l'établissement de l'inquisition : on vit alors le cruel Dominique brûler en cérémonie les malheureux qui échappoient au glaive de Montfort ; & graces à la démence de ce tems-là , le moine y acquit le titre de saint , & le guerrier celui de grand homme.



ARTICLE VIII.

ETABLISSEMENT DU CHRISTIANISME
DANS LES INDES.

PART. III. **A** DIEU ne plaîse que j'attribue au législateur de l'Europe moderne les défordres des fanatiques qui s'honorent du titre de ses ministres ! Il apporta sur ce globe une morale douce & pure ; il ramena à la nature les peuples qui en étoient écartés par les prêtres ; il mérita de parler au nom du ciel , & de pacifier la terre,

Ce sont les fanatiques de sa religion ; (& il y en a par-tout, excepté dans le théisme) ce sont les fanatiques, dis-je, qui ont cherché à rendre son culte odieux , en l'étendant par des voies mahométanes : l'épée de Charlemagne ne fit, des Saxons, que des apostats ; les violences qu'on a employées pour convertir le Nord , l'ont empêché de s'affermir dans la foi (*) ; mais rien n'a plus révolté les gens de

(*) Lisez-en les détails , *hîstor. Suecorum Gothorumque ecclesiast. lib. IV* ; mais lisez sans préjugés.

bien que les fureurs des Européens dans les Indes pour y former des profélytes ; la religion la plus sainte ne s'étendoit dans le Nouveau-Monde que comme l'élément du feu , qui ne se nourrit qu'à force de détruire.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Les premiers conquérans ne chercherent qu'à usurper , & à faire des esclaves ; mais quand leur autorité commença à s'affermir , il vint de l'ancien continent des inquisiteurs plus féroces que Pizarre & Cortez , qui ne consolèrent les sauvages de la perte de leur liberté , qu'en les faisant brûler en cérémonie dans leurs auto-da-fés.

Les Américains en vinrent à un tel excès de haine contre la personne de leurs conquérans & contre leur religion , que leurs femmes se faisoient avorter (*), pour dérober leurs enfans à un double esclavage.

Barthelemi de las Casas , l'auteur le plus exact & le plus judicieux qui ait peut-être écrit sur le Nouveau-Monde , fait monter à plus de

(*) Relation de Thomas Gage , page 58.


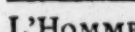
PART. III.

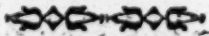
douze millions le nombre des victimes que la rage de conquérir & celle de persécuter ont fait périr dans les Indes (*); il dit qu'un vaisseau venant des isles Lucaies à Saint-Domingue dans l'espace de 70 lieues, arriva sans boussole à la trace des cadavres des Indiens, qui flottoient sur l'Océan (**). Je ne connois rien de plus flétrissant dans l'histoire, après le crime d'avoir exécuté tant de barbaries, que d'être obligé d'écrire, pour prouver que ce sont des barbaries.

J'ai parlé déjà de la conquête du Nouveau-Monde dans un autre volume de cet ouvrage, & j'y ai répandu assez d'opprobre sur la mémoire

(*) S'il y eut jamais une cause célèbre, c'est celle d'un hémisphère entier, que le respectable évêque de Chiappa vint plaider dans sa vieillesse, au tribunal de Charles-Quint, contre les conquérans & les inquisiteurs. Le docteur Sepulveda fut chargé de lui répondre : il ne nia point les faits, mais il dit que les Américains méritoient leurs désastres, & comme sodomites & comme anthropophages. --- Voilà comment le fanatique se justifie d'être assassin, en se faisant calomniateur.

(**) *Hist. génér. de l'Amérique*, par le pere Touron, tome II, page 365.

des Pizarre, des Cortez & des inquisiteurs, 
pour ne point répéter ici mes imprécations  L'HOMME
contre ces fléaux de l'espèce humaine. Je ter- AVEC DIEU.
minerai cet article en observant que les con-
quérans de l'Amérique y avoient inspiré une
telle horreur du christianisme, qu'on y reje-
toit, avec mépris, jusqu'à ces douces illusions
dont les prêtres environnent la tombe de leurs
profélytes. Le cacique Hatuey, condamné
au feu pour s'être défendu contre des assassins,
voit près du bûcher un moine qui l'entretient
du paradis. Dans ce lieu de délices, dit le fau-
vage, y a-t-il des Espagnols ? Sans doute,
répond le moine ; mais ils sont tous bons. Le
meilleur n'en vaut rien, ajoute le cacique :
je ne veux point aller dans ton paradis ; garde
la religion pour les tyrans, & laisse-moi mourir.



ARTICLE IX.

JOURNÉE DE SAINT-BARTHELEMI.

PART. III.

APRÈS le judaïsme, il n'y a point de religion sur la terre qui ait plus violemment été persécutée que le protestantisme ; mais comme l'effet de l'inquisition sacerdotale est de multiplier le nombre des sectaires, il se trouve aujourd'hui que le culte de ces protestans, si long-tems écrasés, embrasse la moitié de l'Europe.

Le fanatisme contre la nouvelle réforme, commença dès François I : on suspendoit dans Paris, par arrêt du parlement, les ennemis des papes au bout d'une longue poutre, posée sur une poulie, au-dessus d'un poteau élevé de vingt pieds, & on les faisoit descendre, à différentes reprises, sur un large bûcher enflammé : la première fois qu'on donna ce spectacle à la cour de France, le supplice d'un de ces malheureux dura deux heures, & laissa même

la cruauté ingénieuse des bourreaux, & le zèle dévorant des spectateurs.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Il n'y avoit point alors de souverain en Europe qui ne regardât comme le plus beau privilege de sa couronne, de faire revivre l'ange exterminateur des Hébreux ; & ces princes font un singulier contraste aux yeux du philosophe , avec l'ancien Pharaon de Memphis Sabbacon, qui, ayant reçu en songe l'ordre de faire mourir tous les prêtres de l'Egypte , jugea que les dieux étoient irrités contre lui, puisqu'ils cessioient d'être humains, & abdiqua la royauté. (*)

L'Angleterre n'eut point de Sabbacon. -- Parmi les tyrans du protestantisme , il faut citer particulièrement cette princesse Marie qui eut la férocité & les foiblesses de Philippe son époux , sans avoir sa politique ; qui ne vécut que pour persécuter les protestans , & qui tenta d'anéantir le nom d'Elisabeth qui l'a fait oublier. Dans l'intervalle de trois ans elle fit brûler

(*) *Diod. Sicul. lib. II.*

PART. III.

277 personnes pour cause de religion ; il y avoit dans ce nombre 55 femmes & 4 enfans (*) : son ame petite & cruelle , sembloit animer tous les tribunaux de ses états ; on peut en juger par ce trait. — On conduisit au supplice une femme de Guernesey qui étoit sur le point d'accoucher ; les douleurs firent en elle une révolution si grande qu'elle se délivra de son fruit au milieu des flammes ; aussi-tôt un garde se précipite vers le bûcher pour sauver l'enfant ; mais un juge l'arrête , en disant que c'étoit un crime de laisser vivre le fils d'une hérétique (**); & l'enfant fut consumé avec sa mere.

Il est prouvé que dans les Pays-Bas seuls , un édit de Charles-Quint contre les réformés , fit pendre , enterrer vives , ou brûler , cinq mille personnes (†) , qui toutes montoient sur l'écha-

(*) *Hist. de la maison de Tudor* , de David Hume , tome I de l'édition in-4^o , page 536.

(**) Voy. *l'Histoire d'Angleterre* de Burnet , t. II , page 337.

(†) Fra-Paolo , *hist. du concile de Trente* , liv. V ,

faud en chantant des hymnes , & à qui il n'a
manqué qu'une meilleure cause pour être mises, L'HOMME
par les philosophes , à côté des Socrate & des AVEC DIEU.
Régulus.

Mais aucun désastre de ce genre ne peut être comparé à celui de Saint-Barthelemi. Tout le monde connoît les événemens atroces de cette journée , où Médicis & Charles IX ordonnèrent à la moitié de la nation , d'égorger l'autre , & où le fanatisme obéit avec tant de succès au despotisme. Plus de cent mille protestans périrent alors de la main des catholiques ; & pour qu'il ne manquât aucun tableau à cette scène sanglante , le roi lui-même tira sur ses sujets , & le parlement donna un arrêt pour célébrer l'anniversaire de cette horrible catastrophe. (*)

(*) Je voudrois que dans toutes les familles on fît apprendre par cœur aux enfans le second chant de la Henriade , où sont maudits ces tyrans de l'esprit humain qui éternisent la discorde sur ce globe.

Ah ! périsse à jamais l'affreuse politique
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique ;

PART. III.

La rage d'égorger pénétra de Paris dans les provinces. Un jésuite Ogier alloit , un crucifix à la main , exciter le peuple de Bordeaux au carnage. Les moines de Lyon conduisoient leurs pénitens en procession pour massacrer les protestans dans leurs asyles : les femmes même jouoient un rôle dans ces sanglantes tragédies ; les unes s'armoient de l'épée de Judith ou du clou de Débora ; les autres se contentoient d'aller dans les temples répéter , contre les réformés , les malédictions prononcées originellement contre les enfans de Moab & d'Ammon.

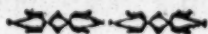
Le volcan du fanatisme semble à jamais refermé parmi nous ; cependant il jette toujours de tems en tems quelques étincelles ; il n'y a

Qui veut , le fer en main , convertir les mortels ,
 Qui du sang hérétique arrose les autels ,
 Et suivant un faux zele où l'intérêt pour guides ,
 Ne sert un Dieu de paix que par des homicides !

J'aime à croire que si ces vers avoient eu la célébrité de quelques poèmes de Ronsard , il n'y auroit point eu de journée de Saint-Barthelemi.

pas trente ans que des religieuses brûlerent en
cérémonie le cadavre du frere de Coligni (*); L'HOMME
Calas & la Barre ont péri sur un échafaud; AVEC DIEU.
& ce qui n'est pas moins affreux, un François
a fait imprimer une apologie de la Saint-Bar-
thelemi.

(*) La scene s'est passée en Languedoc. Ces reli-
gieuses trouverent le tombeau du fameux d'Andelot, en
tirerent le corps, & lui donnerent mille coups de
couteau, & le jetterent ensuite dans le feu. Le directeur
du couvent assistoit à la cérémonie, & loua avec véhé-
mence le zele des filles du Seigneur.



ARTICLE X.

*MASSACRE DE MÉRINDOL.***PART. III.**

LA croisade de Montfort n'avoit point anéanti les Albigeois; on en voyoit encore beaucoup sous François I, vers les confins de la Provence & du Comtat Venaissin. Ils habitoient particulièrement vingt-deux bourgs dans un pays hérissé de rochers & de montagnes, dont ils défrichoient les landes : ils avoient des mœurs douces, fuyoient les procès, & avoient la guerre en horreur: c'étoient les Pensylvains de l'ancien monde.

Le parlement d'Aix commença par en faire brûler dix-neuf avec leurs femmes & leurs enfans sans les entendre: d'Oppede, son premier président, Guerin son avocat-général, & un évêque de Cavaillon, se mirent ensuite à la tête de trois mille soldats, & vinrent assiéger dans leurs vallées ces hommes pacifiques qui ne savoient pas même se défendre: on leur faisoit réciter des prières catholiques, & quand ils balbutioient, ils étoient aussi-tôt arquebusés.

Les

Les villes de Mérindol & de Cabrieres furent ~~les~~ ^{L'HOMME}
 les principaux théâtres du carnage religieux des ^{AVEC DIEU}
 Albigeois ; les mémoires du tems rapportent que
 dans l'incendie de ces villes , les catholiques vio-
 lerent jusqu'à des enfans de 9 ans dans les bras de
 leurs meres : on vendit comme esclave à des capi-
 taines de galeres , le petit nombre de malheureux
 qui échappèrent à cette boucherie sacrée , &
 toute cette race d'hommes pacifiques disparut.

Cependant sous Henri II le cri de la ven-
 geance publique se fit entendre ; on plaida au
 parlement de Paris pendant cinquante audien-
 ces la cause des victimes de Mérindol , &
 l'avocat-général du parlement d'Aix fut con-
 damné à perdre sa tête sur un échafaud : foi-
 ble dédommagement pour ces flots de sang
 innocent que le fanatisme avoit fait répandre !
 mais c'étoit déjà beaucoup pour le siecle de
 Henri II , qu'on soupçonnât que l'assassin d'un
 hérétique pouvoit être injuste : quant au pre-
 mier président & à l'évêque de Cavaillon on les
 abandonna à leur opprobre & à leurs remords.

ARTICLE XI.

MASSACRE D'IRLANDE.

PART. III. LA journée de Saint-Barthelemi étoit pour l'Europe un grand exemple des effets du fanatisme national : cependant un état qui n'est séparé de nous que par un bras de mer , a osé depuis renouveler cette horrible expérience ; car les fautes des peuples ne sont pas moins perdues pour leurs voisins , que celles des peres pour leur postérité.

Si l'on en croit le philosophe Hume , (*) Onéale , le chef des assassins Irlandois , fut beaucoup plus féroce , & sur-tout beaucoup plus ingénieux dans sa férocité que notre Charles IX. On employa contre les victimes malheureuses du fanatisme , toutes les especes de tortures , & on leur fit subir toutes les agonies du désespoir ; les moins malheureux de ces insulaires furent

(*) Voyez l'histoire de la maison des Stuart , t. II. de l'édit. in-12. On a analysé dans cet historien les principaux traits du tableau du massacre d'Irlande.

ceux qui, après avoir été dépouillés & chargés de plaies, furent lâchés dans les bois comme des bêtes féroces; on brûla les uns avec les édifices où ils habitoient; d'autres qui capitulerent, les armes à la main, avec leurs meurtriers, en furent ensuite égorgés. L'épidémie religieuse s'étoit communiquée en même tems à tous les âges & à tous les sexes; les femmes fendoient le ventre aux femmes enceintes, & les enfans faisoient l'essai de leur barbarie naissante sur des enfans ou sur des cadavres; il y eut parmi ces assassins quelques monstres qui effacèrent, dans ce massacre mémorable, tout ce que l'antiquité nous rapporte des Phalaris & des Caligula; ils enchaînerent de jeunes seigneurs, leur promirent la vie s'ils trempoient leurs mains dans le sang de leurs peres, & quand ils les eurent rendu parricides, ils les égorgèrent. — On fait monter à deux cents mille le nombre des personnes qui périrent dans cette terrible conspiration, qui a plus dépeuplé l'Irlande qu'une peste & vingt batailles.

L'HOMME
AVEC DIEU.

ARTICLE XII.

MASSACRE DES VAUDOIS.

PART. III. **I**L y avoit, au milieu du siecle dernier, dans les vallées de Piémont, un peuple tranquille, préférant la vertu aux controverses de la théologie, vivant inconnu au reste des hommes, & conservant en tout les mœurs antiques du siecle de Charlemagne.

Au quinzieme siecle le pape Innocent VIII, qui jugeoit ces chrétiens hérétiques, fulmina contr'eux une bulle où il enjoignoit de les regarder comme des aspics, & de les écraser.

Les aspics du Pays-de-Vaud se laisserent écraser eux-mêmes sans mordre personne ; ils mirent les victimes des papes au nombre des martyrs, & l'oppression ne fit que multiplier leurs profélytes.

Enfin, en 1655 le massacre ordonné par le successeur de S. Pierre eut une entière exécution : un marquis de Pianezze entra dans le Pays-de-Vaud avec deux régimens qui avoient des capu-

ains à leur tête, & on renouvela dans le Piémont toutes les horreurs de notre Saint-Barthelemi.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Il faut voir dans Samuel Morland, ambassadeur d'Angleterre en Savoie, & résident pour lors dans le Pays-de-Vaud, le tableau de ces abominables barbaries. Suivant cet historien, on coupoit la tête à ceux qui étoient les ministres sacrés de ces peuples; on les faisoit bouillir, & on les mangeoit. On fendoit avec des cailloux le ventre des femmes jusqu'au nombril; on leur tenailloit le sein; on remplissoit leur matrice de poudre à canon & on y mettoit le feu: le moindre de leurs supplices étoit d'être précipitées du haut d'un mont escarpé d'où elles retomboient souvent sur des arbres auxquels elles restoient attachées & sur lesquels elles périssoient de faim, de froid & de blessures. Il y avoit de jeunes vierges qu'on empaloit par les parties naturelles, & qu'on portoit en procession en guise de bannières: pour les hommes, on les attachoit à la queue de chevaux indomtés; on leur arrachoit le cœur; on les écorchoit tout vifs, & on tendoit

PART. III.

leur peau devant les fenêtres de Lucerne, Les neiges des Alpes restèrent long-tems teintes de sang, & les rivières ne portèrent à la mer que des cadavres.

Ma plume s'arrête, je n'ai pas la force de parler des assassins des Cévennes, des dragonnades, de la révocation de l'édit de Nantes, qui, à certains égards vaut un massacre, & des autres effets de la vanité intolérante de Louis XIV : tous ces monumens de la démence barbare de nos pères ne sont pas des titres à conserver dans la famille : la liste même des massacres que j'ai donnée n'est utile qu'autant qu'il y aura encore dans ma patrie un levain de fanatisme. Si jamais la rage de persécuter est mise dans le code criminel de ma nation au rang des grands crimes, je lui conseille d'anéantir de la *philosophie de la nature* ce livre du fanatisme : il en doit être de l'affreuse intolérance comme des attentats contre nature : il faut vérifier le délit, punir le coupable, & jeter au feu la procédure.

C H A P I T R E X I.

DE L'INQUISITION.

UN théologien d'Espagne, dom Louis de Paramo, fait remonter l'origine de l'inquisition jusqu'au berceau du genre humain; il prétend que cet Adonai qui cita Adam à son tribunal après qu'il eut mangé du fruit de l'arbre de vie, est le vrai fondateur du saint office.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Suivant cette idée, Moïse, Josué, Samuel, & d'autres tyrans sacrés de la Palestine, doivent être mis à la tête de la congrégation infernale de la propagande: ils ont fait disparaître de l'Asie plusieurs millions d'hommes, pour les punir, au nom de Dieu, de n'avoir pas coupé leur prépuce.

Il est certain que si on est fondé à appeller inquisition toute tyrannie exercée contre les pensées des hommes, son origine touche au berceau des trois religions, juive, chrétienne & musulmane.

PART. III.

Laissons les conjectures , & ne marchons qu'à l'appui des faits. -- On voit dans les capitulaires de Charlemagne l'institution d'une cour vhémiq[ue] qui , sans avoir le titre d'inquisition , s'en arrogea long-tems le pouvoir & la barbarie : cette cour eut pour objet de prévenir l'apostasie des Saxons , & bientôt sa juridiction s'étendit dans toute l'Allemagne : les juges étoient nommés secrètement par le souverain : personne ne les connoissoit ; ils faisoient les informations par le moyen de satellites invisibles au peuple ; ils prononçoient , sans confronter l'accusé & les témoins ; & le plus jeune de ces abominables magistrats faisoit l'office de bourreau. On prétend que ce tribunal dura jusqu'à la fin du règne de Frédéric III , c'est-à-dire , pendant l'intervalle de cinq cents ans.

L'inquisition par excellence , qui fait l'objet de ce chapitre , ne remonte , comme je l'ai déjà observé , qu'au tems de la première croisade contre les Albigeois : c'est le pape Innocent III qui l'institua vers l'an 1200 , & S. Dominique

eut la gloire flétrissante d'en être le premier apôtre.

L'HOMME
AVEC DIEU.

L'empereur Frédéric II, que les papes accusèrent long-tems, tantôt d'être de la secte de Mahomet, tantôt d'être athée, crut se justifier aux yeux de l'Europe en protégeant l'inquisition naissante : il donna en 1244 quatre édits dans Pavie pour légitimer ses usurpations ; mais cette condescendance criminelle pour ses calomniateurs n'arrêta pas la main sacrée qui le foudroyoit du haut du capitolé : il fut excommunié, déposé, & le chagrin le conduisit au tombeau.

S. Louis eut aussi la foiblesse de permettre l'établissement du saint office en France ; le gardien des cordeliers de Paris & le provincial des jacobins furent nommés alors grands-inquisiteurs, & ils assistèrent en cette qualité au procès des templiers. L'histoire nous a conservé le souvenir du libertinage & des crimes d'un moine nommé Robert, qui fut dans l'origine à la tête de l'inquisition françoise (*). Plusieurs siècles

(*) Ce Robert étoit un cordelier qui vivoit avec une

PART. III.

après on voit encore un recteur de l'université nommé Democharès, jouer, sous le nom d'inquisiteur, un rôle affreux dans le singulier procès qui conduisit Anne Dubourg au bûcher ; mais il faut avouer que, malgré ces faits, l'inquisition n'a jamais eu en France un pouvoir fondé sur les loix ; le parlement s'éleva toujours avec vigueur contre ce tribunal de sang ; & les promoteurs de la Saint-Barthelemi, des dragonnades, de la révocation de l'édit de Nantes, ont ce crime de moins à citer dans leurs annales.

Le théâtre où l'inquisition a déployé le plus toutes ses fureurs, sont l'Espagne & le Portugal, avec leurs colonies, & c'est-là où le philosophe doit chercher ses loix, & écrire son histoire.

En général, l'inquisition a pour but d'envoyer

courtisane Albigeoise : la dépravation de ses mœurs alloit encore plus loin, & le peuple le qualifioit d'un nom que la calomnie a donné quelque tems au maître sublime d'Alcibiade. Le cri de la haine publique contre lui perça enfin jusqu'au trône ; malgré son titre de grand inquisiteur, on lui fit son procès, & il mourut de misère, mais non de chagrin, dans le fond d'une prison.

aux enfers dans l'autre monde, & d'en établir un en celui-ci.

L'HOMME
AVEC DIEU,

Elle procède contre les hérétiques & contre les Juifs ; les crimes de ces derniers sont de manger du lard, de mettre un crucifix sous les coussins de leur fauteuil, & sur-tout d'être trop riches. (*)

Ce tribunal n'attaque point les athées ; il fait brûler à petit feu l'Hébreu qui adore le grand Jéhovah, & le chrétien qui croit aux principes de Zwingle ou d'Æcolampade ; mais il laisse tranquille celui qui ne croit rien.

Les chefs d'accusation sont : 1°. l'hérésie ; 2°. le soupçon d'hérésie ; 3°. la protection qu'on accorde aux hérétiques ; 4°. la magie noire ; 5°. le blasphème ; 6°. les injures contre les inquisiteurs : ce dernier attentat est celui dont il est le plus difficile d'être absous.

Les inquisiteurs ne reconnoissent point la voie de la prescription, & cinquante ans de

(*) Voyages de Pyrard, liv. II, ch. VI.

PART. III.

remords n'expierient pas le crime d'avoir appelé un jacobin fanatique.

La juridiction du saint office s'étend sur les morts comme sur les vivans ; on fait le procès à la mémoire d'un citoyen suspect ; on déterre son cadavre ; on brûle ses ossemens, & sur-tout on confisque ses biens , en les enlevant à ses héritiers.

Dès que les sbires ont renfermé un homme à l'inquisition il est défendu de plaider pour lui, ou de demander sa grace ; un inquisiteur ne représente que le dieu des vengeances.

Un accusé est contraint, sous peine d'excommunication majeure & du supplice du feu, de déclarer tous ses complices ; un ami doit trahir son ami ; un fils dénoncer son pere, &c. S'il n'a point de complices, il faut qu'il s'en donne. Il y a du danger à être vrai, mais il n'y en a point à être calomniateur.

On accorde à un captif à peu près autant de terrain dans son cachot, qu'à un cadavre pour sa sépulture.

Il est défendu à un prisonnier de pleurer & L'HOMME
AVEC DIEU.
de gémir : s'il s'en trouve plusieurs dans le même cachot, l'un est puni pour avoir soupiré, & l'autre pour ne l'avoir pas dénoncé.

On s'attend bien qu'un tel tribunal doit admettre toutes les especes de questions. Ordinairement un accusé avoue à la torture tout ce que lui demandent ses juges, & après ce supplice, il fait son désaveu. Une religieuse, nommée Soarès, subit trois questions avec une intrépidité qu'on auroit admirée dans Régulus; les inquisiteurs étonnés de la constance de cette héroïne, usèrent envers elle de clémence; ils ne la condamnerent qu'à être fouettée publiquement dans les rues de Goa, & à un exil de dix ans.

Les *diminutos*, c'est-à-dire, ceux dont les aveux sont insuffisans, restent quelquefois toute leur vie dans les cachots où on les a renfermés : quarante *diminutos* s'étranglerent pendant la même nuit, de désespoir, dans les prisons de l'inquisition de Desman.

PART. III.

Quand on a le bonheur d'échapper au supplice, on jure sur l'évangile qu'on gardera un secret inviolable sur les horreurs de sa captivité; & s'il se trouvoit un homme assez audacieux pour faire alors son apologie, on l'arrêteroit de nouveau, & on le brûleroit sans remission au premier auto-da-fé. (*)

On met presque autant de pompe dans un auto-da-fé qu'au sacre d'un roi; on tâche d'en faire un spectacle qui puisse amuser tout le monde, excepté les patients revêtus d'un *fammarra* (**), qu'on va brûler, & ceux qui sont habillés d'un *san-bénito* (†), & qui pour le moment ne seront que témoins du supplice.

Après l'exécution on porte en cérémonie dans l'église des jacobins les portraits des

(*) *Voy. le voyage de Deslon dans l'Histoire des inquisit. tome II, liv. V; c'est de cet ouvrage qu'on a tiré quelques faits de cet article.*

(**) Dalmatique sur laquelle est tracé le portrait du coupable, porté sur des tisons embrasés, avec des flammes qui l'enveloppent & des démons qui attisent le feu.

(†) Autre dalmatique de toile jaune, où sont peintes en rouge des croix de S. André.

coupables : leurs têtes sont toujours appuyées ~~sur~~ sur des tisons, & entourées de diables; on a ^{L'HOMME} ~~soin~~ ^{AVEC DIEU.} de graver au bas leur nom, leur famille, leur patrie, le nom de leurs peres, & l'année où ils ont subi leur supplice. On a pris moins de précaution en France pour éterniser l'horreur du régicide des Damien & des Ravailiac.

Comme l'inquisition ne peut pas toujours brûler des Juifs & des hérétiques, elle s'amuse dans ses loisirs à brûler les livres des philosophes : elle fit subir ce sort aux ouvrages de Galilée, parce qu'il soutenoit que la terre tourne, & aux méditations de Descartes, parce que cet homme célèbre avoit osé créer de nouvelles preuves de l'existence de Dieu.

Ce tribunal formidable a long-tems établi le centre de sa résidence à Madrid, à Lisbonne, à Goa & dans les colonies Espagnoles & Portugaises du Nouveau-Monde ; on a observé que par-tout où son despotisme avoit quelque activité, le peuple fuyoit son voisinage, comme on fuit celui d'un volcan dont on craint

PART. III. les éruptions; & si les gouvernemens n'avoient de tems en tems, par leurs loix, encouragé les citoyens contre le fanatisme, les plus grandes villes n'auroient bientôt été peuplées que de moines, de captifs & d'inquisiteurs.

Il est étonnant que toutes les puissances ne se soient pas réunies pour éteindre cette singulière juridiction, qui a établi sur la terre un code nouveau de perfidie, qui outrage les vivans & flétrit les morts, & qui est en même tems l'horreur des peuples & le fléau des rois.

Dès l'an 1322, la congrégation du saint office sévit contre un Visconti, souverain de Milan, le déclara hérétique, & défendit d'avoir aucun commerce avec lui & avec ses sujets; quelques mois après, les princes de la maison d'Est effuyèrent de sa part les mêmes outrages: les papes étayoient alors de leurs bulles les décrets des inquisiteurs.

Quand ce tribunal se crut solidement affermi, il chercha à ébranler les premiers trônes de l'Europe. On l'a vu faire le procès à la mémoire de Charles-

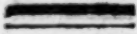
Charles-Quint , condamner au feu son testament comme hérétique , & ordonner de brûler sur le même bûcher l'archevêque de Toledé , le prédicateur & le directeur de l'empereur , pour avoir été bons citoyens.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

La scène la plus horrible du fanatisme des inquisiteurs s'est passée en Portugal. Dom Juan IV avoit pendant son regne défendu ses sujets contre les usurpations des moines (*) ; après sa mort l'inquisition le déclara excommunié , & fit déterrer son cadavre ; sa veuve & ses enfans se souillèrent d'un crime peut-être encore plus grand ; ils permirent aux jacobins de l'absoudre.

On juge sans peine que des inquisiteurs qui

(*) Ce prince donna un jour aux fanatiques un grand exemple d'humanité : il demanda au grand-inquisiteur , au profit de qui devoit tourner la confiscation des biens des hérétiques : le moine , qui vouloit se procurer sa bienveillance , répondit que le trésor royal devoit se les approprier. *Eh bien ! dit dom Juan , puisque les biens de ces pros crits m'appartiennent , je les leur rends ; qu'ils en jouissent & qu'ils bénissent ma mémoire.* Voy. *Hist. des inquis.* tome II , liv. IV.

PART. III.  attaquoient impunément les rois sur leur trône ; & dans l'asyle sacré de la tombe , devoient peu ménager le sang des peuples. Il s'est trouvé parmi eux des monstres à qui il n'a manqué que de vivre dans les tems héroïques , pour augmenter le nombre de ceux dont Hercule & Thésée ont délivré le genre humain. Un dominicain nommé Torquemada se vantoit d'avoir fait le procès à cent mille personnes , & d'en avoir fait brûler 6000 dans divers auto-da-fés : pour récompenser ce grand - inquisiteur d'un zele aussi brûlant , on le fit cardinal.

Dans le siecle des Vaudois on vit s'élever un inquisiteur nommé Panza , qui fut long-tems le Phalaris de ces sectaires ; il faisoit expirer les uns sous les coups de verges de fer , & d'autres avec des tisons embrasés ; il y en avoit qu'il faisoit enduire de poix , & brûler comme des torches au milieu des places publiques. Il s'avisa un jour d'en faire couper 80 par quartiers , & d'exposer les lambeaux de leurs cadavres sur des pieux de distance en dis-

tance (*) ; il se promenoit ensuite au milieu de ces monumens de sa rage , avec autant de fierté que Pompée & Trajan au milieu des arcs de triomphe élevé dans Rome pour désigner leur gloire & pour l'éterniser.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Je m'arrête : si j'écris pour le peuple , mille volumes ne le convaincront pas ; si j'écris pour les philosophes , j'ai prononcé le nom de fanatisme , & le procès est jugé : observons seulement qu'une peste, une famine, un tremblement de terre, sont des fléaux passager qui n'attaquent qu'une génération ; mais l'esprit fanatique , quand il s'amalgame avec l'esprit national, rend un peuple l'éternel ennemi de tout ce qui l'environne, ou, ce qui est un mal bien plus léger , il le détruit lui-même.

(*) Voyez les remarques de Gavin sur la bulle des croisades. --- Cet auteur observe que le pape & ses émissaires firent périr par le fer , par le feu , la roue , &c. environ un million de Vaudois. --- Ajoutez ce fait à l'histoire des tremblemens de terre & des pestes célèbres qui ont désolé le genre humain.

CHAPITRE XII.

CALCUL DES PERTES QU'A FAITES L'ESPECE HUMAINE DEPUIS L'INTRODUCTION DU FANATISME.

PART. III. **IL** est tems de résumer les pertes de l'espece humaine depuis que les prêtres ont fait adopter à la terre le dogme affreux de l'intolérance.

Les Hébreux ont été les premiers fanatiques du monde connu. S'il est permis à la raison d'adopter leurs annales, ils ne disputent qu'aux Espagnols conquérans du Nouveau-Monde la gloire d'avoir été les plus grands destructeurs de l'espece humaine. Si l'on calcule tout le sang infidele qu'ils se vantent d'avoir répandu depuis les fameuses plaies de l'Egypte jusqu'à la ruine de Jérusalem, on peut, sans crainte de se tromper, évaluer ce carnage conti-

nué pendant quinze cents ans , à
cinq millions d'hommes. . . .

5000000

L'HOMME
AVEC DIEU.

De plus , ils se massacrèrent en-
tre eux pour obéir à leurs prophètes.

L'adoration du veau d'or en fit
égorger , par la main des lévites ,
vingt-trois mille.

23000

Le crime de l'Israélite qui coucha
avec la fille de Madian coûta la vie
à vingt-quatre mille Hébreux. .

24000

On peut placer ici les quarante-
deux mille hommes de la tribu d'E-
phraïm égorgés , au passage du
Jourdain , par ceux de la tribu de
Galaad , pour n'avoir pu prononcer
le mot de schiboleth.

42000

On peut y joindre la destruction
entière de la tribu de Benjamin
pour punir le libertinage de quel-
ques jeunes gens de Gabaa. Or ,
en admettant avec le pentateuque

TOTAL

5089000

O iij

PART. III. *De l'autre part* 5089000

(Exode , cap. XII) , que les Hébreux sortirent de l'Egypte au nombre de 600 mille hommes , sans les femmes & les enfans , ce qui suppose près de deux millions d'ames , on peut évaluer la ruine de la tribu de Benjamin à une perte de 150000 hommes. 150000

Ce n'est point abuser de l'art des calculs que de compter , pour cette foule innombrable d'Hébreux égorgés par l'ordre des prophètes , parce qu'ils adoroient l'Être suprême dans les hauts lieux , pour tant de malheureux , punis de mort , parce qu'ils maudissoient les oints du Seigneur , ou qu'ils regardoient l'arche d'alliance , pour tant de guerres civiles causées & fomentées par la religion , depuis le regne de Saül

TOTAL 5239000

<i>Ci-contre.</i>	5239000	<hr/> <hr/>
jusqu'à la fin de celui d'Hérode ,		L'HOMME
2 millions d'hommes.	2000000	AVEC DIEU.

Le massacre qu'ils firent sous Trajan dans l'isle de Chypre & dans la Cyrenaïque, coûta la vie à 220000 Romains. 220000

Le monde, proscrit & dévasté par les Juifs, ne s'en est que trop vengé : il périt dans le sac de Jérusalem 1337490 hommes. 1337490

La révolte du messie Barchochebas, sous Adrien, fit périr environ 600000 Juifs par le fer ou par les supplices. 600000

Quant aux autres persécutions que la synagogue a subies dans notre continent depuis Adrien jusqu'à nous, c'est-à-dire, dans l'intervalle de 1500 ans, en réunissant tous les calculs des tables que j'ai

TOTAL

 9396490

PART. III. *De l'autre part.* 9396499

dressées, je vois monter le nombre
des Juifs morts de faim, pendus,
noyés, brûlés, &c. pour le crime
de s'être fait circoncire, à plus de
3000000. 3000000

L'établissement de la religion
musulmane, & sa propagation avec
le fer des califes, a fait massacrer,
soit en Europe, soit en Asie,
3000000 d'hommes. 3000000

Le massacre des Manichéens dans
la Perse, centre du culte d'Arimane
& d'Oromaze, dut coûter la vie à
200000 hommes; c'est à Cabade
qu'on doit cette proscription. . . . 200000

Le massacre des Manichéens
dans l'empire grec, sur un édit
imaginé par Théodore, ne fut que
de 100000 hommes. 100000

Le schisme des donatistes, la

TOTAL 15696499

Ci-contre. 15696490

querelle sur le mot de *consubstantiel*,
les dissensions des iconoclastes, sui-
vant un homme de génie qui s'est
caché sous le nom du célèbre
Trenchard, ont fait périr 360800
hommes. 360800

L'HOMME
AVEC DIEU.

Les séditions occasionnées par les
prêtres qui se disputèrent pendant
plusieurs siècles les patriarchats &
la chaire de S. Pierre, enleverent
20000 hommes. 20000

Pour le massacre de Saint-Brice,
comptons 50000 hommes. . . . 50000

Pour les croisades contre les mu-
sulmans, suivant le calcul que j'ai
fait dans une note de cet ouvrage,
2350000. 2350000

Un de nos grands hommes fait
monter, dans une croisade des
chevaliers teutoniques qui dévasta

TOTAL

18477290

PART. III. *De l'autre part.* 18477290

tous les bords de la mer Baltique,
le nombre des morts à 100000. . . 100000

Pour les croisades contre les em-
pereurs, suivant les mêmes tables,
300000 hommes. 300000

Pour le massacre des Albigeois,
100000 hommes. 100000

Pour le grand schisme d'Oc-
cident, 50000. 50000

Pour la guerre fanatique des Huf-
fites qu'occasionna le concile de
Constance, 150000. 150000

L'établissement du christianisme
dans les Indes, a coûté la vie,
suivant Barthelemi de las Casas,
témoin de la conquête du Nou-
veau-Monde, à douze millions
d'hommes. En supposant ce calcul
exagéré, il cesse de l'être en n'y
ajoutant rien depuis l'époque où

TOTAL 19177290

Ci-contre. 19177290

 L'HOMME
AVEC DIEU.
écrivait ce prêtre pacifique jusqu'à
nous. 12000000

Pour la guerre religieuse occa-
sionnée le siècle dernier par nos
moines au Japon, 300000 hommes. 300000

Pour la journée de Saint-Bar-
thelemy, 100000, suivant l'opinion
de Perefice. 100000

Pour le massacre de Mérindol,
18000. 18000

Pour celui d'Irlande, 200000. . 200000

On a massacré un million de
Vaudois en différens tems, s'il en
faut croire les remarques de Gavin
sur la bulle des croisades. . . . 1000000

Dom Louis de Paramo comptoit
cent mille victimes de l'inquisition
en 1589 : on peut aisément tripler
ce nombre, en comptant de l'érec-
tion de ce tribunal jusqu'à l'année

TOTAL 32795290

	<i>De l'autre part.</i>	32795290
PART. III.	où cet ouvrage est composé . . .	300000

Le total des victimes connues du fanatisme peut donc monter ... ma main tremble écrivons cependant à trente-trois millions quatre-vingt-quinze mille deux cents quatre-vingt-dix hommes.

TOTAL

 33095290

Il me feroit aisé de justifier tous ces calculs : mais je veux bien encore ôter de ma table, trois millions quatre-vingt-quinze mille deux cents quatre-vingt-dix hommes : il restera toujours trente millions de victimes de l'intolérance.

Puisse le tableau de tant de massacres prouver à tous les gouvernemens qu'un fanatique est bien plus le fléau des sociétés qu'un assassin, un rebelle, & même un conquérant ! Il ne frappe ses ennemis qu'avec un fer sacré ; il conspire également contre les peuples & contre les rois ; il a cent mille bras qu'un état n'aperçoit que quand il en est renversé.

CHAPITRE XIII.

LA MORT DE SOCRATE.

LA lumière pâle du crépuscule commençoit à percer dans la prison de Socrate : ce sage avoit passé la nuit à méditer sur l'immortalité de l'ame. Xantippe, sa femme, l'œil encore humide des pleurs qu'elle venoit de répandre, regardoit tristement cet illustre captif, qu'elle avoit tourmenté tant qu'il avoit vécu, & qu'elle soupçonnoit un grand homme, à l'instant où elle alloit le perdre : un fils âgé de sept ans, qu'elle avoit de Socrate, dormoit à ses pieds, une main étendue sur les genoux de Xantippe, & l'autre sur les chaînes de son pere. Tout-à-coup la porte s'ouvre, Philoxene entre : « Socrate , » dit ce dangereux athée, je viens assister à la » dernière scène de ta vie ; tes amis n'ont pu » sauver le plus grand des crimes à l'aréopage ; » la ciguë se prépare, & tu vas mourir. »

L'HOMME
AVEC DIEU.

A ce mot fatal, Xantippe se leve à demi &

PART. III.

retombe sans connoissance ; l'enfant se réveille en sursaut, & s'élance entre les bras de son pere ; Socrate , cédant à la nature , sans perdre sa grandeur d'ame , intrépide pour lui-même , mais ému du tableau pathétique qu'il envisage , porte l'enfant éperdu sur les genoux de Xantippe , & laisse aux caresses d'un fils le soin de ranimer la plus tendre des meres ; ensuite il va ouvrir une des fenêtres de sa prison éclairée des feux de l'orient. « Il faut , dit-il , que je jouisse encore » une fois du tableau de la nature ; & après un » moment de silence : cet astre ne se couchera » donc plus pour Socrate ! Ordonnateur des » mondes , fais qu'il se leve un jour pour » Philoxene ! »

En ce moment le fatellite des onze vient , suivant l'usage , délier le captif. Socrate s'affied & frotte doucement la jambe qui avoit été si long-tems meurtrie par le poids de sa chaîne : « Oh que la douleur , dit-il , est voisine du plaisir ! Je veux que Platon en fasse un apologue. » Mais , mes amis ne viennent point ; hier ils

» avoient prévenu le lever du soleil : est-ce
 » que l'approche de la mort feroit plus dou- L'HOMME
AVEC DIEU.
 » loureuse pour l'homme qui l'apperçoit que
 » pour celui qui doit la subir ? »

Cependant Xantippe, revenue de ce sommeil de mort où elle avoit été quelque tems plongée, faisoit retentir la prison de ses cris lugubres, invoquoit Jupiter, & tour-à-tour pressoit son fils contre son sein, & maudissoit Anitus & l'aréopage.

Platon paroît alors à la tête des philosophes : à la vue du sage, il jette un cri de douleur & s'enveloppe la tête de son manteau : les autres, sans proférer un seul mot, se répandent dans la prison, soulagent Xantippe en pleurant avec elle, & caressent son fils qui, dans son innocence naïve, se jouoit à l'écart avec les chaînes de son pere : pour Philoxene, il ne se leva point ; il ne caressa personne ; on l'auroit pris pour un Scythe qui venoit au théâtre d'Athenes entendre une tragédie de Sophocle.

Socrate, au milieu de ce désordre, toujours

PART. III. maître de lui-même, s'approche du geolier ;
l'aide à broyer la ciguë ; & revenant auprès des
philosophes : « Eh bien, mes amis, dit-il, est-ce
» que nous ne continuerons pas notre entretien
» d'hier sur l'immortalité ? »

« Quoi ! disoit Platon, l'ame d'un Anitus
» est immortelle ? » — & il voiloit encore sa
tête de son manteau.

« Oui, répondoit Cébès, elle l'est, ainsi que
» celle des Titye, des Tantale & des Atrée : il
» faut bien que le supplice affreux de l'assassin
» des sages justifie la Providence. » — Et il erroit
dans la prison, poussant de tems en tems les
cris inarticulés du désespoir.

« Mes amis, disoit Socrate, ne ternissons
» point l'éclat de ma mort ; ma cause & votre
» intérêt la rendent assez glorieuse ; cet Anitus
» que vous dévouez à d'éternelles vengeances,
» est-il donc si coupable ? J'ai tenté de lui ôter
» les dieux fantastiques avec lesquels il aveugloit
» la multitude, & il s'est vengé ; c'est l'ordre
» naturel : si je mourois dans mon lit, il n'y
» auroit

» auroit point de fanatisme dans Athenes, &

» Anitus ne feroit point Anitus.

L'HOMME
AVEC DIEU.

» Au reste, quand je me proposai d'abattre

» les autels de la superstition, je me déterminai

» à mourir; je me dis à moi-même: il faut

» annoncer la vérité à ma patrie, dût-elle m'en

» punir; & la vérité est bien peu de chose, si

» on ne sacrifie pas pour elle une tête septua-

» génaire dont l'existence commence à peser

» au genre humain.

» Non, Cébès; je ne démentirai point la

» philosophie, au moment où je vais en

» cueillir les fruits; j'aime encore mieux être

» victime dans une religion qui pardonne,

» qu'assassin dans une religion qui persécute.

» Je boirai la ciguë sans maudire Anitus;

» il n'y a que les coupables qui maudissent

» leurs juges; & mon cœur me dit que je ne

» puis être coupable, puisque vous m'aimez. »

• Cependant le breuvage fatal étoit prêt; déjà

• le satellite des onze le versoit dans le vase

• destiné à le recevoir. Xantippe, dans les accès

PART. III.

de son désespoir , s'élance sur la coupe de ciguë , & veut la renverser ; Socrate l'arrête :
 « Mon amie, lui dit-il , ne faisons point triom-
 » pher Anitus ; votre zele pour moi feroit
 » héroïque ailleurs ; ici il est un crime : croyez-
 » moi ; abandonnez cette prison ; ne rendez
 » pas , par votre sensibilité , ma mort doulou-
 » reuse..... allez..... nous nous reverrons un
 » jour.... Xantippe , nous nous reverrons.... »

Alors Socrate embrassa Xantippe ; & à un signal qu'il fit , Criton l'emmena hors de l'enceinte de la prison.

Le philosophe eut un peu plus de peine à se séparer de son fils : cet aimable enfant avoit enlacé un de ses bras autour du cou de Socrate , & repoussoit de l'autre l'esclave qui vouloit le rendre à sa mere ; il appelloit à son secours tous les philosophes , chacun par leur nom ; & ceux-ci pleuroient , au lieu de lui répondre ; le sage termina enfin un spectacle qui commençoit à trop l'attendrir , & portant l'enfant dans les bras de Platon : « Mon ami, lui dit-

» il, je te legue mon fils ; tu lui serviras de
» pere ; & s'il te ressemble , il ne perdra rien
» par mon supplice. »

L'HOMME
AVEC DIEU.

Platon fortit un moment, remit ce dépôt sacré à Xantippe, & rentra dans la prison.

Cependant le grand sacrifice étoit sur le point de se consommer ; le fatellite des onze s'approche en silence , tenant en main la coupe de ciguë : -- « Je t'entends, dit Socrate, » il faut mourir ; mon ami , donne cette coupe ; » c'est celle de l'immortalité. »

Tous les amis du sage avoient l'œil fixé sur lui ; ils respiroient à peine ; le froid visage de Philoxene commençoit même à s'animer : déjà Socrate approchoit de ses levres la coupe fatale ; tout-à-coup on entend un grand bruit dans le vestibule de la prison ; la porte s'ouvre, & Alcibiade paroît, l'épée à la main, suivi d'un petit nombre de guerriers portant chacun sous leur robe un poignard.

A L C I B I A D E.

Socrate, je viens épargner des remords à la

PART. III. patrie; tu es libre, & mon épée une fois aura été plus juste que l'aréopage.

S O C R A T E.

Homme barbare ! pourquoi viens-tu flétrir les derniers momens de mon existence ? As-tu le pouvoir de m'empêcher de mourir ?

A L C I B I A D E.

Meurs, s'il le faut; mais que ce soit en héros, sur un champ de bataille, & non comme un vil scélérat, dans l'obscurité d'une prison.

S O C R A T E.

Eh, qu'importe si je fers la patrie par ma mort, que ce soit dans ses armées ou dans ses cachots ? C'est à elle à marquer à chaque citoyen son poste; celui de Léonidas étoit aux Thermopyles; le mien est dans cette prison.

A L C I B I A D E.

Quoi Socrate ! tu ne crains pas de voir ta réputation flétrie par l'opprobre de ton supplice ? Vois la calomnie graver tes délits imaginaires sur l'airain de ta tombe, les loix les appuyer, & la postérité y croire.

SOCRATE.

Non, Alcibiade, la postérité ne me croira pas vil parce que j'ai bu la ciguë : mes amis me restent ; mon ame toute entiere respire en eux ; ils rendront le nom de philosophe respectable aux descendans des hommes foibles qui m'ont opprimé ; les générations futures s'éclaireront, & je serai vengé.

ALCIBIADE.

Quoi ! c'est toi, homme céleste, qui enchaînes mon bras ! c'est toi qui refuses de vivre !

SOCRATE.

Alcibiade, je n'ai point le stupide courage de franchir sans motifs les barrières de la vie ; s'il m'étoit permis d'exister encore, je ferais prolonger ma carrière ; mais la patrie m'a ordonné de cesser d'être : je lui obéirai ; -- avant une heure je ne ferai plus.

La patrie !... je crois la voir pénétrer sous les murs lugubres de cette prison ; je crois l'entendre dire à Alcibiade : *Téméraire ! qui t'a établi-juge entre Socrate & moi ? Le glaive de*

PART. III.

la guerre est-il fait pour heurter le glaive de la loi ? Remets cette épée dans son fourreau, & songe que tu ne peux prononcer sur un accusé que je condamne, sans que j'aie à-la-fois deux coupables à punir.

A L C I B I A D E.

Socrate, ta vertu m'écrase... bois ta ciguë... pour moi, il ne me reste qu'à mourir.

Alcibiade jette alors son épée; ses amis se retirent, Socrate l'embrasse, & le calme renaît dans la prison.

Un profond silence succede à cette scene terrible : le satellite des onze, revenu de sa terreur, s'approche : Socrate reprend la coupe, jette un regard d'attendrissement sur ses amis, & boit.

L'art des poisons n'étoit point alors perfectionné : ce ne fut que plusieurs siècles après, que l'assassin de Britannicus apprit de Locuste, à ne mettre que l'intervalle d'un instant entre la vie & la mort : pour Socrate, il fut obligé

de marcher long-tems, afin que le breuvage fatal fît son effet : pendant qu'il se promenoit, il alloit consoler l'un après l'autre tous les philosophes : *Non*, disoit-il à Platon, *je ne sens pas encore le mal qu'Anitus me fait.* -- Mon jeune ami, disoit-il à Alcibiade, *on ne meurt pas si heureux sur un champ de bataille ;* -- ensuite s'adressant à Philoxene : *Crois-tu que j'aurois quelque courage, si Dieu ne me regardoit pas ?*

L'HOMME
AVEC DIEU.

Cependant les jambes de Socrate commençoient à s'engourdir ; il se traîna vers son lit, & là, il parla de l'immortalité jusqu'à ce que sa voix acheva de s'éteindre. Après un instant de léthargie, Platon, dit-il d'une voix mourante, *je ne te vois plus ; je voudrois t'entendre.* Platon, dont la respiration étoit oppressée par ses sanglots, ne put que lui ferrer la main ; Cébès vint, après lui, baiser cette main glacée : le sage ouvrit les yeux : *Je suis plus près*, dit-il, *de Dieu que des hommes :* ce furent ses derniers mots : il eut alors un mou-

PART. III.

vement convulsif , & à l'instant il expira.

Alcibiade s'approche du lit, serre avec fureur le corps de son ami , & voyant que ses larmes frivoles n'mondent qu'un cadavre , il se livre de nouveau à toute l'impétuosité de son emportement : « Athenes , s'écrie-t-il , voilà donc » comme tu traites les sages dont tu t'honores ! » Eh que m'importent tes loix , si elles ne me » protègent qu'en écrasant tout ce qui m'éclaire ? » Puissent tes prêtres fanatiques être ensevelis » un jour sous les débris de leurs temples ! » Puisse l'enfer engloutir tes juges & ton » aréopage ! Je vais secouer la poussière de » cette terre criminelle que je foule avec un » Anitus ; la Perse me tend les bras , & j'y » vole. Le despotisme des descendans de » Xercès m'effraie moins , que celui d'une » république qui a assassiné Socrate. »

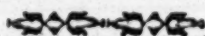
Philoxène se retira le dernier : *J'avoue , dit-il , que l'adorateur d'un Dieu peut être un grand homme.*

CHAPITRE XIV.

*JUGEMENT DE LA NATURE SUR LES
RÉLIGIONS DE LA TERRE.*

LES principes sont posés; & c'est au lecteur
à faire ce chapitre.

~~_____~~
L'HOMME
AVEC DIEU.



LIVRE QUATRIEME.

DE LA RELIGION DE LA NATURE , OU
DU THÉISME.

PART. III. LE fameux cap des tempêtes est doublé enfin ,
& la mer tranquille que je parcours m'annonce
que je touche au terme de ma carrière.

Ma philosophie , dans les livres précédens ,
s'est trouvée moins indulgente , & on doit me
le pardonner : je traitois des religions des
hommes , il falloit bien emprunter la massue
d'Alcide pour terrasser les monstres qui , depuis
plus de quarante siècles , se plaisent à tour-
menter l'espèce humaine.

Je vais traiter de la religion de la nature ,
& ma plume sera aussi paisible que mon sujet.
La race odieuse des Antée , des Typhon , des
Arimanes a disparu à mes yeux , & je ne vois
plus autour de moi que des hommes nés avec

mes organes, vers qui tout mon cœur s'élance,
& que je voudrois rendre heureux.

L'HOMME
AVEC DIEU.

C'est par le théisme seul que le genre humain
peut être censé en société avec Dieu.

Le théisme, ou la religion de la nature, est
le culte sublime d'un Dieu qui punit & qui
récompense, dont les loix se manifestent sans
révélation, les dogmes sans mystères, & la
puissance sans miracles.

Si je n'aspirois qu'au suffrage des philoso-
phes, ici mon ouvrage seroit fini; mais je desire
d'éclairer le peuple, & ce n'est point avec des
idées générales, des principes simples & un
coup-d'œil rapide sur la nature, qu'on peut y
réussir; il n'est pas donné à tout le monde
d'entrevoir, dans quelques traits de crayon de
Michel Ange, la basilique de Saint-Pierre.

Telle est, au reste, la certitude des principes
naturels, que le vrai philosophe leur donne la
même autorité que le géometre aux vérités
mathématiques: les principes naturels ont même

PART. III.

cet avantage, qu'ils sont appuyés sur l'assentiment du cœur, aussi bien que sur le suffrage de la raison. Il n'en est pas de même de l'art sublime d'Euclide & d'Archimède; le plus beau théorème de la géométrie transcendante, ne disant rien au cœur humain, ne sera connu que des géomètres; en vain dira-t-on que le grand principe de la superposition donne naissance à des vérités éternelles, aussi bien que celui de la bienveillance universelle: pour être convaincu du premier, il faut être Paschal, Clairaut ou d'Alembert; mais pour être persuadé du second, il suffit d'être homme.

Le principe sublime de la théologie naturelle a produit une multitude de corollaires qui ont éclairé les sages, & dont le vulgaire a abusé. - Je crois voir un arbre immense dont la tige se dérobe à tous les regards; les nations de la terre reposent sous son ombrage; le peuple défigure ses racines; les sectaires attaquent ses branches, mais le tronc reste inébranlable; il reste, & on oublie les blasphèmes & les blasphémateurs.

C'est par la religion que l'homme est en rapport avec Dieu. On a beau avoir des idées erronées sur l'Être suprême ; ce rapport n'est point rompu par de mauvais raisonnemens ; les rabbins qui ont compilé le talmud , disent que Jehovah , pour passer le tems , avant la création de l'univers , s'occupoit à bâtir des mondes qu'il détruisoit ensuite , & qu'il prolongea ses essais jusqu'à ce qu'il parvint à faire un monde aussi parfait que le nôtre : ces Hébreux n'ont jamais conclu que les habitans de tant de mondes défectueux fussent dispensés des devoirs de la religion , parce que le Dieu qui les avoit créés étoit un ignorant architecte.

Dans les sectes où Dieu est représenté comme le tyran du genre humain , la société entre lui & les hommes subsiste encore ; un citoyen peut se dérober au despotisme , en fuyant des climats que gouverne le despote : mais où se retirera la victime d'un culte fanatique , pour se dérober aux regards d'une divinité barbare qui , en tourmentant sur la terre ses adorateurs , ne

L'HOMME
AVEC DIEU.

PART. III. fait encore que commencer leur supplice?

Dans le théisme, où Dieu est le bienfaiteur des hommes, la nature elle-même a dicté les loix de cette société ; si cependant on peut appeller de ce nom le rapport entre une intelligence qui donne tout, & des êtres foibles qui ne peuvent offrir en échange qu'une stérile reconnoissance.

La religion, suivant la philosophie la plus sublime, est la justice qu'on doit à Dieu : cette justice se manifeste par le culte. Le théiste peut rendre à Dieu un hommage pur & sincere, sans reconnoître d'autre prêtre que soi-même, & d'autre autel que son cœur : voilà ce que j'appelle le culte de l'homme. Il peut aussi manifester son hommage par des cérémonies extérieures & des rites approuvés par le gouvernement sous lequel il vit ; & voilà ce qu'on peut appeller le culte du citoyen.

Le culte de l'homme ou le théisme, est un métal qui s'est amalgamé avec toutes les religions de la terre : s'il en est une dont le culte

naturel soit la base, & dans laquelle toutes les parties qui la constituent paroissent homogènes, on peut la regarder comme l'ouvrage du philosophe; toutes celles où l'alliage domine sur la matiere primitive, sont l'ouvrage du fanatisme.

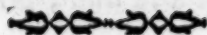
**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Machiavel, qui eût peut-être créé la politique, s'il n'eût pas vécu en Italie, a eu de singulieres idées sur le culte de l'Être suprême: il a cru que nous étions citoyens avant d'être hommes; & sur ce principe il a voulu plier le théisme même aux caprices des législateurs. Il me semble qu'il valoit beaucoup mieux plier la politique aux loix éternelles de la nature, & faire couler le fleuve vers la mer, que de creuser un nouveau lit à la mer, pour la faire communiquer avec le fleuve.

Le culte de la nature, comme je l'ai déjà dit, doit être également éloigné de la superstition & du fanatisme; en effet, des cérémonies absurdes ou des crimes n'honorent point la Divinité; un homme n'est point pieux, parce

PART. III. qu'il est stupide; il n'est point zélé, parce qu'il est féroce.

Le coup-d'œil philosophique que j'ai jeté sur les usages ridicules ou barbares qui ont tenu lieu de culte à la plupart des nations, a commencé à éclairer les nations sur la pureté de l'hommage qu'elles doivent à la divinité. Si mes observations sont vraies, le délire des hommes en ce genre est épuisé, & il semble qu'il ne reste plus d'autre moyen de se distinguer d'eux qu'en se rapprochant de la nature.



CHAPITRE PREMIER.

LE THÉISME A ÉTÉ LA BASE DE TOUTES
LES RELIGIONS.

IL n'existe point de religion naturelle, a dit L'HOMME
AVEC DIEU.
l'auteur de la contagion sacrée, *parce que la nature ne nous apprend rien, sur les rapports qui subsistent entr'elle & l'espece humaine (*)*.
Le résultat de mon ouvrage entier est la réponse à ce sophisme.

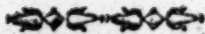
Au reste, la nature a si bien instruit les hommes sur ces rapports, qu'il n'y a aucune nation sur ce globe, dans le culte de laquelle on n'apperçoive des traces de son ancien théisme : cette nature a beau être habillée bizarrement par les législateurs, on la reconnoît toujours, comme on pressent, sous les draperies, le nu des antiques statues.

Depuis dix-sept cents ans, on croit que l'idolâtrie a été la religion universelle ; &

(*) Tome II, page 47.

PART. III. depuis dix-sept cents ans on calomnie la terre.
 Les sages, dans tous les tems & chez toutes les nations, ont été théistes : pour les hommes qui ne raisonnent point leur culte, ils ne sont ni idolâtres, ni musulmans, ni chrétiens ; ils ne sont rien.

Justifions cette assertion par un coup-d'œil rapide jeté sur l'univers.



ARTICLE PREMIER.

DES CHALDÉENS.

LA religion des premiers habitans de la Chaldée, fut le pur théisme (*). Ils donnoient à l'Ordonnateur des mondes le nom d'*Our*, qui désigne le feu principe par lequel toute la nature est vivifiée (**), & l'honoroient, non par des cérémonies, mais par des vertus.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Les principes de ce culte sublime ne tarderent pas à s'altérer en se mêlant avec les idées basses & mensongères de la multitude : on opposa à l'esprit de feu un esprit de ténèbres ; & le mauvais principe commença à avoir des autels. On donna à l'Être suprême un conseil, des interpretes & des grands-vifirs (†) ; enfin, les astronomes du temple de Bélus, décernerent

(*) *Diodor. Sicul. lib. II. --- Div. Justini cohort. ad gr. page 15.*

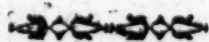
(**) *Porphyr. vita Pythagor.*

(†) *Jamblic. de Myster. sect. III, cap. XXXI.*

 PART. III.

un culte aux sept planetes (*) ; mais le théisme resta toujours la base de la religion de la Chaldée. Les sages de Babylone laisserent le peuple se prosterner aux pieds de Mylitta, d'Oannès, & du diable ; pour eux , fermes dans l'adoration du feu principe , ils transmirent le dépôt sacré de leur croyance au législateur de la Bactriane ; & celui-ci le confia aux Parfis, qui vont être l'objet de nos recherches.

« (*) Les Chaldéens , dit Plutarque , prétendent » que les dieux sont les sept planetes , dont deux sont » bienfaisans , deux malfaisans , & les trois autres sont » alternativement le bien & le mal. » --- *Œuvr. moral.* édit. de Vascosan , *traité d'Isis & Osiris.*



ARTICLE II.

DES PARSIS.

UN philosophe qui étudie l'histoire des hommes ne peut se défendre d'un mouvement d'indignation, quand il voit que la réputation d'un peuple entier dépend souvent des clameurs du fanatisme ou de l'opinion erronée de la stupidité. Est-on Grec ? le reste de la terre est peuplé de barbares. L'Europe veut-elle désigner des nations immenses qui ont un culte différent du sien ? ce sont des idolâtres. L'Espagne entreprend-elle de justifier le meurtre réfléchi des habitans du Nouveau-Monde ? ils étoient anthropophages.

Un homme vil fait imprimer un livre où , pour flatter sa nation , il déchire les autres ; si le prince a besoin des talens de cet imposteur , il le protège ; la calomnie se répand avec rapidité ; l'étranger l'adopte , & la postérité la répète jusqu'à ce que , dans un coin de la terre ,

L'HOMME
AVEC DIEU.

PART. III.

paroisse un ami de la vérité qui fasse entendre sa voix contre celle du public , & ose indiquer aux siècles futurs la justice qu'ils doivent rendre ou le crime qu'ils doivent réparer.

J'ai fait ces réflexions à l'occasion des Parfis, hommes respectables , qu'on ne connoît en Asie que sous le nom infame de Guebres , qui désigne des apostats & des sodomites.

Ces Parfis sont restés , depuis près de trois mille ans , attachés au culte du feu , à la doctrine des mages & à la législation de Zoroastre ; la Perse pendant ce tems-là a subi mille révolutions ; son trône a été vingt fois renversé ; trois religions sont devenues tour-à-tour dominantes dans l'état ; mais l'orage n'a frappé que les rois & les prêtres ; & il a toujours respecté les disciples de la nature.

Les ennemis même de ces hommes pacifiques rendent justice à la pureté de leur morale : ils entretiennent le feu sacré , symbole de la Divinité , mais ils ne l'adorent pas ; amis de la liberté , mais ennemis des dissensions civiles ,

par-tout où ils sont tolérés ils obéissent à la loi des princes ; simples , mais décens dans leur habillement ; on ne voit parmi eux ni mendiant qui fasse gémir l'humanité , ni financier qui l'écrase ; ils ont les mœurs de la nature , au milieu des peuples qui la font oublier.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Les dogmes des Parfis peuvent s'allier avec tous les gouvernemens ; ils regardent comme des actes de vertu de planter un arbre & de faire un enfant : aussi l'agriculture est en honneur parmi eux , & ils ont en horreur le célibat. Cette aversion est si profondément enracinée dans leurs esprits , qu'ils regardent le titre de célibataire comme un opprobre ; & si un de leurs enfans meurt sans avoir été marié , ils donnent de l'argent à un de leurs concitoyens pour lui faire épouser le cadavre.

Ces Parfis ont épuré le dogme de la métempsycose ; ils ne tuent jamais les animaux qui sont utiles à l'homme ; mais s'ils ont eu des foiblesses , ils s'engagent à les réparer , en exterminant les insectes mal-faisans & les animaux destructeurs :

PART. III.

ils sont peut-être les seuls hommes de la terre qui rendent la satisfaction des crimes privés utile au genre humain.

Il y a cependant des superstitieux chez les Parfis, comme il y en a dans tous les cultes de la terre : les petits esprits de la côte du Malabar, sur-tout de nos jours où il y a beaucoup de liaison entre l'Inde & l'Europe, ont allié au théisme de leurs pères une foule d'idées hétérogènes ; les uns attachent la plus grande vertu à l'usage absurde de s'arroser de l'urine d'un bœuf sacré dans une enceinte de 93 pierres (*); d'autres regardent avec horreur l'art de forger le fer, & la chymie, comme faisant servir le feu à des usages profanes (**). Il y en a même pour qui le feu est un être si sacré, qu'ils n'oseroient l'éteindre s'il embrasoit leur maison. Il n'y a pas encore dix ans que deux sectes de Parfis divisoient Surate : on se haïssoit avec

(*) *Zenda vesta* de Zoroastre, traduit par M. Anquetil, tome II, page 546.

(**) Ibid. page 556.

fureur de part & d'autre ; & l'objet de la querelle étoit de savoir si une piece de lin de neuf L'HOMME
pouces en quarré devoit ou ne devoit pas être AVEC DIEU.
mise sur le nez des agonifans ; heureusement ces controversistes font en petit nombre : mais tout voyageur qui n'est pas philosophe juge par eux une nation. C'est la méthode éternelle de l'ignorance qui commerce , ou du fanatique qui parcourt le globe pour faire des profélytes.

Un homme de bien obscur est un demi-dieu pour les Parfis : il n'en est pas de même d'un conquérant ; ils regardent comme des monstres Alexandre & Mahomet (*). Au reste, leurs ancêtres ont tant souffert des victoires du héros de Macédoine & de la religion intolérante de Mahomet, qu'on pourroit leur pardonner d'être sensibles, quand même on ne les loueroit pas d'être justes.

(*) *Voyages de Chardin*, tome II, page 180.

ARTICLE III.

DES CHINOIS.

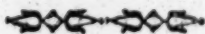
PART. III. **IL** n'y a point de nation sur ce globe dont la langue se prête moins que celle de la Chine à la métaphysique (*); aussi on trouve dans ce grand empire très-peu de théologiens qui déraisonnent sur la première cause; & voilà pourquoi, depuis quatre mille ans, la chaîne des théistes ne s'est jamais brisée, & que la morale de la nature a trouvé des appuis autour des trônes, & des partisans jusque dans la poussière.

Ces Chinois, qui subsistent en corps de nation depuis une époque qui échappe aux conjectures mêmes des astronomes, & qui, suivant le missionnaire le Comte, ont honoré l'Ordonnateur des mondes dans le plus ancien temple de l'univers (**), ont été appelés de

(*) *Description de la Chine*, du P. du Halde, t. III.

(**) *Voy. les mémoires sur la Chine, l'histoire de l'édit de l'empereur Canghi, & les lettres sur les cérémonies chinoises.*

différens noms par les Occidentaux. Celui de ~~_____~~
Serès semble consacré par les géographes de L'HOMME
l'antiquité; & ce mot m'engage à discuter, par AVEC DIEU,
rapport au théisme de la Chine, un fragment
de Bardefane.



D'UN FRAGMENT SINGULIER
DE BARDESANE.

PART. III.

EUSEBE nous a conservé ce passage d'un philosophe de Syrie : « Chez les Sères la loi » défend le meurtre , le libertinage , le larcin , » & toute espece de culte religieux : ainsi dans » cette vaste contrée , on ne voit ni temple , » ni fille de joie , ni adultere , ni voleur , ni » assassin , ni empoisonneur (*). » -- On ne voit pas d'abord quel rapport il peut y avoir entre

(*) *Apud Seras lex est quæ cædes , scortatio , furtum & simulacrorum cultus omnis prohibetur ; quare in amplissima regione non templum videas , non lenam , non meretricem , non adulteram , non furem in jus raptum , non homicidum , non toxicum.* Fragment de Bardesane , dans Eusebe , *præpar. evang.* lib. VI , cap. X. Bardesane entend-il par les Sères , les habitans du pays de Serem , ou les Tartares Mantcheoux , ou les Chinois ? Lucain place ce peuple vers les sources du Nil ; Pomponius Mela au centre de la Scythie ; & Pausanias au-delà de la mer Rouge. L'opinion qui en fait des Chinois paroît la plus plausible. Heureusement toutes ces discussions de géographes sont très-inutiles , quand il s'agit de discuter des questions de morale.

la débauche & le culte religieux , entre des ~~prêtres~~ ^{L'HOMME} & des filles de joie ; cependant avec un ^{AVEC DIEU.} peu de réflexion on découvre un grand sens dans ce passage de Bardefane. Le terme latin qui répond à celui de culte religieux , ne peut désigner que ces pratiques superstitieuses que nous avons appelées du nom d'idolâtrie ; d'où il s'ensuit que la législation des Sères autorisoit le théisme , & que le peuple étoit sans cesse ramené par ses souverains à la loi de la nature.

Il n'y a que deux sens à donner au passage de Bardefane ; ou les Sères rendoient à l'Être suprême un hommage pur & dégagé des entraves de la superstition , ou ils regardoient son existence comme une chimere ; il faut en faire des athées ou des philosophes.

Mais il en est des athées dans l'ordre moral , comme des monstres dans l'ordre physique ; il est aussi impossible qu'un grand nombre de personnes s'accordent à nier l'existence de Dieu , qu'il l'est , qu'une mere engendre constamment des enfans à deux têtes ; un peuple

PART. III. d'athées contredit plus les loix de la nature qu'un peuple de centaures ou d'hermaphrodites.

Ne faisons des Sères, ni des fages ni des monstres ; ce feront alors des enfans dans l'ordre moral, qui auront des besoins plutôt que des connoissances, & qui posséderont la faculté de l'intelligence, sans être intelligens.

Mais ces sauvages enfans n'ont pu avoir d'autres enfans pour législateurs. Dès qu'on suppose l'économie politique établie dans une société, il faut convenir que la plupart des membres qui la composent ont franchi l'intervalle qui sépare les simples sensations des connoissances. Un code de loix ne peut devoir sa naissance qu'à des principes abstraits de métaphysique sur l'amour de l'ordre : si ces loix sont écrites, leur auteur est censé posséder un bien plus vaste dépôt de connoissances ; car de l'art de penser à l'art de parler, & de-là à l'art d'écrire, il y a un intervalle immense, qu'une révolution de plusieurs siècles suffit à peine

pour remplir. Ainsi le titre de stupide est incompatible avec celui de législateur , & le mot de législateur avec celui d'athée.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Quand même nous placerions Diagoras à la tête du corps politique , le sens forcé donné au passage de Bardefane , n'en paroîtroit pas moins absurde. Il n'est point de l'intérêt d'un monarque athée de gouverner des athées : si ses sujets ne craignent point un Dieu , comment voudront-ils avoir un maître ?

De plus , conçoit-on des loix établies pour ordonner l'athéisme ? Les sceptiques qui ont trouvé tant d'athées parmi les hommes , n'ont pas imaginé que ce dogme destructeur pût être inséré dans un code. Le sénat romain proposa un décret pour permettre à César de jouir de toutes les dames romaines ; un stathouder de Hollande mit autrefois un impôt sur l'air qu'on respire ; le grand Lama ordonne aux Tartares d'adorer ses excréments ; mais il n'est encore entré dans l'esprit d'aucun despote de ravir le ciel à ses peuples ; un tyran commanderoit plus

PART. III.

efficacement le suicide à chacun de ses sujets que l'athéisme.

C'est assez réfuter une hypothèse trop absurde pour être dangereuse. Si Bardefane a bien observé, & si Eusebe a bien entendu l'esprit du texte qu'il traduisoit, il faut convenir que le législateur des Sères avoit l'âme sublime de Platon & de Zoroastre; sans avoir l'inconséquence de ces grands hommes; il faut supposer aussi que le peuple qu'il gouvernoit étoit encore bien proche de la nature, puisque loin de persécuter les philosophes, il l'étoit lui-même.

En admettant l'hypothèse que les Sères étoient les Chinois, on comprend aisément comment le théisme put être la religion de ce peuple. Le sage Confucée étoit théiste, & les lettrés le font encore aujourd'hui; il suffit donc d'admettre un empereur ami de ces philosophes, pour autoriser la vérité historique de la loi de Bardefane (*); & la Chine dut favoir

(*) Voici un empereur qui seroit digne d'avoir imaginé une telle loi. Le P. le Comte rapporté dans les

gré à ce prince d'avoir substitué le culte de la nature au polythéisme des adorateurs de Foë, L'HOMME AVEC DIEU.

Lettres édifiantes, que la stérilité étant répandue depuis sept ans dans toutes les provinces de l'empire, ce prince rassembla tous les grands de sa cour, se dépouilla des marques de sa dignité suprême; & que s'étant prosterné neuf fois en présence de tout son peuple, du côté de l'Orient, il adressa cette prière à l'Être suprême :

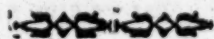
« Souverain maître de l'univers, tu n'ignores pas les
» désastres de cet empire; mes crimes ont peut-être
» attiré sur mes sujets le fléau qui les fait gémir, & je
» viens en faire l'aveu à la face du ciel & de la terre.

» Quelle réforme, grand Dieu! exiges-tu de l'esclave
» couronné qui implore ta clémence? L'abondance &
» la délicatesse des mets qui couvrent ma table, ont-
» elles attiré la disette? la plus austère frugalité y ré-
» gnera désormais. Le palais que j'habite insulte-t-il
» par sa magnificence à l'honnête indigence du juste
» que tu proteges? demain il sera renversé. Est-ce l'é-
» tendue de mon ferrail qui t'a fait déployer ta fureur
» vengeresse? je vais briser les portes d'airain qui ren-
» ferment les compagnes de mes plaisirs, & leur rendre
» la liberté, quand elles devroient n'en jouir que pour
» leur infortune. Si mes prières ne fussent pas pour
» t'appaiser, je m'offre pour ta victime; frappe-moi &
» épargne mon empire. Je consens que la foudre tombe
» sur ma tête, pourvu que la pluie tombe en même
» tems sur ces campagnes: il ne me reste que la mort
» pour m'acquitter envers mon peuple & envers toi. »

Voilà un dévouement bien supérieur à celui de Codrus; je ne vois que Marc-Aurele parmi les anciens, & Henri IV parmi les modernes, qui eussent osé l'imiter.

PART. III. à la magie des sectateurs crédules de Laokium,
& aux fourberies sacrées des bonzes.

Tandis qu'une foule de peuples retrécissent l'idée de Dieu à la hauteur de leur imagination, préfèrent les préjugés à la nature, & , pour se rendre plus vils, deviennent persécuteurs, on s'arrête avec plaisir sur les Sères; comme après avoir traversé les sables brûlans du Zara ou du Bilédulgerid, un voyageur s'affied avec plaisir au bord d'une fontaine qui arrose des palmiers, & fait trouver le jardin d'Éden, proche du tombeau de la nature.*



 DES LETTRÉS DE LA CHINE.

LES Grecs commençoient à peine à se polier, Rome n'étoit pas sortie de ses fanges, & nous étions encore des barbares foibles & inconnus, lorsque la Chine formoit déjà un empire immense peuplé de sages, appuyé sur les mœurs, & gouverné par des loix (*); cepen-

L'HOMME
AVEC DIEU.

(*) Il ne faut pas croire que la Chine soit une colonie égyptienne, parce que le célèbre Huet l'affirme; *Histoire du commerce & de la navigation des anciens*, page 49; parce que M. de Guignes le soutient dans un mémoire particulier; & que le savant abbé Barthélemi confirme ce sentiment dans un autre mémoire lu à l'académie des belles-lettres en 1763. Personne ne respecte plus que moi l'autorité de ces savans; mais nous combattons tous pour la même cause, c'est-à-dire, pour la défense de la vérité; & mes erreurs mêmes me serviront d'excuse.

La nature de cet ouvrage m'oblige à resserrer les preuves de mon opinion; je me contenterai seulement de faire quelques objections à des savans que je combats avec peine, quoique je n'en aie aucune à les admirer.

L'Egypte n'a jamais été assez peuplée pour envoyer des colonies à deux mille lieues des bords du Nil: les peuples du nord n'en ont jamais tant fait, quoique leur climat favorise beaucoup plus la population. Comme la

PART. III.

dant ses annales, il y a deux cents ans, n'étoient point encore parvenues en Europe, &

Chine renferme encore aujourd'hui autant de monde qu'il y en a dans l'Europe entière, j'aimerois mieux croire qu'elle a envoyé une partie de ses citoyens en Egypte, que de penser que les fanges du lac Mœris ont peuplé les campagnes riantes de Macao & de Peking.

La colonie Egyptienne n'a pu se rendre au Catai sans traverser l'Arabie, la Perse, l'Inde & une partie de la Tartarie : je veux croire qu'elle ne s'est point arrêtée dans l'Arabie, qui est déserte de tems immémorial, ni dans les landes immenses de la Tartarie, qui est encore inculte aujourd'hui, quoique la Chine ait subi le joug des Tartares ; mais la Perse & l'Inde n'étoient-elles pas des contrées assez grandes pour épuiser toutes les colonies égyptiennes ? Supposons, avec les poètes qui ont si long-tems tenu lieu d'historiens aux Grecs, que Thebes avoit cent portes, & qu'elle faisoit sortir par chacune dix mille hommes armés ; étendons le même calcul aux autres parties de l'Egypte ; mais le royaume des Pharaons & des Ptolémées n'a que deux cents lieues de long sur cinquante de large ; & il y a des provinces dans l'empire du Mogol qui seules ont autant d'étendue. L'Egypte n'est qu'un point dans la vaste étendue de pays qui la sépare de la Chine, & on veut que ce point ait couvert la surface du quart de notre continent ?

Pour rendre vraisemblable l'opinion de mes adversaires, il faudroit que l'Egypte, la Perse & l'Indostan eussent été contraints, par la multitude innombrable de leurs habitans, à permettre de tems en tems des émigrations ; mais les calculs qu'on feroit sur ce sujet

nous avons le siecle dernier des histoires universelles où le nom de la Chine ne se trouvoit pas même une seule fois.

L'HOMME
AVEC DIEU,

seroient démentis par la raison : les savans créent les hommes à coups de plumes , mais la nature marche à ses fins avec plus d'économie.

Si l'Inde & la Perse avoient été peuplées avant la Chine , cette grande vérité seroit déposée dans les sâstes de ces nations ; mais le contraire est arrivé. La Chine avoit des rois , des législateurs & des livres , avant que les nations qui la séparent de l'Egypte , fussent faire usage du ris , & eussent des pagodes.

Il est donc impossible que l'Egypte ait envoyé par terre ses adorateurs des ibis & des oignons , à la Chine , qui de tems immémorial n'adore que le *Tien*.

On peut les faire voyager par mer , en supposant que les Phéniciens , qui dans ces tems reculés étoient les seuls navigateurs de notre continent , ont bien voulu leur servir de conducteurs ; mais il faut , pour rendre cette opinion plausible , s'embarquer dans un océan d'hypothèses.

Comment les Phéniciens , sans boussole , ont-ils fait un trajet qui fait trembler aujourd'hui les successeurs des Magellan & des Anson ?

Il est fort simple qu'ils aient traversé le grand lac qu'on appelle la mer Rouge , & le détroit de Babel-Mandel ; mais dès qu'une fois ils sont entrés dans la grande mer des Indes , quelle route ont-ils suivie ? Colomb , dans une circonstance semblable découvrit l'Amérique ; mais ce grand homme avoit une boussole ; mais il soupçonnoit

PART. III. Les Chinois de tems immémorial adorent un être principe qu'ils nomment *Tien* ; la

l'existence de ce vaste continent , & cependant il fut sur le point d'être jeté dans la mer par son équipage.

Qu'on ne m'objeete point ici le célèbre voyage de Hannon : ce hardi Carthaginois dit lui-même que le dernier pays où il aborda , n'est pas plus loin de ce que nous nommons le détroit de Gibraltar , que ce détroit ne l'est de Carthage. Ajoutons que , sans le grand nom de Montesquieu , son *périple* auroit à peine aujourd'hui quelque authenticité.

Si les Phéniciens se sont écartés dans la pleine mer , ils ont dû être arrêtés par les isles de la Sonde , ou même par l'archipel des Maldives.

S'ils n'ont fait que côtoyer l'Asie , avant d'avoir traversé la mer d'Arabie & le détroit d'Ormus , doublé la grande presqu'isle de l'Inde , & parcouru les golfes de Bengale , de Siam & du Tonquin , pour arriver à la mer des Philippines , ils ont dû être au moins quatre ans à leur premier voyage ; & cette constance est bien héroïque dans un peuple qui ne connoissoit pas même la Chine de nom.

Mes adverfaires , pour rendre leur systême vraisemblable , l'appuient particulièrement sur la conformité de l'écriture hiéroglyphique , en usage en Egypte & à la Chine ; mais comme les premiers caractères des langues originales ont dû être la peinture grossière des objets qu'on vouloit désigner , il s'ensuit que chez toutes les nations primitives on n'a d'abord commencé à écrire qu'en hiéroglyphes. Cortez a trouvé de pareils symboles au Mexique : les *quipos* du Pérou sont des especes d'hié-

eroyance de l'immortalité de l'ame & celle de la providence est renfermée dans tous leurs livres canoniques , & la religion naturelle est celle des lettrés & du gouvernement.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Ce culte simple & auguste de l'Être suprême se perpétua sans mélange de polythéisme , pendant plus de deux mille ans ; le tribunal des rites n'étoit occupé qu'à réprimer les superstitions étrangères , & les princes ne croyoient pas avoir besoin de tenir les esprits de leurs sujets dans l'esclavage , pour être plus absolus sur leurs personnes.

Si on veut avoir un tableau de l'âge d'or des Chinois , qu'on lise ce fragment du philosophe Lao-Che-Netfée : *Les anciens rois n'a-*

roglyphes : dira-t-on que l'Egypte a fondé le trône des Yncas & l'empire de Montezuma ?

Je passe sous silence une foule de preuves qui viennent à l'appui de mon opinion , parce que mon but est de défendre la vérité & de ne blesser personne.

Cette note effarouchera peut-être les lecteurs superficiels ; mais les philosophes qui appercevront dans quel esprit ce livre est écrit , me sauront gré de n'avoir pas effleuré une question qui peut servir d'appui à ce qui précède , & de base à ce qui suit.

PART. III. voient ni sceptre, ni couronne; ils gouvernoient l'empire en l'entretenant dans une paix éternelle : portés à la bienfaisance par la nature & par l'éducation, ils nourrissoient tous les êtres utiles, & ne faisoient mourir aucun homme; ils donnoient sans cesse & ne recevoient rien; les peuples, sans les reconnoître pour maîtres, portoient au fond du cœur leur vertu; le ciel & la terre gardoient alors une constante harmonie; la nature déployoit avec plaisir les trésors de son sein; les animaux ne soupçonnoient pas que leurs petits devien-
droient mal-faisans; le tien & le mien étoit banni de la société, & le vaste empire du Catai ne formoit qu'une seule famille. (*)

Cependant le théisme ne peut guere subsister sans altération parmi un peuple immense. Un

(*) Ce fragment cité par Lopi, est rapporté dans un extrait des historiens Chinois, qui se trouve à la fin du sixieme volume de l'origine des loix de Gouette. Remarquez que ce tableau se rapporte au regne de Hoenetune, fondateur de la quatrieme dynastie; & jugez entre moi & les détracteurs de l'antiquité des Chinois.

nommé Laokium , qui se vantoit d'avoir habité
 quatre-vingts ans dans le sein de sa mere , vint **L'HOMME
AVEC DIEU.**
 apporter à la Chine les dogmes d'Épicure, le
 délire de la magie , & la science prétendue des
 partisans de la pierre philosophale. A ce vieil
 enfant succéderent des bonzes qui amenèrent
 des Indes le dieu Foë , escorté de toutes les
 superstitions des rives du Gange (*), & de

(*) On peut juger du crédit de ces bonzes sur l'esprit
 du vulgaire , par cette anecdote que le P. le Comte rap-
 porte dans ses mémoires. « On m'appella , dit-il , pour
 » baptiser un vieillard de 70 ans ; cet homme ne m'eut
 » pas plutôt aperçu qu'il se jette à mes pieds & me
 » dit : ô mon pere ! je vois en vous mon libérateur ; les
 » bonzes qui sont fort instruits de ce qui se passe dans
 » l'autre monde , m'assurent qu'après ma mort mon
 » ame passera dans un des chevaux de poste de l'em-
 » pereur : dans cette idée , ils me recommandent de ne
 » point ruer , de ne jamais broncher , & sur-tout de ne
 » blesser personne. Courez légèrement , me disent-ils ,
 » mangez peu , souffrez sans vous plaindre , & vous atti-
 » rerez sur votre tête la bénédiction du dieu Foë , qui
 » d'une bonne bête fait souvent un homme de qualité
 » & un mandarin de la premiere classe. J'aime le service
 » de l'empereur , mais l'idée d'entrer un jour dans son
 » écurie me remplit d'effroi ; cette image affreuse me
 » poursuit toutes les nuits ; dans mon sommeil il me
 » semble être déjà sellé , bridé , & prêt à partir au

PART. III. tout l'appareil du plus monstrueux polythéisme:
 Les Tartares, maîtres de la Chine, y ont porté le culte des excréments du grand Lama; mais les lettrés n'ont jamais subi les atteintes de la contagion. Lorsque tout l'édifice de la religion s'écrouloit autour d'eux, ils ont conservé sans tache les dogmes de la nature; & le philosophe remonte aisément des superstitions populaires de la Chine, jusqu'au théisme des lettrés; comme un voyageur traverse les déserts arides & brûlans de la Syrie, pour arriver aux ruines superbes de Palmyre.

Lorsque la doctrine primitive commençoit à s'altérer, parut Confucée, le philosophe des

» premier coup de fouet du postillon; je me réveille
 » couvert d'une sueur froide, & je ne fais si je suis en-
 » core homme ou cheval. Hélas! que deviendrai-je,
 » quand au songe succédera la réalité? On m'a dit,
 » mon pere, que ceux de votre religion ne sont point
 » sujets aux loix barbares de cette métempsychose;
 » daignez m'y admettre, afin que je ne cesse jamais
 » d'être homme.»

Le vieillard fut baptisé, & les bonzes perdirent les aumônes que ces rêveries absurdes devoient produire à leur couvent.

rois , & peut-être le roi des philosophes : ce grand homme rappella ses concitoyens au ^{L'HOMME} ~~au~~ ^{AVEC DIEU.} culte naturel de l'Être suprême ; dissipa les nuages que la superstition avoit élevés sur la morale ; apprit aux rois à vivre pour leurs peuples , & aux peuples à mourir pour leurs rois ; il mourut , & le prince qui gouvernoit la patrie , s'écria : *Le ciel n'est pas content de moi , puisqu'il m'enleve Congfutsée !* Parole digne d'un roi élevé dans le portique , s'il avoit été l'ami de Platon.

Les lettrés s'honorent tous du titre de disciples de Congfutsée ; ce qui n'a pas empêché la tourbe des voyageurs de les ranger dans la classe des athées (*). En 1710, l'empereur Canghi, instruit qu'on calomnioit dans l'Europe la religion de ses peres, rendit un édit

(*) Ces hommes qu'on réfute assez en les nommant, appuyoient leur calomnie sur le mot de *Tien*, qui signifie dans le sens primitif, le maître de l'univers, dans le sens physique, le ciel matériel, & dans le sens allégorique, l'Être qui a du pouvoir. Mais je demande si dans tous les cultes on n'est pas sujet aux mêmes reproches ? Ne

PART. III.

qui fut inséré dans les archives de l'empire, & où les dogmes de l'unité de Dieu, de l'immortalité de l'ame, & de la providence, reçoivent le plus grand degré d'authenticité (*). Malgré cette célèbre profession de foi, on a encore renouvelé cette affreuse calomnie; mais au moins le poison n'est plus fatal qu'au serpent qui ose le distiller.

difons-nous pas : *le ciel est irrité*, comme nous difons : *le ciel est nébuleux* ? Racine a dit :

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte,

Et moi, ferai-je un athée, si je dis :

Le pieux Antonin fut un dieu sur la terre ?

(*) Voyez l'*Histoire de la Chine*, du P. du Halde, tome III, pag. 38 & suiv.



ARTICLE IV.

DE QUELQUES PEUPLES DE L'INDE.

LES brachmanes , qui accompagnerent L'HOMME
AVEC DILU.
autrefois les ambassadeurs de Taprobane , regardoient , dit-on , les religions de l'Europe , comme autant d'établissmens politiques ; & ce monde , avec ses cultes divers , comme une des soixante-dix mille comédies que la Divinité fait jouer devant elle pour amuser son loisir. -- Ces brachmanes étoient des théistes & des apôtres de la tolérance.

On a retrouvé , il y a un siècle , ces dogmes de la nature chez les Indiens du Pégu. Suivant les législateurs de ce peuple , pourvu qu'on adore un Être suprême , qu'on ne tue point , qu'on ait des mœurs , qu'on respecte la loi de la propriété , & sur-tout qu'on exerce la bienfaisance , peu importe la religion qu'on adopte (*).

(*) *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes , tome III , part. II , page 61.*

PART. III. On est sûr de tomber, après la mort, dans le sein du grand Oromaze.

Voici quelques mots du *pantangan*, ouvrage célèbre des Indiens de Carnate : « J'adore cet » esprit qui n'est sujet ni au changement ni à » l'inquiétude, cet être dont la nature est indivisible, l'origine & le conservateur de tous » les êtres. (*) »

Représentez-vous, disoit un philosophe Indien, un million de vases remplis d'eau, sur lesquels le soleil répand les rayons de sa lumière : l'astre est unique ; cependant il se multiplie en se réfléchissant un million de fois : les vases sont nos corps ; le soleil représente la Divinité ; & l'image du soleil, peint dans chaque vase, nous donne une idée de l'ame.

Quand on parle ainsi de Dieu, & qu'on écrit de telles allégories, on ne mérite ni le mépris de nos voyageurs, ni les anathêmes de nos prêtres.

(*) *Recueil d'observations sur les mœurs des Asiatiques, &c. tome III, chap. VII.*

ARTICLE V.

DES ARABES.

LES Arabes de tems immémorial ont adoré un Dieu rénumérateur & vengeur; & le comte de Boulainvilliers a prouvé que c'étoit surtout chez ce peuple, le seul des deux mondes qui ait toujours joui de son indépendance, que le théisme a dû se conserver le plus long-tems dans toute son intégrité. (*)

L'HOMME
AVEC DIEU.

Le soleil chez les Arabes, comme dans la plus grande partie de l'Asie, étoit le symbole de la Divinité.

On lui donna dans la suite pour adjoints des dieux subalternes, & ces dieux furent les étoiles.

Enfin, quand les Arabes furent distinguer les planetes des étoiles fixes, ils firent des premieres autant de médiatrices entre le soleil & la terre. On vit l'habitant de l'Hyemen se

(*) *Vie de Mahomet*, page 147.

PART. III.

prosterner devant Saturne pour avoir sa protection auprès du soleil , comme nous voyons le peuple de Naples implorer le crédit de S. Janvier auprès de Dieu , ou plutôt le crédit de Dieu auprès de S. Janvier.

On voit par cet exposé que l'Arabe n'a jamais été astronome ; s'il avoit eu un observatoire pareil à celui du temple de Bélus , il auroit supposé toutes les planetes , des corps de la même nature que le globe que nous habitons ; il n'auroit pas plus fait de Saturne le médiateur de la terre , que de la terre la médiatrice de Saturne.

Un Callisthene ou un Huygens lui auroit fait pressentir que les étoiles fixes étant presque toutes des spheres lumineuses infiniment plus grandes que notre soleil , ne pouvoient être les grands-vifirs de ce premier sultan de l'univers.

Ainsi un télescope auroit suffi pour ramener l'Arabe au culte simple & sublime de la nature.

ARTICLE

ARTICLE VI.

DES ÉGYPTIENS.

LE favant Jablonski, qui a semé son *panthéon* de tant de recherches profondes sur l'Égypte, & de tant de rêveries, dit, à l'article *phtha*, que l'ancien habitant de Demphis étoit un athée aussi odieux que Diagoras; & au mot *cneph*, il en fait un théiste aussi éclairé que Marc-Aurele. Je suis, en qualité de philosophe, pour le *cneph* de Jablonski, plutôt que pour le *phtha*; & j'en demande pardon au minime Mersenne & au jésuite Hardouin, qui créoient des athées avec autant de facilité que Deucalion, après son déluge, créoit des hommes.

Les anciens Égyptiens reconnurent une première cause, & l'adorèrent sous le nom de *eneph*, ou plutôt sous celui de *phtha*, qui, en copte, signifie *l'Être qui a tout fait & tout ordonné* (*). Voilà la seule vérité qu'on puisse

(*) Euseb. præpar. evangel. lib. III, cap. IX.

PART. III.

clairement appercevoir dans la nuit profonde de leurs hiéroglyphes & de leurs allégories.

Les prêtres de Memphis dans la suite personnifièrent la nature, & lui donnerent le nom d'Isis. J'ai déjà parlé de la fameuse inscription de sa statue : *Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, & tout ce qui sera, & nul mortel n'a encore levé le voile qui me couvre (*)*. Les hommes qui adoroient le phtha, & qui désignoient si bien la nature, ne servoient sûrement pas de ministres au bœuf Apis, & ne proposoient pas à leurs prosélytes le culte des oignons sacrés & des crocodiles.

Le théisme fut, comme tout le monde sait, le principe des fameux mystères d'Isis : on y annonça toujours l'unité d'un Dieu, désigné tantôt sous le nom de cneph, tantôt sous celui de phtha, tantôt sous celui de Demiurgos, l'immortalité de l'ame, & la nécessité d'une morale pour faire le bonheur de la terre. Ces dogmes éternels de la nature s'alterent très-peu

(*) Plutarque, œuvr. moral. traité d'Isis & Osiris.

en passant par la bouche des hyérophantes ;
 & du tems d'Apulée, on les ouvroit encore
 par cette hymne magnifique que j'ai osé
 traduire :

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

En vain , Demiurgos , tu voiles ton essence ;
 Tout être reconnoît ta loi ;
 Le tems même n'a pu te donner la naissance ,
 Et l'univers la tient de toi.
 Tu gouvernes les dieux que le vulgaire adore ;
 Tu rends le ciel nébuleux ou serein.
 C'est par toi qu'au printems la terre se colore ,
 Et qu'en hiver tout périt dans son sein.
 L'enfer voit à tes pieds expirer son audace ;
 Et ces globes de feu qui roulent dans l'espace ,
 Pour commencer leur cours, s'élancent de ta main.



ARTICLE VII.

DES CELTES.

PART. III.

LES Celtes, un des plus anciens peuples du globe, & celui qu'on peut regarder comme la tige de toutes les grandes sociétés de l'Europe, reconnoissoient un Être suprême, distingué des génies subalternes, qui étoit le principe de l'activité des élémens. (*)

Leurs législateurs prévenoient les délits secrets des scélérats obscurs, & les crimes publics des scélérats couronnés, avec le dogme de la providence. (**)

Ils croyoient à l'immortalité de l'ame, bien long-tems avant que Phérécyde l'enseignât à la Grece, & Pythagore à l'Orient. (†)

(*) Strabon, liv. IV. --- Tacit. *de morib. Germanor.* cap. XXXIX. S. August. *de civitate Dei*, lib. VIII, cap. IX.

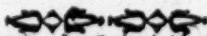
(**) Ælian. *var. histor.* lib. II, cap. XXXI.

(†) Pompon. Mela, cap. II, Ammian. Marcellig. lib. XV, cap. IX.

Leur code moral, dans l'origine, consistoit en ces trois préceptes : *Honore Dieu ; -- sois bienfaisant ; -- aie de la bravoure* (*). Ce code ne fut surchargé de préceptes atroces & de vaines cérémonies , que long-tems après , quand les prêtres imaginèrent de subjuguér les peuples & les rois avec le frein des terreurs religieuses , d'ensanglanter les autels de Tautatès , & de faire expier les crimes par des parricides.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

(*) Diog. Laërt. *proëmi* , page 5.



ARTICLE VIII.

DE LA GRECE.

PART. III.

JE ne ferai point l'injure à mon siècle de m'étendre sur le théisme des Grecs ; il suffit d'ouvrir leurs livres pour s'en convaincre. Lactance , malgré les préjugés de sa religion , en fait l'aveu (*) : dans l'âge d'or du Péloponèse , les prêtres eux-mêmes étoient théistes. Lorsqu'ensuite il fut de leur intérêt d'écarter les hommes du sentier de la nature , ils ne purent empêcher les philosophes de persister dans le culte de la raison : on fait l'histoire de la mort de Socrate & des chaînes d'Anaxagore.

La législation primitive de la Grece avoit tellement le théisme pour base , que dans la célèbre chronique de Paros on ne voit pas une seule superstition citée avec éloge : l'homme

(*) Voyez l'hommage qu'il rend au théisme des Orphée , des Thalès , des Pythagore , des Antisthène , des Cléanthe , des Anaximène & des Zénon , de *fals. religion*, cap. V.

d'état qui l'a redigée parle toujours de Dieu
en philosophe.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

L'homme qui ne pensoit que d'après les
prêtres pouvoit charger d'offrandes les autels
de Saturne qui mutile son pere , de Jupiter
qui enleve Ganimede, ou de Mars qui se laisse
surprendre dans les filets de Vulcain; mais
tout ce qu'il y avoit de grand au lycée & dans
l'aréopage ne croyoit qu'au Théos, c'est-à-
dire, à l'Ordonnateur des mondes; le philo-
sophe alloit dans les temples; mais il ne voyoit
dans Saturne que le tems, dans Cérès que la
matiere, dans Jupiter que l'esprit générateur :
tout ce qui rappelloit au peuple des attentats
divinisés, n'offroit aux regards du sage que
des allégories ingénieuses du pouvoir de la
nature.



ARTICLE IX.

DE L'ANCIENNE ROME.

PART. III. **L**E Dieu par excellence, le *Deus optimus maximus* a été le Dieu des Numa, des Scipion, des Paul Emile, des Ciceron & des Marc-Aurele, c'est-à-dire, des héros de Rome & de ses philosophes.

Quant aux dieux secondaires, ils ont été à Rome ce qu'ils étoient dans le reste du globe; ils ont pris insensiblement la teinte des mœurs de leurs adorateurs.

Ce principe, que l'histoire des peuples se juge par celle de leurs dieux subalternés, est de la plus grande vérité: des nations guerrières, comme Carthage & les Alains, ont adoré Saturne, Mars, ou une épée; l'isle de Chypre & Sybaris n'ont élevé des temples qu'à Vénus; les habitans de la Virginie, qui ne se trouvent heureux que quand ils ont une pipe à la main, ont fait consister les privilèges

du grand dieu Kiwafa à fumer sans cesse. (*)

Il peut y avoir des peuples entiers superstitieux, & je me doute bien que des Tartares, des Esquimaux & des Caffres ne sont pas faits pour être éclairés par des Platons, & encore moins pour les faire naître.

Pour les peuples que la philosophie & les arts ont tirés de la barbarie, la plus vile superstition ne déshonore que la dernière classe des citoyens; ce seroit calomnier de gaieté de cœur une partie du genre humain, que de supposer que Coriolan, Caton & Antonin se soient inquiétés du cri d'une fouris, ou aient fléchi le genou devant un arbre de la forêt de Dodone.

Il s'est même trouvé dans Rome des dieux si ridicules, qu'il n'est pas vraisemblable que le plus stupide des plébéiens les ait révéérés à

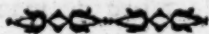
(*) Pour que les sauvages se maintiennent dans leur crédulité, & que le tabac ne manque jamais sur les autels de Kiwafa, ses prêtres fument sans cesse derrière sa statue. --- Voyez *Cérémonies & coutumes relig. des peuples idolâtres*, tome III.

PART. III.

l'égal des dieux de la première classe. Jamais on ne me persuadera que le dieu Terme ou le dieu Crépitus aient été pris pour l'Être éternel qui lance la foudre.

Il en est de même des divinités obscènes ; Priape , Pertunda , Cotitto , n'ont eu des adorateurs que chez les Phryniens & les Laïs , & non dans les temples. J'aime à me persuader que les jeunes Romaines ne connoissoient point ces êtres impurs , dont elles n'auroient pu prononcer le nom sans rougir ; il eût été bien difficile que la morale fût restée dans leurs cœurs , tandis que l'impudicité étoit sur l'autel.

On comptoit trente mille idoles dans le panthéon de Rome ; mais il n'y avoit , aux yeux de la plus saine partie de la nation , qu'un seul Ordonnateur des mondes , & c'étoit le *Deus optimus maximus* du capitol.



ARTICLE X.

DES GUANCHES.

Tous les peuples n'ont pas abusé de la religion naturelle ; on conçoit aisément qu'il peut y avoir des climats fortunés, où on ne voit point de Sertorius qui fasse parler sa biche, de prêtres qui vendent ses oracles, & de fots qui persécutent les hommes éclairés, parce qu'ils sont phyficiens. Dans de telles contrées les princes sont religieux, le peuple est philosophe, & les ministres des autels sont citoyens.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Je viens de tracer le portrait des Guanches. Tandis que presque toutes les nations étouffoient l'instinct moral sous un vil amas de superstitions, les insulaires des Canaries adoroient la nature & n'adornoient qu'elle seule. (*)

(*) *Voyages de Perse*, &c. par Herbert, ouvrage traduit de l'anglois. --- On appelle Guanches, les restes respectables de ces anciens insulaires. La terre qui les porte a subi mille révolutions, & leurs mœurs n'ont point changé. Tous les voyageurs s'accordent dans le

PART. III.

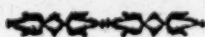
Fideles aux douces impressions de leur Divinité, ils ne répandoient le sang d'aucun être vivant, & ils s'en abstenoiient même dans

portrait qu'ils font de ce peuple extraordinaire ; la plupart s'abstiennent de manger de la chair & de boire du vin : aussi leurs corps & leurs ames conservent beaucoup plus long-tems que parmi nous l'usage de leurs facultés ; leur agilité est telle , que les Italiens , qui exécutent dans nos spectacles les plus singulieres volatiges , ne sont auprès d'eux que des écoliers foibles & timides ; on les voit quelquefois sauter de rochers en rochers pour atteindre les gazelles à la course : ils se servent pour cela d'une pique longue de neuf ou dix pieds , & avec cet appui ils s'élancent au-delà d'un torrent , brisent les coins d'un roc où ils se tiennent , quoique souvent l'espace n'ait pas trois pouces de large , & paroissent suspendus au-dessus des plus affreux précipices. Un gouverneur Espagnol en fit un jour renfermer vingt-huit dans le belveder d'un château situé sur un rocher escarpé ; mais pendant la nuit ils franchirent les murs , s'élancerent au-delà des abymes & retournerent dans leur retraite inaccessible , toujours libres & toujours dignes de l'être. Voyez les *voyages d'Herbert*, page 5 ; *Cadamosto*, cité par Ramusio, tome I, page 99. &c. & sur-tout le docteur Sprat. *histor. Of the royal. societie*, page 213, &c.

On peut remarquer que les anciens appelloient les Canaries, *Isles fortunées* ; ils n'avoient en vue que leur climat ; ils auroient été bien philosophes , s'ils avoient eu en vue leur religion.

leurs sacrifices. Tant que ces philosophes de la nature furent attachés à son culte , on observe qu'il ne se commit jamais parmi eux de grands crimes. Les Européens les ont subjugués , & ils sont devenus aussi vils que leurs conquérans.

L'HOMME
AVEC DIEU.



ARTICLE XI.

DES PENSYLVAINS.

PART. III.

JE ne m'arrêterai qu'un moment à dessiner les Pensylvains, parce que je reprendrai mes crayons quand je parlerai de leur vertueux législateur.

Ces sages du Nouveau-Monde furent désignés d'abord par l'envie sous le nom déshonorant de quakers (*), & l'usage peu à peu a adopté la dénomination de l'envie ; c'est au philosophe à rectifier l'usage, & à ne point

« (*) L'enthousiasme religieux, dit le célèbre David » Hume, étant trop fort pour les foibles nerfs de ces » sectaires, jeta leurs prédicateurs dans des convulsions » qui leur firent donner le nom de quakers ou de trem- » bleurs. » *Hist. de la maison de Stuart*, tome IV, » page 323. Mais il y a très-peu d'enthousiastes parmi les » Pensylvains : on observe dans leurs temples qu'il se passe » quelquefois six mois sans que l'Esprit-Saint illumine un » fidele ; & il est aussi absurde d'appeller tous les Pen- » sylvains des quakers, parce que quelques femmes trem- » blent en priant, que de supposer, en voyant l'abbé de » Becherand sur la tombe de S. Pâris, que tous les papistes » ont des convulsions.

transmettre les bienfaiteurs des hommes à la
 postérité sous des titres qui la portent à les
 méconnoître. L'HOMME
AVEC DIEU.

En général , les Pensylvains sont bien plus célèbres dans l'Europe par quelques institutions bizarres qu'ils ont adoptées, que par la sublimité de leur morale : ils portent tous un habit sans plis & un chapeau sans gances ; quelques-uns tombent en extase & appellent le Saint-Esprit au milieu des convulsions. Voilà des singularités aux yeux des philosophes ; mais ils suivent dans la vie les principes de la morale la plus pure ; ils refusent de tremper , de quelque maniere que ce soit , leurs mains dans le sang des hommes ; ils voudroient nous ramener tous à l'égalité primitive de la nature , & c'est une singularité encore plus grande aux yeux des gens du monde.

Le Pensylvain fait consister sa philosophie à inspirer les mœurs & à choquer les usages ; c'est Diogene qui éclaire les Athéniens du fond de son tonneau.

PART. III.

Les respectables disciples de Penn regardent la guerre comme un outrage fait à l'humanité; ils croient, avec les Parfis, les Guan-ches & les lettrés de la Chine, que l'homme de la nature doit toujours être en paix; ils ne se battent que dans le cas de la défense naturelle, non pas parce qu'ils sont des lâches, mais parce qu'ils ne sont pas des tigres. Ces principes paroissent hardis, mais ils ne peuvent guere être réfutés que par les sophismes de Hobbes, & les manifestes des rois.

Leurs dogmes sur l'égalité primitive ne sont pas destructeurs; ils tutoient tout le monde, mais ils ont plus d'humanité que le courtisan qui complimente l'homme à qui il va nuire; ils voudroient que la terre entière ne formât qu'une démocratie, mais ils obéissent à des souverains; ils condamnent les impôts, & les paient. Les Pensylvains n'exciteront jamais de troubles dans les états; mais s'ils avoient le pouvoir suprême, le monde n'en seroit pas plus mal gouverné.

Tel

Tel est le portrait de ces hommes finguliers.

 Croiroit-on cependant que David Hume, le ^{L'HOMME}
 Tacite de l'Angleterre, a osé leur donner le _{AVEC DIEU.}
 nom de fanatiques (*)? Comment la belle ame
 de cet écrivain a-t-elle adopté une calom-
 nie? Comment un appréciateur si éclairé du
 mérite des hommes, a-t-il donné le nom de
 fanatique à l'éternel ennemi du fanatisme?

La philosophie de Penn ne s'est pas répan-
 due sans obstacle. On joua ses premiers apô-
 tres sur les théâtres de Londres; Charles I les
 persécuta; Cromwel tenta de les corrompre;
 mais ils mépriserent la satire, refuserent les
 guinées & braverent les tourmens.

Les Pensylvains prirent naissance en 1642;
 le fils d'un artisan, George Fox, en fut le
 fondateur: c'étoit un enthousiaste sans talens;
 mais on fait qu'il ne faut pas beaucoup de
 génie pour consoler les malheureux, & pour

(*) Voy. *Hist. de la maison de Stuart*, tome IV,
 page 325 & ailleurs. Cet auteur a peint les sages du
 Nouveau-Monde avec exactitude, & les a mal définis.

PART. III.

prêcher aux hommes la morale de la nature.

Ce Fox , homme du peuple , vit bien qu'il ne tireroit ses profélytes que de l'ordre du peuple ; il eut recours à des extases , il supposa des révélations , il tenta même d'opérer des prodiges ; cependant il étoit dupe plutôt que frippon. Aussi Cromwel , à qui il ressembloit tant , ne put en faire ni un fanatique ni un régicide.

Fox ne fit que préparer les matériaux d'un grand édifice : cet enthousiaste avoit rompu d'une main tremblante , dans un animal dégénéré , les chaînes de la domesticité. Après lui , vint un homme de génie qui lui apprit à faire usage de ses facultés , & lui rendit toute l'énergie de sa nature.

Cet homme qui eut l'art de métamorphoser des enthousiastes en philosophes , est Guillaume Penn ; ce Solon anglois étoit fils d'un vice-amiral de la Grande-Bretagne. Le gouvernement lui céda en 1680 la souveraineté d'une province du Nouveau-Monde , située au sud du Mariland. Le monarque philosophe donna à

ses états le nom de Pensylvanie, bâtit la ville
 florissante de Philadelphie, rassembla dans ses
 murs une colonie de ses prosélytes, se fit ado-
 rer des Américains, & réalisa peut-être la
 république de Platon.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Penn, qui pouvoit être roi de la Pensylva-
 nie, se contenta d'en être le législateur. La
 première de ses loix est remarquable; elle or-
 donne de regarder comme son frere tout être
 qui croit un Dieu. L'Amérique étonnée com-
 para ce grand homme avec Pizarre & Cortez ;
 & elle soupira sur la cendre de dix millions
 d'hommes égorgés dans son sein par le fanatisme.

Hommes durs & insensibles, qui protégez
 les loix barbares qui vous ont fait despotes,
 raillez les Pensylvains & leurs admirateurs,
 mais ne les persécutez pas : défendez les loix
 des hommes, mais respectez la loi de la na-
 ture ; & sachez que quand la tombe aura mis
 de l'intervalle entre vous & vos adulateurs,
 la postérité ne balancera pas à mettre Penn au-
 dessus du vulgaire des rois !

ARTICLE XII.

*CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES SUR
TROIS RELIGIONS.*

PART. III.

IL y a eu trois grandes religions sur ce globe qui se sont glorifiées d'avoir le théisme pour base ; & toutes trois ont persécuté les apôtres du théisme. C'est qu'elles ont supposé que l'homme ne trouvoit pas tous les principes de la morale dans son cœur , & que la révélation pouvoit perfectionner ou même anéantir la nature.

Cette hypothese a déjà été discutée , & le philosophe ne balance plus entre le Dieu qui parle à sa raison & le Dieu qui se révèle à des prêtres.

Je me contenterai d'observer qu'aucune religion ne peut se glorifier d'avoir précédé le théisme : depuis les Noachides jusqu'aux Pénylvains , on ne voit pas que la chaîne des sages qui ont suivi la morale primitive ait jamais été interrompue : on peut donc , sans être absurde , avouer un culte qui touche à l'origine du globe , & qui survivra à sa catastrophe.

CHAPITRE II.

*DES LÉGISLATEURS RELIGIEUX QUI ONT
LE PLUS APPROCHÉ DE LA NATURE.*

Tous les cultes de la terre sont fondés sur le théisme : mais comme ils sont arrivés à nous défigurés plus ou moins par les impostures sacerdotales , il faut mettre le sage qui raisonne sa religion , à portée de distinguer en eux ce qui porte le sceau de la nature , de ce qui est le produit des opinions des hommes.

L'HOMME
AVEC DIEU.

ARTICLE PREMIER.

ORPHÉE.

PART. III. **N**OUS n'avons point de vrai monument historique qui remonte seulement à quatre mille ans , & il faut en accuser les révolutions physiques qu'a éprouvé notre continent , & non la jeunesse de l'espece humaine.

Il y a un peu plus de trente siècles qu'Orphée donna aux Thraces errans & anthropophages des mœurs , des loix & une religion. (*)

L'Egypte , de son tems , sembloit le foyer des connoissances humaines ; il s'y rendit , lut les livres d'Hermès , se fit initier dans les

(*) On peut le conjecturer du moins de ce passage d'Horace :

*Sylvestres homines , sacer interpretæ deorum ,
Cædibus & fædo victu deterruit Orpheus
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.*

Horat. de arte poetica.

myfteres d'Ifis (*), & revint en Grece créer fa patrie.

L'HOMME
AVEC DIEU.

On a dit de ce grand homme , qu'il favoit avec fa lyre apprivoifer les tigres : cela fignifie , pour le philofophe , qu'il fit dériver la morale de l'harmonie des êtres intelligens , & que les Thraces ayant goûté cette harmonie , de tigres qu'ils étoient , devinrent des hommes.

Orphée , initié dans les myfteres de la physique , devoit paroître opérer des merveilles ; il eft probable , par exemple , qu'il fut , par l'étude qu'il avoit faite des fimples & de la machine humaine , tirer Euridice d'une maladie jugée mortelle , & qu'il ne la reperdit que pour avoir voulu en jouir avant d'avoir affermi fa convalefcence ; événement qui a donné lieu d'imaginer cette defcente d'Orphée aux enfers , confacrée à jamais par la mufique de Gluck & par les vers de Virgile.

S'il en faut croire les enthoufiaftes qui ne marchent qu'au milieu des miracles , Orphée ,

(*) Diod. Sicul. lib. I.

PART. III.

coupable d'avoir révélé les mystères à des profanes , fut frappé d'un coup de foudre (*) ; ce même prodige fut répété dans la suite par les Grecs , quand ils voulurent expliquer le naufrage d'Ajx , & par les Romains , quand ils voulurent justifier le meurtre de Romulus.

Il est bien plus vraisemblable que les femmes de la Thrace , irritées de ce que leurs maris les abandonnoient pour suivre leur législateur , conspirèrent contre lui , s'enivrèrent pour suppléer , par l'effervescence du sang , à l'absence du courage , & assassinèrent lâchement l'homme à qui elles devoient des autels.

Orphée composa beaucoup d'ouvrages que le tems a peu respectés : ses hymnes même , qu'on récita si long-tems à Athenes à l'ouverture des mystères , sont des monumens dont on conteste l'authenticité. (**)

(*) Pausanias , lib. IX.

(**) On les a attribuées , tantôt à un Onomacrite contemporain de Pisistrate , tantôt à un Pythagoricien nommé Cercops. Plutarch. *de placit. philosoph.* lib. II.
 --- Aucune de ces opinions n'est prouvée : il est difficile

La tradition philosophique nous apprend que ce grand homme étoit le meilleur astronome de son tems , que le vrai systême planétaire ne lui étoit pas totalement inconnu , & qu'il avoit même écrit sur la pluralité des mondes. (*)

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Le régime diététique qu'il donna aux Thraces est très-célebre , soit à cause de son austérité , soit parce qu'il précéda d'un grand nombre de siècles le pythagorisme : il ordonna à ses concitoyens d'être frugivores : il leur interdit jusqu'à l'œuf , parce qu'il le regardoit comme l'origine de la poule , & dans un systême plus étendu , comme le principe des êtres (**). Ce régime connu sous le nom de *vie orphique* , contribua autant que ses loix à adou-

de percer la nuit profonde qui environne ce point de critique. --- Henri Etienne a donné , sous le nom de *poësis philosophica* , le recueil des vers qu'a fait Orphée , & des vers qu'on lui attribue.

(*) Plutarch. *de placit. philos.* lib. II, & Stobei *eclog. phys.* lib. I.

(**) Plutarch. *Conviv. sapient.* édit. de H. Etienne , page 276.

PART. III. cir les mœurs grecques , & à inspirer aux Thraces de l'horreur pour répandre le sang des hommes.

Orphée , supérieur par son génie à ses contemporains , fut regardé comme un homme inspiré ; mais il ne se donna point pour tel : & voilà pourquoi le philosophe Celse osa proposer aux chrétiens de le prendre pour leur législateur.

La tolérance fut la base de la morale d'Orphée , & c'est en l'adoptant que les anthropophages de la Thrace devinrent les hommes de la nature.

Le théisme de ce législateur n'est point un problème : Orphée sur ce sujet a des idées aussi sublimes que Marc-Aurele ; il a même osé les exprimer en vers , & jamais la poésie ne mérita mieux qu'alors le nom de langage des dieux.

Les vers suivans donneront peut-être quelque idée de ce monument précieux de l'antiquité :

Ce dieu, peuple du Nil, qui regne sur tes maîtres,
 Est lui seul la racine & la tige des êtres;
 Sa main soutient le ciel, la terre & les enfers;
 La matière & l'esprit partagent son essence;
 Il unit les anneaux de cette chaîne immense
 Qui de l'astre à l'atome embrasse l'univers;
 De l'être organisé sa voix produit le germe.
 Il en est le principe aussi bien que le terme;
 Le sage de Memphis l'aperçoit tour à tour
 Dans le flambeau des nuits & dans l'astre du jour;
 La terre, de son sein déployant la parure,
 L'onde qui rafraîchit l'émail de la verdure,
 Le feu qui de nos sens entretient la vigueur,
 Tout aux yeux éclairés peint un premier moteur:
 Dieu vient comme un époux féconder la nature;
 Il s'annonce aux ingrats, mais en les foudroyant;
 Il parle, & ses décrets font passer, sans murmure,
 Ou du néant à l'être, ou de l'être au néant. (*)

L'HOMME
 AVEC DIEU.

(*) Ζεὺς πρῶτος χένετο Ζεὺς ὕστατος ἀρχικὴ βαύνα·
 Ζεὺς κεφαλὴ Ζεὺς μέσσα Διὸς δ' ἐκ πάντα τέτυκται.
 Ζεὺς πυθμὴν γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀγερόεντος.
 Ζεὺς ἄρσιν γένετο, Ζεὺς ἄμφοτος ἔπλετο νύμφη.
 Ζεὺς πνοὴ πάντων, Ζεὺς ἀκαμάτου πυρὸς ὁρμή.
 Ζεὺς πόντου ῥίζα Ζεὺς ἥλιος, ἥδ' ἐσθλην.
 Ζεὺς βασιλεὺς. Ζεὺς ἀρχὸς ἀπάντων ἀρχιγένεθλος.

PART. III.

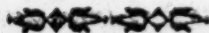
Le peuple, les conquérans, & le tems plus destructeur encore, mêlerent des absurdités à l'ancienne theogonie d'Orphée; mais le théisme, qu'elle consacre, se conserva plusieurs siècles dans la célébration des mysteres avec toute son intégrité; & si la doctrine annoncée dans ces mysteres avoit été publique, la Grece n'auroit point eu à se reprocher la mort de Socrate.

Παντας γὰρ κρύψας αὐτίς Φαος ἐς πολυγηθές.

Εἰς ἐρῆς κραδίης ἀνενεγκάτο μέγμερα ῥέζων.

Fragment d'Orphée, cité dans la fameuse lettre d'*Aristote* à *Alexandre* sur le système du monde, cap. *VII*, art. *I*.

Bien des critiques prétendent que ce qui nous reste des hymnes d'Orphée est d'une main étrangère; mais qui auroit pu supposer un morceau aussi éloquent que celui que je viens de traduire?



ARTICLE II.

ZOROASTRE.

ZERETHOSCHTRO , dont les Arabes ont fait Zaradusht , & les Grecs Zoroastre , est le plus célèbre législateur religieux de l'Orient. Ce grand homme , si révééré en Asie , a été jusqu'au dix-huitieme siecle très-peu connu en Europe : Cluvier l'a pris pour Adam , Procope pour Abraham , Grégoire de Tours pour Sem , Huet pour Moïse : mais il est lui-même ; il est Zoroastre.

L'HOMME
AVLC DIEU.

Sa vie est , de tous les problèmes historiques , le plus difficile à résoudre : aucun écrivain ne s'accorde sur ses détails ; ni les Arabes analysés par d'Herbelot (*), ni le docteur Hyde , qui a fait les plus profondes recherches sur la religion des Perses (**); ni l'abbé Foucher , qui a donné tant de mé-

(*) *Bibliothèque orientale* , page 930.

(**) *De religione veter. Persar.* cap. XXIV.

PART. II: moires à l'académie des belles-lettres sur le
 systême du feu principe ; ni le foible Anquetil,
 qui a été dans l'Inde demander aux Parfis eux-
 mêmes des lumieres sur la personne & les
 écrits de leur législateur.

L'époque seule du tems où il a paru n'a
 jamais pu être fixée, même par approximation.
 Justin en fait un roi de la Bactriane contem-
 porain de Sémiramis (*) ; Arnobe le suppose
 ami de Cyrus (**) ; Pline le fait vivre cinq ou
 six mille ans avant la guerre de Troye (†) ; &
 le docteur Hyde ne veut pas que sa naissance
 remonte seulement six siècles avant notre ère
 vulgaire (††) ; quelques philosophes ont coupé
 le nœud gordien, en disant qu'il n'y avoit point
 eu de Zoroastre.

L'abbé Foucher, plus circonspect, conjec-

(*) Voy. cet abrégiateur de l'*histoire de Trogue
 Pompée*, lib. I.

(**) Voy. son ouvrage pieux & foible contre les
 Gentils, lib. I.

(†) *Hist. natur.* lib. XXX, cap. I.

(††) *De relig. veter. Pers.*, cap. XXIV.

ture, sur un passage de Pline, qu'il y a eu deux Zoroastres : son hypothèse n'est pas sans vraie semblance ; & s'il est difficile de l'admettre, il l'est encore plus de la réfuter.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Le premier Zoroastre peut très-bien avoir vécu six mille ans avant la guerre de Troie (*), quoique cette époque recule d'un grand nombre de siècles le berceau du genre humain : mais en faisant le globe moins jeune, j'aime mieux m'éloigner de la bible que de la raison.

C'est cet ancien Zoroastre qui fonda le magisme en Orient ; c'est lui qui établit le pyrée de Balk, le plus célèbre des temples érigés au feu principe (**); pyrée qu'il auroit sans doute érigé à Suze ou à Persépolis, s'il y avoit eu de son tems un empire de Perse.

C'est à lui qu'il faut attribuer cette sublime

(*) L'abbé Foucher n'ose pas le placer avant le règne du premier Cyaxare. *Mém. de l'Acad. des belles lettres*, édit. in-12, tome XLVI, page 443. --- Cela ne valoit pas la peine de faire deux Zoroastres.

(**) *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, au mot *Kischtasb*.

PART. III.

définition de la Divinité : « Dieu est le plus
 » ancien de tous les êtres ; toujours uniforme,
 » source de tous les biens , meilleur que tout
 » ce qui est bon ; plus sage que tout ce qui est
 » sage ; il tient de lui-même son existence , ses
 » perfections & son empire sur l'univers. » (*)

Ce Zoroastre ne fit point de miracles : quand
 on parle de Dieu avec une raison aussi éclairée ,
 on se fait entendre des hommes sans avoir
 besoin de les tromper.

Sa morale est celle de la nature ; & si les
 Parfis sont encore aujourd'hui les hommes
 les plus respectables de l'Asie , c'est qu'ils ont
 conservé cette morale sublime , malgré les
 révolutions de l'Indostan , les conquêtes des
 Européens , & les crimes de leurs rois.

S'il est vrai que ce grand homme ait fait le
zendavesta , & que le *sadder* en soit l'abrégé ,
 il y a consigné sa doctrine : *Citoyens* , y est-il
 dit , *sachez oublier les injures ; -- peuples ,*

(*) Ce fragment nous a été conservé par Eusebe ,
 dans sa préparation évangélique , lib. I , chap. X.

souffrez

*souffrez que le flambeau des sciences vous
éclaire ; -- sages , portez avec hardiesse la
vérité jusqu'au trône des souverains : -- ô
hommes ! apprenez que le plus beau présent
fait à la terre est celui de la morale de la
nature.* Il y a des contrées sur le globe où de
tels principes rendroient des particuliers odieux
au gouvernement ; mais le sage qui les établissoit
étoit roi de la Bactriane.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Le second Zoroastre vint soutenir avec des prodiges le culte du feu principe, que le premier n'avoit institué qu'à l'aide de la raison ; il naquit à Urmi, ville de l'Aderbijan, environ 589 ans avant notre ere vulgaire (*) : sa vie est un tissu de merveilles : aussi a-t-elle été composée en vers, & on peut juger du degré d'autorité que peut avoir une histoire, quand elle est écrite par des poètes, & par des poètes qui croient aux miracles. (**)

(*) *Mém. de l'Acad. des belles lettres*, édit. in-4°, tome XXXI, page 370.

(**) Les plus grands détails que nous ayons sur la personne du second Zoroastre, ont été recueillis par

 PART. III.

Il n'est point inutile de s'arrêter un moment sur ces contes orientaux, soit pour suivre la trace du théisme dans ce monde de merveilles, soit pour faire observer avec quelle uniformité les écrivains sacrés se copient, dans tous les cultes où on a entrepris d'ajouter à la nature.

Zoroastre rit en naissant ; merveille qui convenoit plus à Démocrite qu'au législateur austère des brachmanes.

Un chef de magiciens (car il devoit y avoir des partisans du mauvais principe dans le pays natal d'Arimane) instruit que Zoroastre deviendrait un jour le destructeur de sa secte, va chez le père de cet enfant céleste, l'aperçoit dans son berceau, & veut le fendre en deux d'un coup de cimeterre ; mais sa main sèche à l'instant, & Oromaze est vainqueur d'Arimane.

M. Anquetil : *Zenda-vesta*, tome I, seconde partie ; & ce voyageur avoue qu'il les a presque tous tirés des poèmes indiens, qui ont pour titre *Zerduft-nam ah & tchengréghatchnamah*. -- Cette partie du *zenda-vesta*, au défaut de meilleurs mémoires, va me servir de matériaux pour écrire l'histoire du second Zoroastre.

Les prodiges ne convertissent jamais les infidèles contre qui on les opere; les magiciens L'HOMME
AVEC DIEU. trouvent le moyen d'enlever Zoroastre; ils le portent dans un désert, le placent sur un bûcher formé de bois résineux, l'embrasent & se retirent: Dogdo, mere de l'enfant, arrive à propos, voit le sage dormant tranquillement au milieu des flammes qui formoient une voûte au-dessus de sa tête, & le ramene dans son palais: c'est l'histoire juive de Misach, de Sidrach & d'Abdénago. Le miracle original est dans le pentateuque, & non dans l'histoire de Zoroastre.

Le législateur de la Perse, devenu grand, alla dans la Chaldée consulter les sages & lire leurs livres: arrêté dans son voyage par le fleuve impétueux de l'Araxe, il le passa à pied sec. Son historien ne dit pas s'il marcha simplement, comme S. Pierre, sur les eaux, ou si les flots se séparèrent pour former deux murs liquides, comme dans le fameux passage de la mer Rouge.

PART. III.

Zoroastre , sur le point de donner une religion à sa patrie , alla sur une haute montagne consulter Oromaze : un ange le transporta dans le ciel ; faveur que l'Être suprême accorda aussi , plusieurs siècles après , à Mahomet ; mais les voyages de ces deux législateurs n'ont pu encore fixer la situation de ce ciel dans la carte de l'univers.

Ce voyage de Zoroastre est au reste un roman moral très-instructif. Le sage demande à Oromaze quel est le meilleur des hommes. *C'est*, répond Dieu, *celui dont le cœur est droit , & qui est bienfaisant pour tous les êtres.*

Je suis, ajoute-t-il, *le génie du bien ; les insensés disent que je suis le tyran de l'espece humaine ; mais je ne veux pas même le mal de ceux qui avancent de tels blasphêmes.*

Zoroastre demande l'immortalité à Oromaze ; celui-ci lui montre tous les événemens de la terre , depuis son origine jusqu'à sa catastrophe : à la vue de tant de fléaux & de tant

de crimes , le sage se corrige de la manie de vouloir être immortel.

L'HOMME
AVEC DIEU.

En sortant de la présence d'Oromaze , Zoroastre s'entretient avec les intelligences célestes : il apprend de l'une à ne point tuer les animaux ; une autre lui enjoint de ne jamais laisser éteindre le feu sacré , symbole de l'Être suprême ; un troisième ange lui déclare que le meilleur des rois est celui qui rend la terre fertile ; un dernier lui donne l'ordre de publier son évangile.

Zoroastre de retour de son mont Sinaï , apporte ses tables de la loi à Balk , & entre dans le palais du roi Gustap par le toit , en fendant le plancher. Ce prince étoit environné de sages ; le prophète s'approche de son trône :
« Je suis , dit-il , envoyé de la part de celui
» qui a fait les sept cieux : voici sa loi ; prends
» & lis. »

Gustap demande des miracles à l'interprete d'Oromaze : « Va , répond celui-ci , quand tu
» aura lu le zenda-vesta , tu n'auras plus besoin

PART. III. » de miracles ; au reste , ce livre même que
 » je t'apporte est le plus grand des miracles. »

Zoroastre lut alors un chapitre du zendavesta ; mais Gustap ne le goûta pas : le chapitre étoit si sublime que le bon roi n'y entendit rien.

Cependant le conseil de Gustap persista à demander un miracle , pour justifier la nouvelle doctrine : Zoroastre , au lieu d'un , en fit deux ; il laissa verser de l'airain fondu sur sa poitrine , qui coula sans le blesser ; ensuite il planta devant le palais une branche de cyprès , qui devint en peu de jours si grosse , que dix grandes cordes ne pouvoient l'environner ; les feuilles de ce cyprès avoient la vertu de donner de l'esprit à ceux qui en mangeoient : Gustap en goûta & acquit assez d'esprit pour entendre le livre de Zoroastre.

Les ministres du prince qui n'aimoient pas à se nourrir de feuilles de cyprès , formèrent un complot contre Zoroastre ; ils gagnèrent le portier de sa maison , & introduisirent secrètement sous son oreiller des lambeaux de

chair humaine , & des membres de cadavres ;
ensuite ils allèrent dire à Gustap que le prétendu ^{L'HOMME}
prophete étoit un enchanteur qui passoit la ^{AVEC DIEU.}
nuit à des sortilèges , & qui feroit quelque jour
le malheur de l'état. On va à l'instant visiter
son lit ; & le prince , qui probablement avoit
oublié ce jour-là de manger des feuilles de
cypres , fait jeter Zoroastre dans un cachot. Au
bout de sept jours l'écuyer de Gustap s'aper-
çut que le cheval favori de son maître n'avoit
plus de jambes : on a recours alors au captif ;
celui-ci entreprend la cure ; mais avant que
d'opérer sur chaque jambe , il demande quel-
que chose de nouveau au monarque : le prix
du premier miracle fut que Gustap reconnoî-
troit le prophete d'Oromaze ; le prix du second,
la conversion de son fils , le héros Esendiar ;
& la récompense du troisieme , le vœu de la
reine d'être fidelle à la nouvelle loi ; pour la
derniere jambe , elle ne put reparoître que par
la découverte du complot. Gustap , assuré de la
guérison de son cheval , plaça Zoroastre à côté

PART. III.

de lui sur son trône , & fit empaler ses calomniateurs.

Cependant le roi de Balk , persuadé que son prophete partageoit la toute-puissance , lui demanda de voir la place qui lui étoit réservée dans le séjour d'Oromaze , la faveur d'être invulnérable , celle de lire dans l'avenir , & le don de l'immortalité.

Zoroastre déclara à son souverain qu'il ne pouvoit lui accorder qu'une seule de ses demandes , & lui en laissa le choix. Gustap s'arrêta à la premiere ; alors le prophete l'enivra , & le prince eut une extase où il fut transporté au pied du trône d'Oromaze.

Les trois autres miracles eurent lieu , mais non sur la personne de Gustap ; car l'esprit de Dieu doit souffler où il lui plaît.

Zoroastre donna du lait à Paschonten , second fils du roi , qui but & devint immortel.

Le héros Espendiar ne mangea que des pepins de grenade , & il ne devint qu'invulnérable.

Diamasp, ministre de Balk, eut en partage des parfums, & il lut dans l'avenir presque aussi bien que Zoroastre & les Sibylles.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

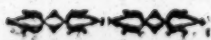
Zoroastre épousa trois femmes ; il eut de la dernière trois fils, mais qui ne paroîtront qu'à la fin du monde. L'histoire de cette génération n'est pas moins merveilleuse que le voyage au séjour d'Oromaze. Le prophète ne s'approcha de sa femme que trois fois, aussi-tôt elle se baigna, & les germes restèrent dans l'eau sous la garde de deux anges, jusqu'à ce que, dans la suite des siècles, des vierges privilégiées entrant à demi nues dans la même eau, reçoivent les germes sacrés, & conçoivent des fils posthumes de Zoroastre.

Zoroastre mourut à Balk à l'âge de 77 ans, & il compta, dit-on, sur la fin de sa vie, 80 mille sages dans l'Asie qui avoient embrassé sa doctrine.

Il n'est point prouvé que le *zenda-vesta*, le *vendidad* & les autres manuscrits, apportés de l'Inde en Europe, soient même du second

PART. III. Zoroastre ; ou s'ils en sont , à force d'avoir été altérés par des copistes qui n'entendent plus la langue sacrée dans laquelle ils sont écrits , ils appartiennent moins au législateur de l'Asie qu'à ses interpretes.

Cependant au travers des erreurs physiques, des anachronismes & des fables absurdes qui déshonorent ces écrits du second Zoroastre , on reconnoît toujours le théisme du premier , sa morale saine , & sa haine raisonnée contre l'intolérance. Si les Parfis croyoient moins aux miracles qu'ils renferment , ils seroient un des peuples du globe les plus voisins de la nature.




ARTICLE III.

CONGFUTSÉE.

LE théisme , qui est la religion de toutes les sociétés naissantes , s'affoiblissoit depuis longtemps à la Chine , graces aux impostures sacerdotales des sectes de Foë & de Laokium , lorsque Congfutsée parut , & ramena le premier des peuples au culte de la nature.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Il y a 2327 ans que ce grand homme prit naissance : les enthousiastes de sa doctrine ont environné son berceau de merveilles : ils ont dit que dans l'instant où il sortit du sein de sa mere , une symphonie céleste se fit entendre dans les nuages ; ils ont ajouté que deux dragons vinrent l'alaiter , & qu'il atteignit à l'âge de 6 ans la taille d'un homme fait , & la gravité d'un vieillard octogénaire. Il ne faut point accuser la mémoire de Congfutsée de ces fourberies religieuses ; apôtre de la vérité dans sa vie & dans ses ouvrages , il ne vit aucun mi-

PART. III.  racle, & il n'en fit jamais : son portrait est fidèlement tracé dans ces vers connus :

De la seule raison salutaire interprete ,
 Sans éblouir le monde , éclairant les esprits ,
 Il ne parla qu'en sage , & jamais en prophete ,
 Cependant on le crut , & même en son pays !

La vie d'un législateur qui n'est pas inspiré , offre peu d'événemens dans l'histoire ; ce ne sont pas les philosophes , mais les imposteurs à grand caractère qui tiennent dans leurs mains la destinée des états. Il faut plusieurs volumes pour écrire la vie de Mahomet ; celle de Confucée doit être en trois pages.

Ce grand homme jouit pendant sa vie d'une gloire bien supérieure à celle qui ne consiste qu'à ébranler des trônes ; sans chercher à faire une secte , il forma trois mille disciples, dont cinq cents allèrent remplir, dans leur patrie, les plus importantes magistratures : ces apôtres du théisme dictèrent à la multitude ce qu'elle devoit croire ; & peu à peu tout ce qui dans le vaste empire de la Chine n'étoit pas encore

gangréné par les superstitions sacerdotales, adopta la religion de la nature.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Le sage de la Chine fut, dit-on, l'instituteur d'un souverain. Eh ! qui pouvoit mieux que ce grand homme apprendre à un prince toute l'étendue de la dette qu'il contracte en naissant, avec les peuples qu'il va gouverner ? Il est bon que les Congfucée & les Fénelon élèvent de tems en tems des rois pour les hommes, afin de contrebalancer la doctrine de tant de Machiavel, qui n'élèvent les hommes que pour être écrasés par les rois.

Congfucée ne vécut que 73 ans : ses disciples lui érigèrent un tombeau dans son académie.

Ses ouvrages sont devenus l'évangile de la Chine : les lettrés les interprètent pour acquérir un nom, & les rois les lisent pour apprendre à gouverner.

Il donna d'abord un commentaire sur le *y-king* de Fohi, ouvrage composé de lignes entières & de lignes ponctuées, dont la com-

PART. III.

binaison offre 64 figures différentes. Leibnitz a cru découvrir , dans ce y-king , les élémens de l'arithmétique binaire ; mais les Chinois prétendent qu'il renferme l'histoire emblématique des premières causes : les disciples de Congfutsée le font servir de base au théisme , & les magiciens aux sortilèges.

Les autres ouvrages du législateur de la Chine , sont le *tahio* ou la *grande science* , sorte de code politique destiné à prévenir les crimes de ceux qui gouvernent , ou leurs erreurs , qui souvent sont aussi fatales que leurs crimes : on pourroit appeler ce livre , la morale des rois.

Le *chum-yum* ou l'*art de se modérer* : on y apprend à resserrer le cercle de ses besoins , à épurer ses jouissances , à vivre en paix avec Dieu , avec ses concitoyens & avec soi-même.

Le *lunyu* ou les *entretiens des philosophes* : ce sont des dialogues à la manière de Platon : Congfutsée y joue le rôle de Socrate , mais les autres interlocuteurs sont des sages avec qui on cherche paisiblement la vérité , & non

des sophistes qu'on se plaît à confondre. (*)

Tous ces ouvrages sont fondés sur le théisme L'HOMME
AVEC DIEU.
le plus pur, c'est-à-dire, sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'ame, & sur le dogme sacré de la tolérance. (**)

On peut juger de la manière de ce grand homme par quelques-unes de ses sentences, qui ne dépareroient point le beau recueil de Marc-Aurele.

« Celui qui persécute l'homme de bien, fait
» la guerre au bon principe.

» Il n'y a que l'honnête homme qui ait le
» droit de haïr ou d'aimer.

» Reconnois les services par les services, &
» les injures même par les bienfaits.

» Apprends à bien vivre, pour apprendre
» à bien mourir.

» Celui qui s'est proposé le matin d'être ver-
» tueux, peut mourir le soir; il a assez vécu. »

(*) Ces trois ouvrages de Confucius n'ont été connus en Europe qu'en 1687, par la collection des jésuites Intourta, Hendrick, Couplet & Rougemont.

(**) Voyez *Œuvres de Leibnitz*, édition in-4^o. de M. Dutems, tome IV, première partie, page 205.

ARTICLE IV.

PYTHAGORE.

PART. III. **C**E sage naquit à Samos, vers le tems où le second Zoroastre étonnoit l'Orient par ses prestiges, & où Congfufée l'éclairoit par ses ouvrages. Dès l'âge de 18 ans, dévoré de l'envie de tout connoître, & ne trouvant personne dans sa patrie qui fût digne d'être son maître, il résolut de parcourir une partie du globe, & de mettre à contribution tous les sages du monde connu, pour acheter le droit d'interpréter aux hommes le livre de la nature.

Phérécyde l'arrêta quelque tems dans l'isle de Scyros; c'est lui qui commença à développer en lui les germes du théisme, & qui, à force de le faire rêver sur l'immortalité, jeta dans son esprit le fondement du dogme de la métempsychose.

Il alla à Sparte étudier la législation de Lycurgue; en Crete, consulter Épiménide; à Babylone,

Babylone, apprécier la personne de Zoroastre; L'HOMME
AVEC DIEU.
& en Égypte, déchiffrer les hiéroglyphes où les prêtres d'Héliopolis avoient renfermé la science universelle.

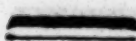
Son séjour en Égypte fut de 25 ans : il s'y fit circoncire, afin d'être initié dans les mystères d'Isis (*); mais trop éclairé pour attacher quelque importance à cette frivole cérémonie, il ne mit point, dans la suite, dans son code religieux que les crimes pourroient être expiés par l'amputation du prépuce.

Ce fut sans doute dans son initiation aux mystères égyptiens, qu'il descendit aux enfers, & qu'on lui fit voir l'ame d'Hésiode attachée à une colonne d'airain, & celle d'Homere pendue à un arbre, pour les punir d'avoir écrit des blasphêmes sur la nature des dieux. (**)

Pythagore passa plusieurs années dans l'Inde; c'est là qu'il mit la dernière main à son grand système de l'échelle des êtres, de la sen-

(*) Clément d'Alexandrie, *stromat.* lib. I.

(**) Diog. Laërt. vit. *Pythag.*

PART. III.  fibilité universelle, & de la métempfycofe.
De retour de ses voyages, il vint s'établir à Crotone, & donna à ses habitans des mœurs & des loix.

Il eut un grand nombre de disciples ; mais pour en avoir le titre, il falloit subir le plus rigoureux des noviciats ; on étoit cinq ans sans parler ; au bout de ce terme, on acquéroit le droit de communiquer ses doutes au maître, ou d'éclaircir ceux des profanes.

La communauté des biens étoit établie parmi les élèves de Pythagore ; l'orgueil des fortunes, ainsi que celui des rangs, disparoissoit devant le sage de Samos, & il n'y avoit que la supériorité d'intelligence qui pût établir quelque distinction dans cet ordre religieux de philosophes.

Cependant on ne faisoit point de vœux, en entrant chez ces illustres cénobites : les vœux sont des attentats contre la nature & la raison ; mais lorsqu'un pythagoricien, lassé de ne vivre que pour se vaincre, rentroit dans le

monde , les autres le regardoient comme mort pour la vertu , & ils lui érigeoient un tombeau , mais fans maudire sa mémoire.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Pythagore passoit pour infaillible dans son académie ; mais il ne se disoit point inspiré : ses oracles partoient tous d'une raison éclairée , & non de cet enthousiasme prophétique que produit le délire des sens : il lisoit dans l'avenir en calculant les probabilités humaines , & non en montant sur un trépied sacré , ou en se donnant des convulsions.

On a dit qu'il avoit changé des fèves en sang ; qu'il s'étoit fait saluer par le fleuve Neflus , & qu'il avoit paru avec une cuisse d'or aux jeux olympiques (*) ; mais tous ces contes partoient d'un peuple stupide , qui ne savoit admirer le sage qu'en l'adorant , ou de sophistes jaloux qui ne le relevoient que pour le rendre ridicule.

Pythagore parvint à l'âge de 90 ans , mais

(*) Voyez Naudé , *Apologie des grands hommes accusés de magie* , chap. XV.

PART. III.

ne mourut pas dans son lit. Il avoit refusé d'admettre au rang de ses disciples un nommé Cylon, le Catilina de Crotone par son crédit, par la vigueur de son caractère, & par sa scélératesse : celui-ci, pour se venger, mit le feu à la maison où le sage tenoit son académie ; il ne se sauva de l'incendie que trois hommes, du nombre desquels étoit Pythagore. Ce grand homme voyant que la loi se taisoit sur ce grand crime, & pressentant l'ingratitude d'une ville dont il avoit été vingt ans le dieu tutelaire, se retira à Métapont, choisit pour son asyle le temple des muses, & s'y laissa mourir de faim.

Pythagore écrivit beaucoup (*), mais il ne nous reste de lui qu'un petit nombre de vers, & quelques fragmens épars dans les historiens de l'antiquité.

Sa physique étoit celle de son tems ; c'est-à-dire, l'art de déraisonner sur les phénomènes

(*) Voyez la liste de ses ouvrages dans Diogene Laërce, *vis. Pythag.*

de la nature : il croyoit, par exemple, que les morts en se rassemblant produisoient les tremblemens de terre, & que le Nil n'avoit d'autre source que l'arc-en-ciel. (*)

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Pour sa morale, elle dériveroit du théisme, & y ramenoit sans cesse.

Socrate, le grand Socrate, se faisoit gloire d'avoir adopté cette morale sublime de Pythagore.

Trois législateurs célèbres en firent la base des institutions politiques qu'ils donnerent aux nations. Charondas la porta à Thurium ; Zaleucus, à Locres ; & Xamolxis, chez les Thraces ; Rome même en fit le fondement de ses douze tables : aussi quand il fut question dans cette ville célèbre d'honorer la mémoire du plus vaillant & du plus sage des hommes, on s'accorda à y ériger des statues à Alcibiade & à Pythagore.

(*) Ælien, *histor divers.* lib. IV, cap. XVII.

ARTICLE V.

*D'UN GRAND LÉGISLATEUR QUI A
PARU AU COMMENCEMENT DE L'ÈRE
VULGAIRE.*

PART. III.

L'ORIENT gémissoit sous la double tyrannie de ses rois & de ses prêtres, lorsqu'il parut dans son sein un homme extraordinaire, né pour nous consoler de nos malheurs, ou pour les faire disparoître.

Ce sage cachoit sous l'extérieur le plus simple une ame sublime : on vivoit avec lui comme avec un homme ordinaire ; & avant la révolution qu'il opéra sur ce globe, il falloit quelque génie pour pressentir en lui le grand homme.

Il vécut trente ans dans une retraite profonde, ignoré des rois, mais occupé à faire mûrir dans sa tête le plan de sa nouvelle législation, & plus utile à sa patrie par son silence, que son souverain par ses édits, & ses prêtres par leurs manifestes contre les infideles.

Né chez un peuple où la religion consistoit en cérémonies , & où les pratiques suppléaient à la vertu , il fut religieux , & se soumit à des cérémonies ; il observa des pratiques & ne se dispensa point d'avoir de la vertu.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Il venoit anéantir le sabbat , & il ne voulut point le violer ; il prêchoit contre la circoncision , & il se fit circoncire ; c'est qu'à ses yeux philosophiques tout culte extérieur étoit indifférent ; peu lui importoit que le citoyen se reposât le jour de la lune ou le jour du soleil , pourvu qu'il payât le reste de la semaine par son travail , le tribut qu'il devoit à sa patrie : peu lui importoit que le dévot s'imprimât des stigmates sur l'organe générateur , qu'il se baignât dans le Gange , ou qu'il répandît sur sa tête de l'eau lustrale , pourvu qu'il crût à l'Ordonnateur des mondes , & qu'il contribuât à leur harmonie.

Toute sa loi se borna à deux dogmes : *Aime ton Dieu plus que toi , & les hommes comme toi-même.* -- Si ce symbole depuis n'avoit pas

PART. III.

été alongé , les deux mondes ne gémirent pas sur la cendre de vingt millions d'hommes égorgés par le glaive de la religion.

Ce grand homme fut l'apôtre de la tolérance ; il accueilloit les polythéistes ; il ne dédaignoit pas les courtisanes ; il ne tonnoit que contre les prêtres , parce qu'ils ont été les ministres d'Arimane par-tout où on a cru au mauvais principe.

On lui a attribué une foule de prodiges : il en est qu'il a opéré avec la physique ; les autres ne sont que de pieuses allégories.

Il a souffert qu'on l'appellât fils de Dieu ; mais c'est dans le sens que nous n'existons tous que par ses bienfaits.

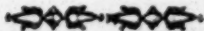
La vie de ce législateur célèbre fut un cercle continuel de bienfaits ; il prêcha & pratiqua sans cesse la morale pure & pacifique de la nature.

Devenu odieux au fanatisme par le spectacle de sa vertu , il termina sa carrière par le supplice des esclaves : sa mort fut plus héroïque

que celle de Socrate, à cause de l'opprobre
qui l'accompagna ; elle fut aussi plus doulou-
reuse que celle de Régulus, sans être moins
utile au genre humain.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Esclaves de l'Asie , citoyens de l'Europe ,
Negres , Albinos , nains du cercle polaire ,
géans des terres Magellaniques , vous tous ,
habitans de ce globe , puissiez-vous un jour
être réunis sous la loi de ce grand homme !
Mais n'écoutez que lui , & non ses interpretes ;
souvenez-vous que les ennemis les plus dan-
gereux de sa doctrine ont été ses enthousiastes ;
& que si les philosophes de toutes les nations
ont tonné contre son évangile , c'est qu'ils ont
cru , sur la parole des prêtres , qu'il étoit destiné
à renverser la nature.



A R T I C L E VI.

L O C K E.

PART. III.

LOCKE, l'historien de l'entendement humain & le créateur de la métaphysique, puisqu'il l'a rendue raisonnable, a été aussi le législateur religieux d'une partie du Nouveau-Monde; & c'est à ce titre qu'il tient un rang à côté des Orphée, des Pythagore & des Zoroastre.

Il n'y avoit pas un seul Européen dans la Caroline, contrée immense qui s'étend à 300 milles sur les côtes, & qui n'a pour barrières dans les terres que les monts Apalaches, lorsque des seigneurs d'Angleterre obtinrent de Charles II, en 1663, ce vaste pays en propriété. Il est évident qu'un roi d'Angleterre n'avoit pas plus le droit de donner à ses sujets une partie de l'Amérique, qu'une province de la Suede ou de l'Espagne; mais comme il étoit reçu depuis long-tems, dans le code européen, que le Nouveau-Monde n'appartenoit pas à ses habitans, les nouveaux souverains de la Caro-

line jouirent , sans scrupule , d'une donation qu'ils avoient acquise sans remords.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Au reste , cette usurpation semble avoir été légitimée aux yeux de la postérité , par la législation à laquelle elle donna lieu : le plan en fut tracé par Locke , & la prospérité dont la colonie a presque toujours joui depuis cette époque , prouve assez que le globe seroit plus fortuné s'il ne tenoit jamais sa politique & sa religion que de la main des philosophes.

Le code civil fut moins parfait , parce que le législateur vit sa plume enchaînée par les seigneurs Anglois , de qui il tenoit son pouvoir ; mais le code religieux fut tracé de main de maître : il voulut que la tolérance en fût la base. Tout citoyen de la colonie âgé de 17 ans put se choisir un culte , & il eut droit à la protection des loix , pourvu qu'il fût inscrire son nom dans le registre de la secte qu'il avoit adoptée.

Quant à l'exercice public de la religion , tout culte fut permis , pourvu qu'il fût autorisé par sept peres de famille.

 PART. III.

Locke avoit jeté les fondemens de cette politique religieuse dans ses *lettres sur la tolérance*, & dans son *christianisme* raisonnable; ainsi en donnant un évangile à la Caroline, il ne fit que mettre en pratique la théorie qu'il avoit déjà rencontrée en méditant sur la nature, & qui étoit écrite dans le cœur de tous les hommes.

Locke couronna le grand ouvrage de sa législation en voulant que son code n'eût de force que pour cent ans : il savoit que les ressorts des grandes machines politiques s'usent par l'action insensible du tems, par l'introduction des usages hétérogènes, par la nature même du cœur humain qui les fait mouvoir; il eut donc la modestie de laisser entendre qu'il n'avoit pas fait tout le bien qu'il pouvoit faire; & ce bien qu'il pressentoit pour les générations à naître, il n'eut pas la tyrannie de les empêcher d'en jouir, par la raison qu'il ne pouvoit le leur indiquer.

Locke mourut en 1704, à l'âge de 73 ans : sa vie est dans sa législation de la Caroline, dans son traité *de la tolérance*, & dans son beau livre *de l'entendement humain*.

ARTICLE VII.

P E N N.

SI j'avois à choisir parmi les législateurs qui ont donné des religions aux hommes, ce seroit peut-être Penn qui seroit mon héros; c'est le seul du moins à qui l'envie même n'ait pu reprocher des crimes, & qui ait fait des loix dans l'unique intention de remettre ce globe sous l'empire de la nature.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Ce Platon du Nouveau-Monde (& je crois honorer le Platon de la Grece en m'exprimant ainsi) étoit fils d'un amiral Anglois que Cromwel avoit aimé, ainsi que les deux Stuarts qui monterent après cet heureux scélérat sur le trône mobile de la Grande-Bretagne. Penn le marin avoit engagé sa fortune pour soutenir les expéditions dont on l'avoit chargé; & l'état n'ayant pu acquitter sa dette de son vivant, on proposa à son fils d'accepter en indemnité la donation d'un territoire immense de l'Améri-

PART. III, que , situé au quarantieme degré , sur les bords du fleuve Laware. Le jeune Penn , qui avoit de l'enthousiasme pour tout ce qui est grand , accepta l'offre de son souverain , non pour se faire despote , mais pour cultiver des déserts & les rendre l'asyle de la vertu.

L'époque de ce voyage mémorable au Nouveau-Monde , est de 1681 ; dès-lors le pays destiné aux nouveaux colons fut appelé Pennsylvanie.

Penn , qui avoit une politique à lui , différente de ce code raisonné de brigandage qu'on nomme droit des gens , ne crut point sa souveraineté légitimement acquise par la cession du gouvernement Anglois. Arrivé sur les bords du fleuve Laware , il acheta , des Sauvages indigènes , le pays qu'il se proposoit de cultiver , & donna ainsi à l'Europe un grand exemple , qu'elle admirera long-tems , mais sans avoir le courage de l'imiter.

La législation de ce grand homme est celle de la nature ; elle est fondée sur deux bases ,

la propriété civile , & la liberté de conscience.

Je laisse à la plume de Montesquieu à prouver

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

la supériorité de la partie politique de cette législation , & je ne m'arrêterai , en ce moment , que sur l'harmonie admirable qu'elle établit entre Dieu & les hommes.

Dans cette nouvelle république de Platon , tout homme qui admet un Dieu rémunérateur & vengeur , participe au droit de citoyen ; & tout citoyen qui admet la révélation du Christ , quelle que soit la secte qu'il embrasse , peut participer au gouvernement.

Il n'y a point dans la Pensylvanie d'inquisition sacerdotale sur les pensées des hommes. L'anabaptiste , le morave , l'anglican , le papiste , & ce modele des cénobites qu'on appelle le dumpler , y rendent à l'Être suprême , sous la sauvegarde des loix , le culte que leur cœur leur inspire. La moitié des colons est de la religion du législateur (*) ; vingt autres religions composent l'autre moitié : tous ces hommes ,

(*) Voyez ci-devant l'article des *Pensylvains*.

quoique divisés d'opinions , se disent de la même famille , parce qu'ils reconnoissent le même pere.

Avec de telles institutions les délits religieux doivent être rares : aussi on a observé que , pendant près d'un siecle , on n'avoit banni qu'un seul homme ; c'étoit un prêtre coupable du crime de l'intolérance.

Les Pensylvains, si fideles à la nature , n'ont point à se plaindre de ses rigueurs : leur climat est tempéré : ils habitent une terre qui s'ouvre aisément à la culture : pour la population , elle y est égale à celle de cette Scythie que Jorrandez appelloit la fabrique de l'espece humaine. Penn , en 1681 , y avoit amené deux mille hommes ; & en 1766 on y comptoit 150 mille blancs ; nombre qui doit s'être accru encore , puisqu'il double tous les quinze ans , suivant les calculs de Franklin , le Newton de l'électricité.

La colonie de Penn a un moyen de s'accroître que ne peuvent avoir les autres peuples des
deux

deux continens : elle regarde la guerre comme un crime de lese-société. Lorsque dans l'avant-derniere on lui proposa de s'armer pour disputer à la France les déserts glacés de l'Acadie, elle refusa. *Les hommes*, dirent ses chefs, *sont des morceaux d'argile qui se brisent assez d'eux-mêmes, sans que nous aidions encore à leur ruine.*

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Quand, dans le siecle dernier, les Machiavel des cours d'Espagne & de Portugal virent s'établir, à l'ombre de la paix & des loix, cette république de philosophes, ces hommes, qui ne savoient conquérir qu'en égorgeant, sourirent de pitié, & prédirent le désastre prochain de la colonie : leur attente a été heureusement trompée ; & les Pensylvains, qui changent les déserts en villes, ont fondé dans le Nouveau-Monde un empire bien plus stable que les Européens, qui y ont si long-tems changé les villes en déserts.

CHAPITRE III.

DE L'INSTITUTION D'UNE RELIGION
UNIVERSELLE. (*)

PART. III.

ON a tant dogmatifé sur des choses indifférentes, problématiques ou même absurdes, que la vérité semble réduire à ne s'énoncer qu'en doutant; cependant cette circonspection ne fait aucun tort aux principes de la philosophie naturelle. Socrate qui doute est plus sûr de persuader, que vingt sophistes qui affirment.

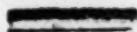
(*) D'ici jusqu'à la fin du manuscrit, nous avons trouvé quelques lacunes, & jusqu'à des titres de chapitres qui ne sont pas remplis: en voici quelques-uns qui donneront une idée de ce que méditoit l'auteur, si Dieu avoit prolongé sa carrière.

CHAP. IV. *Des inconvéniens, dans l'ordre politique, d'une religion nationale.*

CHAP. VI. *Des probabilités que le théisme est la religion des habitans des planetes.*

CHAP. IX. *Plan d'une ville de Théopolis à bâtir dans le continent austral, par un roi philosophe.*

Nous n'avons osé remplir ces lacunes. *Note des éditeurs.*

Le théisme me semble la religion du sage 
 qui ne se dit point inspiré ; c'est le seul culte L'HOMME
AVEC DIEU.
 de la terre dont les dogmes n'aient pas besoin
 d'être enseignés ; c'est le seul dont le langage
 s'entende par des peuples même qui n'en ont
 point , & dont la croyance soit reçue du Wolga
 au fleuve Saint-Laurent, & de l'Islande au Japon.

Cependant comme le despotisme sacerdotal
 semble avoir étouffé presque par-tout les ger-
 mes de la nature, il seroit peut-être nécessaire
 d'y ramener les hommes par un code moral
 qui pût être adopté peu à peu par tous les
 habitans du globe : ce code établiroit le théisme
 & la bienveillance universelle ; & l'harmonie
 entre le ciel & la terre, en seroit le résultat.

Ce n'est pas que les législateurs aient mé-
 connu totalement les deux fondemens de toute
 économie politique & religieuse ; mais la plu-
 part ont mis une telle barriere entre ces deux
 loix , qu'on peut être infracteur de l'une , sans
 donner atteinte à l'autre ; ils ont séparé le code
 divin du code civil, de maniere qu'on peut

PART. III. paroître en même tems & l'ami des hommes
& l'ennemi de Dieu.

S'il se trouvoit donc une législation qui formât une liaison intime entre la religion & la politique; où les crimes contre la société devinssent des crimes de lèse-majesté divine; où enfin le grand principe de la bienveillance générale découlat nécessairement du culte de l'Être suprême, je la regarderois comme le chef-d'œuvre des législations.

Ce qui me confirme encore dans mon opinion, c'est l'utilité qui en résulteroit pour le genre humain. L'homme sera plus vertueux quand le ciel & la terre se réuniront pour lui prescrire l'observance de la vertu. Un homme qui a deux chaînes ne soupire point après une liberté qui lui seroit funeste; celui qui n'en a qu'une, se sert de la main qu'il a libre pour délier celle qui ne l'est pas.

Voici la manière dont je conçois que le code destiné à établir sur la terre une religion universelle, pourroit être fait & adopté.

Les travaux préliminaires devroient être confiés à la plume des philosophes. On a dit L'HOMME
 que l'écrivain sans patrie devoit seul écrire AVEC DIEU.
 l'histoire ; & moi , je crois que le sage qui n'a
 adopté aucun des cultes inventés par les hom-
 mes, est seul digne de leur donner une religion.

Chaque nation choisiroit ses philosophes.
 Dans une matiere aussi importante , il faut
 pardonner à tout état , fût-il encore barbare ,
 de croire posséder des Platon , des Locke , &
 des Montesquieu.

Ces philosophes travailleroient dans une
 retraite profonde , & on leur permettroit de
 consulter ni les hommes , ni les livres. Les
 fondateurs d'une religion universelle ne doivent
 avoir d'autres matériaux pour leur ouvrage que
 l'idée de Dieu , la raison & la nature.

Quand ces travaux préliminaires feroient
 achevés, toutes les nations qui ont le courage
 de desirer un culte raisonnable , feroient affem-
 bler un congrès pour statuer sur ce culte , &
 lui donner une sanction.

PART. III.

Je n'écris point une Utopie ; ni une histoire des Sévarambes ; & je sens assez qu'il ne faut pas se flatter que d'ici à deux mille ans peut-être , la raison étende assez son empire sur ce globe , pour que toutes les nations qui l'habitent se réunissent à envoyer des plénipotentiaires au congrès que je propose : mais je connois au moins fix peuples en Europe , deux en Asie , & un au Nouveau-Monde qui peuvent donner ce grand exemple à la terre ; & si ces peuples acquierent , en vertu de leur nouvelle législation religieuse , une supériorité décidée sur leurs voisins , quelles sont les puissances assez ennemies de leur bonheur pour ne pas les imiter ? La révolution s'opéra lentement , mais elle s'opérera ; & il faut que les sages soient aussi cosmopolites pour faire germer , de leur vivant , des vérités utiles , dont la postérité ne recueillera tous les fruits qu'au bout de vingt siècles.

Le petit nombre de peuples des deux continents qui auront la gloire de jeter les fondemens

d'une religion universelle, choisiroient sans doute
pour leurs représentans les citoyens les plus
distingués par leurs lumieres & par leurs vertus.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Il faudroit qu'il n'y eût aucune préférence
parmi ces plénipotentiaires. Les hommes, dans
les rapports de la politique, peuvent avoir des
rangs & des distinctions ; mais dans les rap-
ports de la religion, tous ces préjugés dispa-
roissent : il peut y avoir divers degrés dans
l'esclavage civil des peuples ; mais les sujets &
les rois sont également esclaves aux yeux de
l'Ordonnateur des mondes.

Il seroit nécessaire d'établir le congrès dans
une ville où on eût depuis long-tems la liberté
de penser ; par exemple à Paris , si le projet
ne s'exécutoit que dans cent ans ; & si le délai
étoit moins long , à Londres ou à Philadelphie.

Les prêtres , les moines , les dévots & toute
cette foule d'hommes intéressés à faire vieillir
la terre dans l'enfance des préjugés , feroient
admis à présenter aux membres du congrès
leurs mémoires contre la nouvelle législation :

PART. III.

c'est en mettant ainsi au creuset le théisme, & les systèmes qui le contredisent, qu'on parviendra à rendre homogène la religion de la nature.

Les plénipotentiaires formeroient leur code universel sur les mémoires des philosophes.

Il faudroit que ce code fût, comme les thèses de la géométrie, susceptible de la démonstration la plus rigoureuse : si on met l'analogie à la place de l'évidence, voilà le monde retombé sous l'empire de l'opinion.

Les principes fondamentaux doivent être en petit nombre. -- L'arbre de la nature n'a qu'un seul tronc, mais ses branches ombragent l'univers.

Les principes doivent être exprimés avec la plus grande clarté. Le but de toute loi est manqué, si pour l'entendre il faut des interprètes.

Cette religion universelle doit avoir la raison pour base : tout culte qui anéantit la raison est un culte contre nature ; la raison seule est l'organe par lequel Dieu doit parler aux hommes.

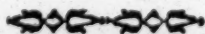
Elle doit établir la propriété, sans laquelle l'ordre social n'est rien.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Elle doit assurer la liberté, le seul don de la nature qui attache du prix à nos jouissances.

Elle doit propager les lumières. Ce n'est point dans le culte de la raison que l'arbre de la science porte des fruits défendus : l'homme de la nature est toujours d'autant plus honnête, qu'il est plus en état de raisonner son honnêteté.

En un mot, le culte universel que je propose doit faire le bonheur de tous les hommes, excepté des ministres d'Arimane ; c'est-à-dire, des conquérans, des despotes, & des apôtres de l'intolérance.



CHAPITRE IV.

DES MOYENS D'EMPÊCHER LES RELIGIONS DES HOMMES DE LEUR NUIRE.

PART. III.

LES grandes sociétés se plaisent encore plus que les individus, à vieillir dans leurs anciennes erreurs. Pierre le Grand a été sur le point de se voir détrôné, pour avoir voulu donner nos usages à ses Russes. On conduiroit tous les Juifs à l'auto-da-fé, plutôt que de leur interdire la circoncision. Les Italiens se laisseroient égorger jusqu'au dernier, afin de conserver la cabane de notre Dame de Lorette, ou la châsse de S. Janvier.

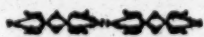
Il est donc très-probable que le congrès, pour la religion universelle, fera mis pendant long-tems, avec le projet de la paix perpétuelle, au rang des rêveries d'un homme de bien ; mais puisqu'il semble nécessaire aux gouvernemens que les hommes, réunis par la vertu, soient divisés par la croyance, ne pour-

roit-on pas du moins travailler pour que cette croyance ne fît pas le malheur, soit de l'aveugle qui l'adopte, soit du citoyen clairvoyant qui veut l'anéantir ?

L'HOMME
AVEC DIEU.

Les religions humaines ne s'appuient que sur des préjugés que leur antiquité seule peut rendre respectables ; mais on peut épurer ces préjugés ; empêcher la foi de nuire , si on ne peut l'empêcher d'avilir , & préparer ainsi les voies au regne pacifique de la nature.

Je vais jeter quelques idées sur la réforme du culte le plus répandu dans les deux mondes. Quant aux juifs, aux polythéistes & aux musulmans, les principes vont être posés ; & c'est à leurs philosophes , s'ils en ont , à terminer l'ouvrage.



ARTICLE PREMIER.

*RENDRE LE CULTE NATIONAL
RAISONNABLE.*

PART. III. **L**ES magistrats devroient être chargés de la réforme du culte de la patrie; c'est à eux à résoudre le grand problème, pourquoi partout il y a des loix si sages & des religions si folles; c'est à eux à faire revivre le sénat de l'ancienne Rome, à donner des prêtres à la nation, ou à le devenir eux-mêmes.

Il faut ne pas donner plus d'autorité à la révélation de son pays, qu'à celle d'un Mahomet, ou d'un Sammonocodom; il faut prévenir celles qui pourroient s'introduire, & ne tolérer celles qui existent, qu'autant qu'elles ne blessent pas la morale & la raison. Il faut un culte, mais la foi ne doit pas en être le fondement; la foi dans les choses surnaturelles est absurde; dans les choses naturelles elle est inutile.

Il faut écarter de la religion le voile des myſteres; les myſteres ſont une injure à l'Être ſuprême; tout doit être évident dans le culte qui nous lie à lui, comme dans les loix qui nous enchaînent à la ſociété, & dans les principes qui nous menent à la vertu.

Si on ne peut anéantir les miracles, il faut les interpréter. Le célèbre Wolaſton prétendit que tous les miracles du légiſlateur de l'Europe moderne étoient de pieuſes allégories (*): & un de ſes concitoyens, l'illuſtre Bolingbroke, a écrit pour les anéantir. — Ne pourroit-on pas, avant d'établir la croyance de Bolingbroke, laiſſer répandre l'opinion de Wolaſton?

Il eſt néceſſaire, en un mot, que la religion ne conſiſte pas en dogmes qu'il faut croire, mais en préceptes de morale qu'il faut pratiquer; rendre le pere plus cher à ſon fils, l'épouſe à ſon époux, le citoyen à ſa patrie, &

(*) Les ſix diſcours de ce philoſophe ſur les miracles parurent à Londres en 1737, & en moins de trois ans on en vendit ſoixante mille exemplaires.

PART. III.

le sujet à son roi ; prévenir les crimes secrets ; montrer au scélérat puissant un Dieu vengeur qui l'attend au bord d'une tombe qui s'en-
trouve ; & consoler le juste qui souffre , par la perspective de l'immortalité : voilà le symbole de toute religion raisonnable ; & malheur au législateur qui ose y ajouter !



ARTICLE II.

*CHANGER LES MINISTRES DES AUTELS
EN CITOYENS.*

UN prêtre dans tout culte raisonnable ne doit être que le censeur des mœurs ; s'il exerce une autre magistrature que celle de la morale , s'il peut aveugler ses concitoyens & les rendre malheureux , le culte qu'il professe & le gouvernement où il vit ne valent rien.

L'HOMME
AVEC DIEU.

De quelque religion qu'on soit , il est toujours à souhaiter que ses ministres n'aient jamais d'influence dans les affaires politiques. Pourquoi des hommes qu'on suppose exempts de passion prendroient-ils part aux querelles sanglantes des états ? Où fera donc la paix , si , quand la terre est en proie à la discorde , elle ne se trouve pas aux pieds des autels ?

Les puissances doivent en agir envers les prêtres comme le peuple d'Angleterre en a agi avec ses rois ; il leur a laissé le pouvoir absolu

PART. III.

pour faire le bien , & il les a enchaînés quand ils ont voulu devenir des tyrans.

Le clergé a eu long-tems en France l'autorité politique , dont les souverains seuls devroient être dépositaires (*) ; avec cette autorité il a acquis des richesses immenses : dans la suite les lumières sont venues ; on lui a ôté l'autorité , & on lui a laissé les richesses : il s'agiroit d'examiner maintenant si avec les richesses il ne lui sera pas aisé de recouvrer l'autorité. (**)

Le grand but des réformateurs des cultes doit être de faire des prêtres une nouvelle classe de citoyens.

Comme il est absurde d'avoir deux patries , il faudroit achever de tirer le clergé de la dé-

(*) Voyez les *constitutions de Clotaire*, à l'ann. 560, art. VI.

(**) On a calculé qu'il y avoit en France treize cents abbayes , quinze mille chapelles , douze mille prieurés , quinze mille couvens , & trois cents mille hommes vivant dans le faste , ou au moins dans l'aïfance , du bien de l'église. Quelle ligue formidable ne feroit pas contre les trônes cette armée de célibataires , s'ils cessoient un moment d'être citoyens ?

pendance des papes ; il faudroit qu'un habitant
de la France ou de l'Espagne fût Espagnol L'HOMME
AVEC DIEU.
& François , avant d'être catholique romain.

Le célibat religieux isole trop l'insensé qui
s'y dévoue ; il faut donc enchaîner le prêtre à
sa patrie par les nœuds sacrés du mariage.

Le clergé en Europe est partagé en diverses
hiérarchies , & il s'en faut bien que toutes méritent
des anathèmes de la part des philosophes,
& une réforme de la part des gouvernemens.

Le corps des évêques est composé , sur-tout
en France , d'hommes distingués par leur naissance,
par leur éducation & par leurs lumières :
on peut les constituer souverains du monde
moral , pourvu qu'ils le soient par la grace des
rois ; que leurs mandemens ne respirent que le
théisme & la raison , & qu'ils soient dans leur vie
& dans leurs écrits les apôtres de la tolérance.

Les membres du clergé qui ne s'occupent
que de dogmes , de mystères & de controverses ,
sont les fléaux de tout état bien policé : le roi
Jacques , qui n'étoit cependant sur le trône qu'un

PART. III, docteur de Sorbonne, avouoit *qu'il étoit difficile d'être à-la-fois bon sujet & bon théologien* (*). Législateurs, ne demandez pas compte aux théologiens de tout le sang qu'ils ont fait répandre : ne vengez pas la terre, mais prévenez les délits de l'intolérance, & anéantissez la Sorbonne.

La classe des ministres des autels dont la saine politique & la raison s'accroissent le mieux, est celle des curés : je ne connois point d'être aussi respectable qu'un citoyen chargé par état d'être le médiateur entre le ciel & la terre ; qui instruit l'ignorance, qui console l'infortune, qui, remplissant à-la-fois les devoirs d'homme & ceux de pasteur, sert les malheureux qu'il dirige de ses conseils & de sa bourse. S'il ne va point mendier à la cour des rois des bénéfices qui corrompent son ame ; s'il a le courage de ne prêcher à son peuple que la morale de la nature ; si, père tendre & sensible,

(*) *De l'homme, de ses facultés intellectuelles, &c.* tome II, page 120.

il réside parmi ses enfans jusqu'à ce que l'Être
suprême l'appelle dans son sein, je le regarde L'HOMME
AVEC DIEU.
comme le bienfaiteur des hommes, & sa cendre
n'a pas besoin d'opérer des miracles pour mé-
riter les honneurs de l'apothéose.

Quant aux moines, jusqu'à ce que le souffle
de la raison ait achevé de les dissiper, on doit
s'occuper à les rendre utiles : il faudroit leur
interdire cette mendicité qui dégrade l'ame,
cette fureur de controverse qui n'est bonne qu'à
troubler la société, & jusqu'à ces vêtemens
lugubres & bizarres, masque trompeur de la
pénitence, qui, dans des tems d'orage, servent
aux perturbateurs du repos public de marques
de ralliement. Que les couvens dévoués à une
ignorance éternelle se consacrent aux travaux
mécaniques des arts & de l'agriculture; & que
ceux où on peut encore impunément être philo-
sophe, occupent leurs loisirs à créer des projets
utiles à la patrie ! Oh, combien les monasteres
deviendroient respectables, s'ils étoient les sanc-
tuaires des arts, ou des académies du bien public !

ARTICLE III.

ÉPURER LE CULTE PUBLIC.

PART. III.

SI tous les cultes sont indifférens à la Divinité, choisissez le plus raisonnable; s'il n'y en a qu'un seul qui lui plaise, c'est encore à la raison à le déterminer; sous quelque rapport qu'on envisage le culte, il doit être subordonné à la loi: les philosophes doivent en tracer le plan, les magistrats lui donner sa sanction, & le souverain le maintenir de toute l'énergie de son pouvoir.

Ce culte ne doit rien avoir de triste & de lugubre dans ses cérémonies: la terreur ne désigne que le mauvais principe, & n'est bonne qu'à faire des hypocrites ou des esclaves.

Ses fêtes doivent consacrer les actions vraiment grandes & vertueuses, & non les pratiques minutieuses de la superstition ou les attentats célèbres du fanatisme: le fameux édit de Nantes, la réhabilitation des Callas, la

liberté rendue aux negres dans une partie du Nouveau-Monde , voilà des sujets de fêtes pour les nations , & non la canonisation d'un saint obscur qui n'a été utile qu'aux moines , ou le triomphe de la foi , dû aux dragonnades & au massacre de la Saint-Barthelemi.

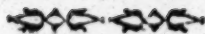
**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Le catalogue des saints doit être livré aussi aux regards des magistrats ; il faut effacer du calendrier les Stylite , les François , les Dominique , & tous ces pieux insensés que le monachisme a tirés de la poussière.

Les livres ascétiques ne doivent pas non plus se dérober à la réforme des législateurs ; on n'observe pas assez combien ces monumens de la stupidité religieuse achevent de dégrader l'homme sans principes ; celui qui s'en occupe dans les siècles éclairés n'est qu'un imbécille obscur dont la vie & la mort seront également inutiles à la patrie ; mais quand on les lit avec volupté dans les siècles de barbarie , on peut aller mettre le feu au bûcher d'Anne Dubourg , manger le cœur de la maréchale d'Ancre ,

ou porter les reliques du saint qui assassina
PART. III. Henri III.

Dans tout état où les souverains auront
ainsi le courage de rendre raisonnable le culte
de leurs peuples , la génération présente ,
malgré le petit nombre de ses erreurs , vivra
en paix ; & la génération qui lui succédera
abattant sans cesse quelques têtes de l'hydre
du préjugé , adoptera d'elle-même le pur
théisme , & rentrera sans effort sous l'empire
de la nature.



PREMIERE POSTFACE.

ENFIN, voilà la moitié de ma carrière terminée : on n'a pu d'abord me juger mal, parce que la prudence de mes censeurs avoit mutilé de tout côté cet ouvrage. Cette dernière édition est le creuset où ma philosophie s'épure ; tout ce qu'on y avoit inféré d'hétérogène a disparu, & la chaîne de mes idées n'échappera point à l'œil du philosophe.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Et quand j'ambitionne le suffrage du philosophe, je ne fais que demander en d'autres termes celui de l'homme de génie vertueux : pour les écrivains qui n'ont ni Dieu ni morale, je ne les hais point, parce que je ne hais personne ; mais je me fais gloire de les combattre & de leur arracher le masque philosophique dont ils se couvrent pour en imposer à leurs victimes.

Avec ces principes, j'ai eu le bonheur de ne point déplaire aux âmes sensibles & honnêtes : j'ai eu la gloire de ne compter parmi mes ennemis que les fanatiques, les esprits fers,

PART. III.

& tous les auteurs des libelles où on déchire périodiquement nos grands hommes. (*)

J'ai traité dans la partie de la philosophie de la nature qui est imprimée, de nos devoirs envers Dieu & envers nous-mêmes ; il reste à considérer l'homme en rapport avec l'homme ; c'est la partie de ces mémoires philosophiques qui intéresse le plus les nations policées, qui mérite le plus la curiosité du citoyen qui veut se faire des principes, & sur laquelle il y a le plus de choses neuves à dire, malgré la quantité prodigieuse de volumes qu'ont écrit sur cette matière les moralistes, les jurisconsultes, les savans oisifs, les docteurs & même les philosophes.

Je ne cache point que celui qui voudra ache-

(*) L'auteur de la Philosophie de la nature a l'ame trop élevée pour dénoncer ici à la postérité un seul de ses ennemis ; c'est à nous à suppléer à son silence. Nous trouvons, en lisant les libelles du tems, parmi ses détracteurs, un abbé Sabbatier qui a compilé sans esprit, l'Esprit de trois siècles ; un abbé Fontenay qui compile à trois sols par feuilles les affiches de province pour une centaine de souscripteurs qui vont le quitter ; & un abbé anonyme qui compilera éternellement les nouvelles ecclésiastiques, malgré le mépris dont le public les accueille. *Note des éditeurs.*

ver ma carrière, a besoin du plus grand encouragement : on ne fait pas combien de fois on a arraché la plume de mes mains ; on ignore à combien de sacrifices de toutes sortes m'a entraîné ma persévérance : on ne se persuade pas aisément combien il en coûte à une plume honnête , pour avoir la permission d'être utile.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Au reste , je ne me dissimule pas combien l'entreprise de donner une morale au genre humain tirée de la philosophie & fondée sur la nature , est au-dessus de mes forces ; mais pour suppléer à la foiblesse de mes talens , j'ai des mœurs douces , un caractère pacifique , & de l'enthousiasme pour tout ce qui porte le caractère sacré de la vertu : que des hommes de génie viennent après moi jeter en fonte la statue dont je leur offre le moule ; je leur abandonne mon livre , si en le faisant tomber , ils en écrivent un autre plus utile ; & je consens à être pour la morale ce que Rotrou fut pour la scène françoise , pourvu que je montre de loin à Corneille la route qu'il doit suivre pour me faire oublier.

SECONDE POSTFACE,

*Trouvée dans le manuscrit confié par le célèbre
Helv... & rejetée par les premiers éditeurs.*

PART. III.

NON, il n'est pas terminé, ce traité philosophique de la religion, dont j'ai osé faire hommage à ma patrie : quelque hardi que j'aie paru au vulgaire sacerdotal, je ne l'ai pas été assez aux yeux des sages & des gens de bien. Il ne suffisoit pas de montrer que je pouvois mettre la main à l'arche sans être frappé de mort ; il falloit encore avoir le courage de l'ouvrir, pour exposer à la lumière cet amas d'impostures religieuses qu'elle recele : ce second pas fait, il n'en restera plus qu'un dernier à faire au philosophe, ce sera de la renverser.

L'arche que j'ose ouvrir sans être lévite, renferme les codes sacrés de toutes les religions qu'on a bâties avec l'échafaudage de la révélation : tels que les livres mystérieux du Foë de l'Asie, le Zenda-vesta de Zoroastre,

le Coran de Mahomet, & sur-tout le pentateuque. L'HOMME
AVEC DIEU.

Il faut examiner tous ces codes sacrés qui mettent une barrière impénétrable entre Dieu & la raison : on permet à la critique de s'exercer sur quelques textes mutilés des anciens, qui ne parlent qu'à la curiosité des bibliographes, & on lui défendrait de porter son flambeau sur des impostures sacerdotales qui ont fait pendant quarante siècles le malheur des générations humaines. Le censeur respecté d'un Berosé ou d'un Sanchoniaton, ne pourroit élever des doutes sur Mahomet, sur Moïse, ou sur les petits prophètes !

Cependant comme il peut y avoir du fanatisme, même dans la haine du fanatisme, il ne faut point déchirer le voile, quand on fait le même bien en l'entrouvrant ; il y a dans tous ces codes sacrés un côté respectable que l'homme impartial doit saisir : c'est celui où le législateur abandonnant des dogmes futiles, tire de la connoissance du cœur humain les principes de sa morale : voilà le véritable édi-

PART. III. fice de la religion de la nature : tout ce qu'on y ajoute n'en est que l'échafaud.

Ces considérations conduisent à un grand principe ; c'est que la morale est antérieure à toutes les religions.

Cette base une fois placée , il faut voir quels sont les services que les cultes révélés ont rendus à la morale , & en tenir compte aux législateurs , pour que le genre humain mette dans une balance impartiale leur renommée.

Le dernier chapitre de ce traité philosophique de la religion fera alors le tableau de tous les grands principes de morale épars dans les codes sacrés qui gouvernent la terre depuis quatre mille ans.

Et de ce grand travail résulte l'objet de notre ouvrage , la religion de la nature.

Fin de la Philosophie de la nature.

SUPPLÉMENT
A LA PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

AVIS DES ÉDITEURS.

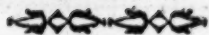
AU défaut de l'ouvrage important annoncé dans la seconde postface, & sur lequel les recherches les plus opiniâtres n'ont pu nous donner la moindre lumière, nous offrons ici au public un conte philosophique du même auteur, qui n'est point étranger à cet ouvrage. Il a pour titre : *le peuple du soleil & les Mikimaks* ; il se trouve dans une ancienne édition de la philosophie de la nature, & nous ignorons pourquoi l'auteur l'a rejeté de son édition originale.

SUPPLÉ-
MENT.

Nous joindrons à ce conte un opuscule

SUPPLÉ-
MENT.

philosophique, qui fut imprimé avant la première édition de la philosophie de la nature : l'auteur avoit alors dix-huit ans : malgré le peu d'importance qu'il met à cet écrit, on y découvre aisément le germe de ces vastes connoissances, de cette foule d'idées neuves & de ce style pittoresque qui ont fait la fortune de la philosophie de la nature.



L E
PEUPLE DU SOLEIL
E T
L E S M I K I M A K S.

I N T R O D U C T I O N.

J'AI traduit de l'ancien langage sacré des Péruviens une histoire américaine, que m'a confiée un descendant du dernier des Yncas : elle étoit en hiéroglyphes dans un temple du soleil renversé par Pizarre ; ce conquérant emporta les trésors renfermés dans cet édifice, & négligea cet ouvrage, qui n'étoit qu'un tissu de quipos (*). J'ai cru devoir supprimer

SUPPLÉ-
MENT.

(*) Les Péruviens donnoient le nom de quipos à des cordelettes, dont les nœuds placés de distance en distance désignoient les choses dont ils vouloient se ressouvenir ; ces cordelettes leur tenoient lieu de codes & d'annales : on peut remarquer que cette façon bizarre d'écrire a été originairement en usage à la Chine ; le

**SUPPLÉ-
MENT.** les métaphores & toutes les figures hardies qui tiennent lieu d'éloquence aux peuples des climats chauds : quand la vérité élève un édifice, il est inutile que l'imagination en construise les échafauds.

LONG-TEMPS avant le regne de Manco-Capac (*), le peuple du soleil (**) étoit dans l'usage de reléguer les grands criminels dans une forêt immense située au nord des Cordillieres ; on ignoroit encore l'art de rendre les supplices utiles , mais on favoit du moins n'en

Y-King de Fohi se conserve encore dans ces caractères. Voyez *Lettres édifiantes* du P. du Halde , tome XIX , page 476.

(*) Ce prince est le premier qui ait établi une législation pour les Péruviens ; on remarque que sa femme Coya-Mama-Oello-Huaco eut beaucoup de part à ce grand ouvrage. Il est probable que si Dracon avoit aussi consulté sa femme avant de donner des loix aux Athéniens , on n'auroit pas dit qu'elles étoient écrites avec du sang.

(**) Tel étoit son nom avant celui de Péruvien , que les peuples d'Europe lui donnerent , suivant leur usage barbare de défigurer jusqu'aux noms des pays qu'ils dévastoient.

pas

pas faire un spectacle révoltant pour l'humanité.

**SUPPLÉ-
MENT.**

On bandoit les yeux de ces victimes, & on les conduisoit par des routes secrètes jusqu'au centre de la forêt; on y arrivoit après huit jours de marche; alors les conducteurs mettoient aux pieds de leurs prisonniers le reste des vivres qu'ils avoient apportés, & avant qu'ils pussent déchirer le triple bandeau dont leurs yeux étoient environnés, ils s'échappoient en silence & revenoient dans leur patrie vivre à l'ombre de ses loix, dont ils avoient été sans opprobres les exécuteurs.

Ces malheureux abandonnés du ciel & des hommes devinrent méchans par principe, & scélérats par système: « il n'y a point de Dieu, » sans doute, disoient-ils entr'eux; s'il existoit, » il nous auroit puni sans emprunter le secours » des hommes; s'il existoit, il nous auroit fait » justes comme lui, & il n'auroit pas besoin » de nous punir.

» Pour les hommes que la nature a créés » pour être alternativement persécuteurs &

**SUPPLÉ-
MENT.**

» opprimés, dupes & frippons , l'intérêt est le
 » seul Dieu auquel leurs cœurs sacrifient ; &
 » quand ils tombent aux pieds des autels , ce
 » n'est pas pour se montrer religieux , mais
 » pour rendre les spectateurs plus crédules ; ils
 » s'arrachent un œil , pour avoir le droit de
 » gouverner des aveugles. »

En raisonnant ainsi ils erroient dans la forêt ,
 luttant contre les jaguars (*), moins féroces
 qu'eux ; & quand ils les avoient vaincus , ils
 déchiroient leurs membres pour s'en nourrir ;
 répandant le sang afin de le boire , & ne le
 buvant qu'afin d'entretenir leur ardeur pour le
 répandre.

Dès qu'ils se virent par leur industrie supé-

(*) Le jaguar est le tigre du Nouveau-Monde ; les
 sauvages s'imaginent cependant que cette bête féroce a
 pour eux une sorte de vénération , & que quand elle les
 trouve endormis avec des Européens , elle ne dévore
 que les derniers. Ces Européens ont fait tant de mal
 dans le Nouveau-Monde , qu'il seroit à souhaiter , pour
 le venger , que ce fait fût plus que vraisemblable : mais
 il est certain que le jaguar , quand il a faim , ne respecte
 personne.

rieurs aux bêtes féroces , qui partageoient avec eux l'empire de la forêt , ils crurent qu'ils se suffisoient à eux-mêmes , & se donnerent le nom de Mikimaks , mot qui signifie indépendant ; comme s'ils renonçoient au contrat naturel qui les lioit au ciel & aux hommes.

**SUPPLÉ-
MENT.**

Ces sauvages avoient quelques femmes parmi eux ; ils ne connurent point pour elles ce sentiment vertueux des ames sensibles , qui soumet la force d'un sexe à la pudeur de l'autre , triomphe sans crime d'une résistance timide , & ne fait servir l'instant de la jouissance qu'à rendre éternelle l'union des cœurs ; l'amour ne fut chez eux que cet instinct aveugle qui force les animaux à se livrer d'un superflu de vie qui les importune , les réunit sans leur donner l'envie de se plaire , & meurt , comme la faim , quand le vil besoin qui l'a fait naître est assouvi.

Lorsque le hasard faisoit rencontrer deux Mikimaks de différent sexe , le plus fort triomphoit de la résistance de l'autre (*) : la jouis-

(*) *Et Venus in sylvis jungebat corpora amantum,*

**SUPPLÉ-
MENT.**

fance étoit ordinairement suivie d'une séparation éternelle ; le pere fuyoit pour ne point partager sa chasse ; la mere délivrée de son fruit l'abandonnoit à la femelle d'un jaguar , qui moins barbare partageoit son lait entre lui & ses petits.

La postérité de ces hommes singuliers ajouta encore de nouveaux chapitres à son code nouveau de dépravation : car les peres avoient encore pour frein l'idée importune de leur origine ; mais les enfans nés dans les bois ne pouvoient soupçonner que le soleil qui les éclairoit, fût la tige de leur race ; ces arbrisseaux que la nature avoit inclinés vers la fange , ne croissoient que pour réunir leurs sommets à leurs racines.

Il est inutile de demander si les Mikimaks avoient un chef pour les gouverner (*) ; tout

*Conciliabat enim vel mutua quamque cupido ,
Vel violenta viri vis atque impensa libido. . . .*

Lucret. de natur. rer. lib. V.

(*) Comment un Mikimak auroit-il désiré d'être roi ? Ce sauvage couronné auroit eu le fardeau le plus

gouvernement suppose des loix ; & si les Mikimaks avoient eu des loix , ils auroient cessé d'exister.

**SUPPLÉ-
MENT.**

Ils imitoient cependant ; car tel est l'apanage de tout homme qui n'a pas la faculté sublime de créer ; mais comme la jalousie les empêchoit souvent de se copier , il arrivoit d'ordinaire que c'étoit dans les tanières des tajakous (*), & les repaires des jaguars qu'ils alloient chercher leurs modeles & leurs législateurs.

Quelques traits vont faire juger du caractère de la nation. Un Mikimak avoit planté un arbre , dont la tige majestueuse sembloit défier les nuages ; son voisin le coupe , parce qu'il bornoit sa vue ; il revenoit triomphant dans pénible qu'on ait jamais imposé à un souverain ; il auroit été obligé de concilier tous les intérêts particuliers, sans paroître songer à l'intérêt public. Et comme les volontés d'un sauvage varient à chaque instant, il auroit été forcé de consulter à chaque instant tous les individus de sa monarchie.

(*) Le tajakou est le sanglier de l'Amérique. Quelques naturalistes l'ont pris pour notre cochon dégénéré, comme les Espagnols prenoient les sauvages qu'ils égorgeoient pour des hommes dégénérés.

SUPPLÉ-
MENT.

une hutte que la veille il s'étoit construite ; mais elle étoit déjà embrasée , & il n'en vit que la cendre ; le sauvage dont il avoit coupé l'arbre le soir avoit pensé le matin que son égal ne devoit point coucher dans une cabane , puisque lui-même couchoit au pied d'un arbre.

Un autre sauvage tiroit de l'arc si adroitement qu'il perçoit au vol les oiseaux les plus rapides ; un de ses voisins le suivit un jour , pour le punir d'un talent que lui-même n'avoit pas ; dans l'instant où le premier perçoit d'une fleche une colombe qui planoit au milieu des airs , l'autre perça son rival d'un trait empoisonné , & le chasseur tomba mort au même moment que sa proie ; l'assassin , à cent pas de là , fut lui-même assassiné.

Deux Mikimaks s'aimoient à leur maniere ; l'amante à demi-pâmée au pied d'un arbre , paroissoit dans cet anéantissement voluptueux qu'éprouve une ame qui n'existe que par le fixieme sens , quand tout-à-coup paroît un énorme jaguar , l'œil en feu , la gueule béante ,

le crin hérissé, qui tente de s'élancer sur sa double proie; le sauvagè vit seul le péril qui le menaçoit; il fit en même tems ces deux réflexions : nous ne sommes plus à portée de nous servir de nos arcs; ma maîtresse est plus légère que moi, & je serai seul dévoré par le monstre. Il n'acheva pas la conclusion; mais prenant une de ses fleches, il l'enfonça dans le sein de son amante; & tandis que le jaguar s'amusoit à déchirer les membres palpitans de cette victime, il le perça lui-même sur ce cadavre ensanglanté. Le Mikimak victorieux disoit en se retirant : j'ai tué la bête & je vis encore; je suis un grand homme.

Les Mikimaks feroient restés à jamais inconnus, & nous n'aurions point eu lieu d'admirer la marche de la nature dans les variétés de l'espece humaine, sans un événement extraordinaire qui amena la fille d'un Ynca dans la forêt des Cordillieres. On verra avec étonnement par quel foible anneau tient à l'existence, un peuple qui a secoué le joug de la nature;

SUPPLÉ-
MENT.

une Péruvienne fut vertueuse , & les Mikimaks ne furent plus.

Les premiers Péruviens que polica le sage Manco-Capac (*), étoient le peuple de la terre le plus fortuné & le plus digne de l'être : la vertu étoit chez eux non un fardeau , mais un besoin de l'ame ; ils croyoient obéir à leurs législateurs , & ils ne faisoient que suivre l'impulsion de la nature.

La plaine que cette nation habitoit étoit le sage monument d'un demi-siècle d'industrie ; elle l'avoit conquise sur les bêtes féroces & sur les eaux : mais aucun trophée n'éternisoit la mémoire de cette entreprise ; il est rare que le

(*) Ces premiers Péruviens , si l'on en croit Garcilasso , étoient plus qu'anthropophages ; car ils mettoient les femmes qu'ils prenoient prisonnières , au rang de leurs concubines , nourrissoient leurs enfans jusqu'à l'âge de treize ans , & ensuite les mangeoient avec la mere. *Voyez Hist. des Yncas , liv. I , chap. XII.* Vossius rapporte une coutume pareille d'un autre peuple. *Voyez de Nili origine , cap. XVIII , XIX.* Mais Vossius & Garcilasso ont calomnié le genre humain ; plus ces peuples étoient sauvages , plus ils étoient voisins de la nature.

bonheur des peuples soit inscrit sur le marbre & sur l'airain , on n'y consacre ordinairement que la vanité des rois.

**SUPPLÉ-
MENT.**

Les Péruviens se croyoient issus du soleil ; ils honoroient cet astre comme leur pere & comme leur divinité ; cependant ils ne lui avoient érigé aucun temple , le législateur redoutoit que leurs idées dans la suite ne s'élevassent qu'à la hauteur d'une voûte ; il connoissoit aussi trop bien la divinité , pour renfermer dans l'enceinte de quelques murs un être qui embrasse l'univers.

Les laboureurs (& tout le monde l'étoit) ne fatiguoient point par leur ingratitude le ciel & la nature ; le matin ils se prosternoient du côté de l'Orient & remercioient le soleil du bien qu'il alloit faire aux hommes ; le soir ils se prosternoient du côté du couchant , & le remercioient du bien qu'il avoit fait.

La législation des Péruviens n'étoit point compliquée ; elle se réduisoit à deux loix : les voici. *Adorez le soleil , de qui vous tenez*

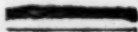
**SUPPLÉ-
MENT.**

l'être : aimez vos égaux, de qui vous tenez une partie du bien-être. Personne ne commentoit ces loix ; aussi tout le monde les observoit.

Manco-Capac étoit à-la-fois le souverain , le pontife & le législateur de ce peuple ; cependant il ne s'appercevoit pas qu'il fût absolu , parce qu'il n'avoit aucun intérêt à faire de ses enfans des esclaves.

Ce prince n'avoit point de capitale ; il se partageoit entre les différentes parties de son état , afin de voir tout par ses yeux ; il n'entroit jamais dans une province que pour y faire du bien , & il n'en sortoit jamais que pour aller faire du bien dans une autre.

Il y avoit cinquante ans que ce monarque régnoit sur sa nombreuse famille , lorsque la vieillesse & les travaux le priverent de la vue ; il ne fut point troublé de se voir privé à jamais de l'aspect du ciel , parce que son ame en avoit toute la sérénité ; mais son peuple fut en proie à la plus vive consternation. Quelques anciens

qui avoient une connoissance profonde de la  vertu des végétaux , se hasarderent alors à SUPPLÉ-
MENT. dire que dans la forêt des Cordillieres il pouvoit y avoir des simples qui guérissent l'aveuglement ; cette conjecture fut à l'instant recueillie comme un oracle , & tout le monde crut le succès possible , parce que tout le monde le desiroit.

Le résultat de la consultation des vieillards parvint à Kankanor , fille du roi ; cette princesse qui passoit pour une beauté dans un pays où le sexe est universellement beau , étoit dans cet âge heureux où le bien ne se fait qu'avec une sorte d'enthousiasme ; elle devoit épouser trois jours après un de ses amans , qui avoit mérité sa main à force de services rendus à la patrie. Dans son premier mouvement de tendresse filiale , elle se dit à elle-même : qu'ai-je fait pour me rendre digne d'un amant & d'un pere ? méritons à-la-fois l'estime de l'un & de l'autre : j'irai moi-même dans la forêt ; ma tendresse mieux que la science de nos vieillards

**SUPPLÉ-
MENT.**

m'éclairera sur le choix de la plante qui doit guérir mon pere. Que je ferois heureuse de pouvoir rendre le jour à celui de qui je le tiens !

Cette idée héroïque flattoit trop la grande ame de Kankanor, pour qu'elle en pût soupçonner les suites fatales; elle ne s'ouvre de son projet à personne, & part au milieu de la nuit accompagnée de sa seule vertu (*) : elle arrive dans la forêt, & sur les lumieres qu'on lui a données, elle cherche l'herbe spécifique qui doit rendre la vue à son pere & la joie à son cœur; ses recherches la font avancer insensiblement dans le plus épais du bois; chaque pas qu'elle fait l'éloigne de sa route; après trois jours de crainte & d'espérance, de plaisirs & de fatigues, elle s'apperçoit enfin de son erreur. Dieux ! s'écrie-t-elle, je m'égare, & j'étois guidée par mon cœur ! ô Manco, ô Aza ! je ne vous reverrai peut-être jamais... dans ce moment affreux je vois votre douleur; je sens

(*) On s'apperçoit bien que le lieu de la scene n'est pas en France.

combien je vous suis chère mais pardonnez ,
 je voulois mériter ma félicité : je voulois sur-
 tout qu'un père en fût le témoin.

SUPPLÉ-
MENT.

Quelques cris entrecoupés de Kankanor réveillèrent un Mikimak endormi au pied d'un arbre ; il s'avance l'arc en main ; il voit. Comment pourrai-je exprimer l'étonnement du sauvage ? Il soupçonne pour la première fois qu'il peut y avoir une divinité. La régularité de la taille de la princesse, la majesté de ses traits , tout jusqu'à sa surprise, redouble la sienne ; il sent expirer sa férocity ; l'arc homicide tombe de ses mains. Kankanor, de son côté, crut entrevoir sous le voile de la férocity de ce sauvage quelque étincelle de la raison humaine ; elle s'approche de lui, le prend par la main. Le Mikimak avoit ignoré jusques-là combien le sens du toucher a d'analogie avec l'ame : il sent bientôt un feu rapide circuler dans ses veines au lieu de sang ; il pousse de son gosier peu flexible quelques sons mal articulés ; son délire commence à se peindre dans ses

**SUPPLÉ-
MENT.**

regards. Kankanor ne tarde pas à reconnoître son erreur : Aza ! malheureux Aza ! s'écrie-t-elle , tu as donc un rival ? & ce rival . . . me respectera-t-il ? fera-t-il un homme ? . . Elle ne put en dire davantage : elle vit d'un coup-d'œil son malheur dans toute son étendue , & l'impuissance où elle étoit de s'y dérober : & son ame étant trop foible pour soutenir le spectacle de tant d'opprobres , elle tomba évanouie aux pieds du Mikimak. Ce monstre s'applaudit de l'état affreux où il voit sa victime : il leve d'une main hardie le voile qui couvre son sein ; il s'apprête à ravir des faveurs que les dieux mêmes auroient demandées avec timidité. Mais le ciel qui rendoit Kankanor malheureuse , vouloit du moins qu'elle le fût sans opprobre : un grand nombre de sauvages , qui étoient accourus à ses cris , parurent dans l'instant fatal où l'impétueux Mikimak s'élançoit sur sa proie : voir la Péruvienne , brûler pour elle & combattre pour en jouir , furent pour eux l'ouvrage d'un moment : la querelle s'engage ; les

traits de toutes parts volent avec la mort : enfin le premier ravisseur de Kankanor tombe mourant aux genoux de la beauté qu'il avoit voulu déshonorer : mais la fureur ne l'abandonna pas avec le sang qui couloit de sa blessure ; ce monstre rassemble toutes ses forces , arrache le trait qui le déchire , & l'enfonce , avant de rendre le dernier soupir , dans le sein de Kankanor ; la princesse infortunée passa , presque au même moment , du sommeil de l'évanouissement au sommeil de la mort ; seulement elle entr'ouvrit un œil appesanti , qu'elle fut bientôt contrainte de refermer , & ses malheurs lui arracherent ces mots entrecoupés . . . je devois rendre la vue à mon pere , . . . faire la félicité d'un peuple , . . . mourir de plaisir dans les bras d'Aza , . . . ô soleil , ne venge pas ma mort !

Le dernier gémissement de Kankanor , le sang qui couloit encore de son sein entr'ouvert , & la pâleur mortelle répandue tout-à-coup sur son visage , porterent d'abord l'effroi dans le

SUPPLÉ-
MENT.

**SUPPLÉ-
MENT.**

cœur des sauvages ; pour la première fois ils eurent des remords ; ils sentirent qu'il n'étoit pas toujours bon d'affaffiner une belle femme.

Tandis que tous les Mikimaks , interdits & confus , étoient rangés autour du cadavre de Kankanor , l'un d'eux réfléchit que cette belle étrangere pouvoit n'être pas la seule de son espece ; qu'on feroit bien d'aller à la découverte d'une région qui produisoit de telles merveilles , & qu'au fond il valoit encore mieux se battre pour jouir d'une belle , que pour avoir la peau de quelque jaguar.

Le nouveau philosophe propose son idée aux Mikimaks , qui pour la première fois approuverent une idée qu'ils n'avoient point enfantée : ils résolurent de suivre , autant qu'il leur seroit possible , la trace des pas de l'aimable inconnue ; l'intérêt , la curiosité & l'amour se réunirent pour leur faire entreprendre la découverte d'un nouveau-monde.

Cependant l'auteur de ce grand projet se revêtit de la robe de Kankanor , & se trouva,
par

par hasard, le chef des Mikimaks; il disoit ~~_____~~
dans la route : je suis le premier homme de la ^{SUPPLÉ-}
terre, car mes rivaux m'obéissent. _{MENT.}

Son regne fut de courte durée : un Mikimak plus grand que lui, jaloux de voir une espèce de pygmée marcher à la tête de la petite armée, l'étendit mort à ses pieds d'un coup de massue, & revêtit la robe de discorde.

Qu'ai-je à craindre, disoit avec hauteur le nouveau commandant ? j'ai tué avec cette massue un nombre infini de jaguars : j'ai soixante fleches dans mon carquois ; & en disant ces mots, il calculoit fièrement le nombre des Mikimaks dont il étoit environné. Tous ses sujets frémirent ; ils auroient voulu pouvoir le déchirer de leurs mains ; mais nul n'osa commencer.

Les sauvages errèrent long-tems dans les défilés innombrables de la forêt : quelques-uns moururent en chemin de faim & de fatigue, ou périrent par l'ordre du chef qui, comme les despotes, savoit mieux exterminer ses

SUPPLÉ-
MENT.

_____ sujets que les nourrir. Mais comme on forçoit tous les sauvages qu'on rencontroit, de s'enrôler parmi les nouveaux conquérans , les morts furent bientôt remplacés , & l'armée des Mikimaks se trouva forte de trois cents personnes , quand elle entra dans le royaume des Yncas.

Le Pérou parut à ces sauvages un nouvel univers, dont ils osèrent se promettre l'empire, & leurs premiers succès militaires durent sans doute les enhardir ; ils pillèrent quelques édifices publics, égorgèrent tous les Péruviens qu'ils rencontrèrent sans défense, violèrent leurs femmes & déchirèrent leurs enfans entre leurs bras : voilà ce qu'on appelle le droit de la guerre chez les peuples éclairés comme chez les peuples barbares.

Les Péruviens n'avoient encore fait la guerre qu'aux bêtes féroces de leur contrée ; leur législateur n'avoit point donné de code militaire ; ils ignoroient l'art d'affaffiner les hommes en bataille rangée, afin que les vainqueurs ajou-

tent quelques arpens à la terre qui doit leur servir de tombeau.

**SUPPLÉ-
MENT.**

Cependant l'irruption des Mikimaks oblige les enfans du soleil à se mettre en défense : Aza, le sensible Aza, fut nommé général de la petite armée ; on lui confia cet emploi pour faire diversion à la sombre douleur dont il étoit dévoré ; depuis la fatale absence de Kankanor, ce prince desiroit de mourir ; mais chargé de la défense de la patrie, il ne chercha plus qu'à vivre pour elle.

Dès que les deux armées furent à portée du trait, Aza parla à ses guerriers : chers amis, dit-il, prévenons les attentats de nos ennemis, veillons sur eux, défendons-nous avec courage, mais ne les attaquons pas : qui fait si chaque blessure que vous leur porteriez, ne feroient pas autant d'outrages contre la nature ? Je crois entrevoir dans ces féroces étrangers quelques rayons d'humanité : s'ils sont de même nature que nous ; s'ils ne veulent que partager la jouissance de cette contrée & devenir nos conci-

SUPPLÉ-
MENT. toyens, il faudroit les épargner, ... il faudroit mourir pour eux ... (*).

Cependant les Mikimaks qui ne faisoient point de harangue, profiterent de l'inaction des Péruviens pour leur lancer une grêle de traits : ils s'approchent de plus en plus : la mêlée s'engage ; dans le moment le prince entrevoit la robe de pourpre de Kankanor dans les derniers rangs des barbares ; il ne doute plus que son amante ne soit captive parmi ces furieux. Arrêtez, s'écrie-t-il ... la voix expire sur sa bouche ; son ame vole au bout de chaque trait lancé : il ne voit ni son armée ni la troupe des sauvages, il ne voit que les habits de Kankanor ; cependant la valeur réglée des Péruviens triomphe de l'impétueuse férocité des Mikimaks ; on les environne de toutes parts ; alors l'armée victorieuse met bas les armes, & les soldats tendent la main avec bonté aux sauvages pour les ras-

(*) Cette harangue n'est guere dans le goût de celles de Tite-Live : elle n'est cependant pas contre nature.]

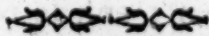
furer; ces malheureux dans le premier mouvement de surprise en font de même. Aza ^{SUPPLÉ-}
 persuadé que le combat est fini, vole dans ^{MENT.}
 le rang où il suppose son amante; mais un trait lancé par un Mikimak le renverse expirant aux pieds de la fausse Kankanor. Que vois-je! s'écrie ce prince nageant dans son sang & désabusé; objet sacré de mon amour, je vais te rejoindre chez les morts. . . . Si nos assassins sont des hommes, ils sont plus malheureux que nous. . . .

La mort d'Aza fit reprendre les armes aux Péruviens indignés de tant de perfidie : ils fondirent sur ces monstres, en égorgerent un grand nombre & firent les autres prisonniers.

Un citoyen se chargea de porter au roi la nouvelle de la mort de ses enfans, & de la captivité de leurs meurtriers. Le monarque soupire un moment; ensuite reprenant sa fermeté : Qu'on tâche, dit-il, d'humaniser ces sauvages; s'ils deviennent vertueux, mes citoyens sont vengés, . . . & je retrouve mes enfans.

SUPPLÉ-
MENT.

Suivant l'ordre de Manco , on place les Mikimaks dans une salle du palais ; on leur ôte leurs chaînes , on leur rend leurs armes & on les abandonne un moment à leurs réflexions. Ces malheureux profitent de ce moment de liberté pour tenter d'égorger le roi & de profiter de ses dépouilles : ils percent avec leurs javelines le mur qui les sépare de l'appartement royal ; ils ébranlent les colonnes de l'édifice où ils sont renfermés. Mais le ciel se lassa enfin de voir la scélératesse aux prises avec la vertu ; le mur qui séparoit les Mikimaks du roi fondit sur eux & les écrasa sous ses débris. Le monarque informé de l'attentat & du châ-timent , se prosterna du côté de l'Orient. . . . O soleil , dit-il , j'adore tes jugemens sur ce peuple mais s'il avoit pu devenir vertueux !



PARALLELE

ENTRE

DESCARTES

ET

NEWTON

THE

OF

DEPART

Y

NEW

I
P
e
l
c
m
s
d
ta
le
fu
on

PARALLELE

ENTRE

DESCARTES

ET

NEWTON.

LORSQUE le plus bel-esprit de nos philosophes prononça dans ce siècle l'éloge funebre de Newton, on entendit pour la première fois le parallele de ce grand homme avec Descartes ; je viens ajouter quelques pierres au monument que Fontenelle a élevé : qu'on ne s'attende pas à trouver dans cet éloge le ton du panegyrique de Trajan ; quand j'aurois le talent de Pline, je n'emprunterois pas sa plume : les fleurs de l'éloquence sont trop déplacées sur le tombeau des géometres. — O Archimede, on n'environna point ta tombe de ces inscrip-

SUPPLÉ-
MENT.

**SUPPLÉ-
MENT.**

tions fastueuses, avec lesquelles l'orgueil des vivans avilit la vertu des morts : mais tu y fis graver une spirale, & Cicéron reconnut le monument qui renfermoit ta cendre, au milieu des débris de Syracuse.

L'éloge de Newton est inséparable de celui de Descartes, parce que leurs noms sont toujours unis dans les fastes de la philosophie, & qu'on est accoutumé à les voir marcher ensemble à l'immortalité. Descartes & Newton ! quels noms ! Phyficiens de Rome & d'Athènes, malgré le faste qui vous environne, que vous êtes petits auprès des destructeurs de vos autels !

Descartes & Newton eurent peut-être au même degré ce génie créateur qui voit d'un coup-d'œil tout l'ensemble des êtres ; cet heureux enthousiasme pour le travail qui permet au philosophe de parcourir le tronc immense de la nature jusques dans ses dernières ramifications ; & cet esprit d'analyse qui, opérant à l'égard des sciences comme la chymie à l'égard

des corps hétérogènes ; les décompose pour les ramener à leurs principes primitifs. Comme il n'y a point d'enfance dans les grands hommes, ils étonnerent le monde au premier pas qu'ils y firent. Descartes trouva au college sa fameuse Analyse, & Newton n'avoit pas vingt-quatre ans, quand il inventa le calcul de l'infini.

**SUPPLÉ-
MENT.**

Newton se rencontra avec Descartes, & peut-être avec la nature, dans l'art de simplifier la physique élémentaire. Il est beau de voir Newton déduire d'un seul théorème la marche des astres, & Descartes, avec trois regles de mécanique, construire l'édifice de l'univers.

Les deux philosophes étoient initiés dans le peu de physique qui nous reste des premiers âges : mais ils aimoient les ouvrages de l'antiquité, sans les mettre à contribution ; & on voit qu'ils les citent plus dans le dessein de les louer, que dans celui de s'autoriser de leur suffrage. Ils supposent quelquefois des découvertes antérieures, & sur cette base ils placent avec confiance les leurs propres, comme sur

**SUPPLÉ-
MENT.**

les débris d'anciens monumens du capitolé, un architecte tel que Michel-Ange osa élever des arcs de triomphe qui les effacent.

Tous les deux ont enfin défriché avec un égal succès les landes de la haute géométrie. Le calcul de l'infini & les loix de la gravitation ont été trouvés par le mathématicien Anglois : la méthode des indéterminées, la regle pour trouver plusieurs moyennes proportionnelles, l'opération sur la trisection de l'angle, & une grande partie de la théorie des courbes sont dues à la pénétration du géometre François ; & je m'étonne que le nom des inventeurs ne soit pas resté à leurs découvertes, comme le nom de Diocles est resté à sa Cissoïde, & celui d'Archimède à sa Spirale ; c'est par la même bizarrerie du sort que Vespuce donna son nom au Nouveau-Monde, dont Colomb avoit fait la découverte.

Il faut bien, puisqu'il y a des bienfaiteurs du monde qu'il y ait aussi des ingrats. Quand on s'est lassé de disputer à Descartes & à

Newton leurs découvertes , on les a blâmés
d'en avoir borné le nombre : on a fait un crime
à ceux qui ont amené dans l'Europe la révolution qui l'a tiré de la barbarie , d'avoir laissé quelques vérités à découvrir à leurs successeurs ; mais c'est reprocher à Montagne de n'avoir pas écrit l'Esprit des loix , & à l'auteur de Cinna de n'avoir pas fait Athalie.

**SUPPLÉ-
MENT.**

On a troublé la cendre du créateur de la gravitation & de l'inventeur de la rêverie ingénieuse des tourbillons , en les accusant d'avoir été systématiques : mais ce reproche qui tend à affaiblir l'autorité de leurs ouvrages , ne peut que relever l'idée que la postérité a prise de leurs personnes.

Qu'un auteur froidement exact se traîne en rampant à la suite de quelques vérités qu'il entrevoit ; il a droit à mon estime , puisqu'il a voulu m'éclairer : mais qu'un homme de génie dirige son effort loin de nos foibles intelligences ; qu'il place au-dessus des principes , & réunisse sous un seul point de vue tout le système des

**SUPPLÉ-
MENT.**

êtres ; je dois mesurer mon enthousiasme à l'élévation de son vol ; je dois encore moins admirer la colombe dans l'égalité de sa course que l'aigle dans ses chûtes.

Un système peut , quand il est adopté par des enthousiastes , retarder le progrès de nos connoissances ; mais pourquoi dégraderoit-il son auteur ? il est toujours beau d'agrandir la sphere de ses idées , de se placer à la source de tout , & de croire tenir avec la nature l'extrémité de la chaîne qui lie l'infini avec les intelligences créées ; Platon , Tacite , Leibnitz & Bacon (*) ont tous été systématiques ; & s'ils se font égarés , c'est peut-être moins la faute de ces grands hommes que celle de l'humanité.

(*) Ce Platon qui écrivit sur le monde intellectuel , comme Homere eût écrit sur l'Iliade après l'avoir composée ; ce Tacite qui lut dans l'ame scélérate de Tibere tous les crimes politiques qu'il ensevelissoit dans sa retraite obscure de Caprées. --- Ce Leibnitz qui parle des ouvrages de Dieu comme s'il eût assisté à la création. --- Ce Bacon enfin qui ne pensa que d'après lui-même , & qui osa mettre dans son testament : *je legue mon nom & mes écrits à la postérité , car mon siècle ne me connoît pas.*

J'avoue que le systême des tourbillons ne SUPPLÉ-
MENT.
passe plus que pour un roman sublime, qui fait honneur à l'esprit du philosophe, sans faire autorité dans la philosophie : mais en combattant le pere de la physique moderne, qu'on n'oublie jamais qu'avec cette chimere ingénieuse, il expliquoit le flux & le reflux, les loix de la pesanteur & les plus beaux phénomènes de l'astronomie ; que pouvoit-on faire de mieux dans un tems où la philosophie ne pouvoit prévoir les expériences subtiles des Roëmer, des Picard & des Bradley sur la propagation de la lumiere ? où le télescope de Cassini n'avoit point fait pressentir le pouvoir de la lune sur l'océan, & où on ignoroit totalement la théorie sublime des forces centrales ? Les tourbillons sont un échafaud avec lequel Descartes a commencé la construction d'un vaste édifice ; la physique moderne est venue, elle a adopté une partie de l'édifice, & elle a rejeté l'échafaud.

La défense du systême de Newton est plus

SUPPLÉ-
MENT.

simple encore; quand même, ce qui est bien loïn d'être prouvé, la gravitation ne seroit qu'une qualité occulte, on devroit encore l'adopter en faveur de tant de phénomènes dont elle nous a procuré l'intelligence : c'est par son secours que Newton a calculé la masse des astres & les loix de la pesanteur dans les globes inaccessibles qui nous environnent; sans elle il eût méconnu la fameuse période de la précession des équinoxes, le cycle lunaire, la révolution des apfides de la lune, & la course elliptique des planetes; sans elle il n'eût point été astronome, il n'eût point été Newton.

Mais si Descartes & son rival se rapprochent par tant de traits, d'autres en aussi grand nombre servent à établir entr'eux des limites éternelles.

Descartes, né avec une imagination impétueuse se crut, comme les despotes de l'Asie, au-dessus des loix qu'il créoit : Newton, né avec un jugement profond, imita les monarques de l'Europe, & se soumit aux loix qu'il imposoit

posoit ; le premier voulut asservir la nature
à ses idées ; le second aima mieux régler les
fiennes sur les idées sublimes de la nature : un
enchanteur crée avec sa baguette un temple
aérien , & voilà Descartes ; Michel-Ange voit
à ses pieds une carrière de marbre , & s'en
fert pour construire la basilique de Saint-
Pierre , & voilà Newton.

SUPPLÉ-
MENT.

Descartes devint un métaphysicien profond ,
en oubliant ce qu'il avoit appris de la méta-
physique de son tems ; il égala en anatomie
Galien & Vésale , & ne les étudia pas ; il se
fit le premier géomètre de son siècle sans le
secours des Vietes (*) & des Euclides ; parce
qu'il est plus aisé à un génie supérieur de créer
une science, que de se traîner lentement sur les
pas de ceux qui l'ont précédé. Newton , moins
hardi , étudia les grands hommes pour les
effacer ; sans la connoissance des loix de Ke-

(*) Viète est l'inventeur de l'algebre spéculaire & de
la géométrie des sections angulaires : il étoit si éclairé , &
son siècle l'étoit si peu qu'il mourut soupçonné de magie.

**SUPPLÉ-
MENT.**

pler (*), il eût peut-être ignoré la théorie des forces centrales : les expériences de Boyle lui apprirent à analyser la lumière ; peut-être même que les défauts des tourbillons de Descartes lui firent naître l'idée admirable de la gravitation universelle. Ces grands hommes marcherent avec le même feu à la recherche de la vérité ; mais l'un étoit armé des connoissances philosophiques de tous les âges, l'autre

(*) La fameuse règle de Kepler, que le quarré d'une révolution d'une planète est toujours au quarré des révolutions des autres planètes, comme le cube de sa distance est aux cubes des distances des autres au centre commun ; cette fameuse règle, dis-je, confirme les découvertes Newtoniennes sur la gravitation : j'ajouterai même, sur la foi de l'historien de l'académie, qu'à la rigueur il ne seroit pas impossible que Newton la connût avant de composer ses principes : le philosophe Anglois auroit alors changé le nom de force centrifuge en celui d'attraction, & son calcul ne seroit établi que pour traverser la règle de Kepler. Voyez Fontenelle, théorie des tourbillons, tome IX de ses œuvres, pages 112, 277 & 278.

Si cette observation est juste, il est constant que Kepler avoit la clef du système des cioux ; mais elle étoit inutile entre ses mains : Newton est venu, & s'en est servi pour surprendre les secrets de la nature.

osoit y suppléer par les fiennés : Descartes est
 l'atlas de la fable, qui soutenoit de ses seules
 forces le poids du ciel : Newton ressemble
 davantage à cet Encelade, qui entassoit Ossa
 sur Pelion pour l'escalader.

SUPPLÉ-
 MENT.

O vous, qui honorez la cendre des grands
 hommes qui reposent à Westminster d'un culte
 exclusif, ne craignez pas que la main d'un
 étranger vienne faner les guirlandes dont vous
 chargez la tombe de Newton ! Je ferai moi-
 même Anglois quand il ne faudra que louer
 le premier de vos philosophes : oui, Newton
 a opéré une révolution parmi les êtres qui
 pensent ; il a été le Colomb d'un nouveau
 ciel ; il a appris aux astronomes qui n'étoient
 que poètes à être calculateurs ; il a créé les
 Halley, les Bouguer & les Maupertuis : ce-
 pendant Descartes a plus fait encore, il a créé
 Newton.

Descartes ne dut sa gloire qu'à lui-même ;
 Newton dut la sienne & à lui-même & à son
 rival : on admira d'abord beaucoup plus le

**SUPPLÉ-
MENT.**

philosophe de Londres, parce que personne ne l'entendit : on vena beaucoup moins le nôtre, parce que tout le monde l'entendit, ou crut l'entendre ; ainsi ce grand homme fut d'abord mal jugé, parce qu'il nous avoit trop bien appris à juger. Newton fit beaucoup d'enthousiastes, ce qui ne fait l'éloge que de l'auteur ; Descartes fit peu d'enthousiastes & beaucoup d'élèves, ce qui fait l'éloge & de l'auteur & de l'ouvrage.

Je fais que Newton a analysé la lumière, tandis que son rival ne l'a fait connoître que par d'ingénieuses rêveries ; je conviens aussi que la gravitation est jusqu'ici la meilleure clef du système de l'univers ; cependant on doit avouer en même tems que Descartes a porté une lumière supérieure dans toutes les sciences, tandis que Newton n'a fait que porter la géométrie dans la physique. Descartes, hardi astronome, profond géomètre, métaphysicien subtil, moraliste sublime, étoit toujours le même, quelque science qu'il em-

braffât (*) : Newton cesse d'être Newton quand il commente l'Apocalypse.

**SUPPLÉ-
MENT.**

Je ne doute point que le caractère des nations parmi lesquelles ces deux grands hommes ont pris naissance, n'ait aussi influé sur l'idée de leur mérite ; l'Anglois qui fait l'apothéose de tous ses grands hommes, comme l'ancienne Rome faisoit celle de tous ses empereurs ; l'Anglois, dis-je, a pu décerner à Newton le culte du fanatisme (**); le François, qui met au nombre de ses citoyens tous les sages de l'univers, a offert à Descartes le culte de la raison : ainsi le jugement de Londres pourroit n'être que le jugement de Lon-

(*) Descartes étoit universel; il joignoit même les arts d'agrément aux sciences profondes. La raison chez lui est presque toujours embellie des graces de l'imagination : souvent on est surpris, à la lecture de ses ouvrages, de voir une comparaison ingénieuse à la suite d'un calcul hérissé d'algebre : ce grand homme avoit fait une étude si profonde de la nature, qu'il la trouvoit sans cesse sous sa plume ; il peignoit avec plus de facilité que les autres n'écrivent.

(**) Je pourrois justifier cette assertion en rapportant l'építaphe que le plus grand poète de l'An-

**SUPPLÉ-
MENT.**

dres, & celui de Paris est peut-être le jugement de l'univers.

Newton joignit toute sa vie la philosophie pratique à la philosophie spéculative ; & il parvint à une extrême vieillesse sans avoir connu la fougue impétueuse des passions , parce qu'il employa à connoître le tems que nous perdons à jouir , & que toujours maître de lui-même, il aima mieux étudier l'homme que de le dégrader.

Descartes , de ce côté , est bien inférieur à Newton ; si les loix de la vérité étoient moins

gleterre a faite en faveur de Newton : que les hommes sans préjugé la lisent & me jugent.

Epitaphe destinée au chevalier Newton, dans l'abbaye de Westminster.

Isaacus Newtonus

Quem immortalem

Testantur tempus, natura, cælum :

Mortalem

Hoc marmor fatetur.

La nature & les loix de la nature étoient cachées dans le sein de la nuit ; Dieu dit : *que Newton soit , & la lumière parut.* Voyez *Œuvres de Pope* , tome II , page 444.

severes, & si quelques taches dans un corps lumineux pouvoient effacer la pureté de ses rayons, SUPPLÉ-
MENT.
je jeterois ici un voile officieux sur les foibleffes de cet homme célèbre; foibleffes qui tiennent à l'humanité, mais qui ne déshonorent pas moins le philosophe aux yeux de la raison :... déjà l'on me prévient, on se rappelle l'engagement illégitime qui retint quelque tems l'Hercule de la philosophie aux pieds d'Omphale, & l'on rougit de reconnoître le pere de Fraucine dans le vainqueur d'Archimede & le rival de Newton.

Mais n'arrêtons pas notre vue sur les fautes d'un grand homme, fautes qu'il a effacées en les avouant; examinons plutôt quels honneurs ont reçu de leur vivant des philosophes qui ont tant mérité de l'humanité.

Je n'aurai point à rougir pour ce siecle, en racontant ce qu'il a fait pour Newton; cet homme de génie, tranquille au sein de sa patrie, vit ses systêmes s'établir à leur naissance; son livre des principes fut regardé dans l'Europe

**SUPPLÉ-
MENT.**

comme le livre par excellence , avant même que le petit nombre de géomètres qui pouvoient l'entendre , pussent vérifier la justesse de ses calculs.

Descartes , au contraire , trouva mille contradictions dans son siècle ; le ciel de France ni celui de Hollande n'eurent jamais pour lui de sérénité : il fut d'abord méprisé pour avoir découvert la vérité , & persécuté ensuite pour avoir voulu en faire part au genre humain ; les Vanini de son tems le firent passer pour un homme crédule ; & ce qui doit moins étonner encore , les superstitieux le dénoncerent aux tribunaux comme athée ; tant le fanatisme est aveugle sur le choix de ses ennemis ! tant le scélérat qui calomnie a de forces contre le sage qui lui pardonne ! tant l'insecte qui pique a de prises sur le philosophe qui pense !

Si plusieurs des chef-d'œuvres de Descartes sont mutilés , si d'autres même n'ont jamais vu le jour , les ennemis de la philosophie doivent en remercier le tribunal terrible de l'inquisition,

qui exerçoit alors dans la moitié de l'Europe son sanglant despotisme : notre philosophe , de sa retraite de Déventer , voyoit sans cesse les flammes qui dévoroient à Florence les écrits de Galilée , & il trembloit à chaque instant que des ministres d'un Dieu de paix ne vinssent , un glaive sacré à la main , le punir d'avoir eu raison en physique.

SUPPLÉ-
MENT.

Mais quelle est l'ame vulgaire qui oseroit tirer des triomphes de Newton , la preuve de sa supériorité sur Descartes ? Ignore-t-on que l'apanage de tout ce qui est grand , est d'être persécuté ? La philosophie gémit encore des chaînes d'Anaxagore , de la mort de Socrate , & du cachot où se rétracta Galilée. Les muses n'oublieront jamais qu'Homère ne trouva de patrie que quand il ne fut plus ; que Milton vécut pauvre & obscur , sans se douter qu'il avoit du génie , & que le Pindare de la nation , flétri par ses concitoyens , périt en exil à Bruxelles. Les arts se plaignent de la destinée

**SUPPLÉ-
MENT.**

fatale de cette foule de grands hommes qui les ont cultivés, depuis Orphée déchiré par les Bacchantes, jusqu'à Le Moine, qui se perça de son épée, & Pergolese, que ses rivaux empoisonnerent. Oui, Descartes fut persécuté; mais ses malheurs sont le sceau de son génie & le monument de sa gloire : si même dans la suite des âges, ses écrits & ceux de son rival venoient à être anéantis, & que la postérité ne connût les deux philosophes que par la mémoire de leur vie, les persécutions que Descartes eut à subir suffiroient pour établir sa supériorité. Le sage qui a blanchi sur l'étude du cœur humain, diroit alors aux habitans de la Grande-Bretagne : « Ô Anglois, ou vos ancêtres furent » plus que des hommes, ou Newton est inférieur à Descartes ! »

A Dieu ne plaîse que je déprime Newton, même en louant son rival. Newton fut le plus grand philosophe de son siècle ; le prisme en main il osa le premier faire l'anatomie de la

lumière ; & en soumettant les astres aux loix SUPPLÉ-
MENT.
invariables de ses calculs , il arracha à la nature
le bandeau qui la couvroit depuis la naissance
des âges ; l'Europe entière a adopté ses expé-
riences , & le petit nombre même de ses adver-
saires ne combat son système qu'en admirant
son génie : ainsi ce grand homme n'a plus rien
à redouter des jugemens détracteurs de l'envie ,
& il peut se reposer sur la main lente du tems
de l'accroissement de sa gloire : semblable à
cet Homère , dont on voit toujours avec un
nouveau respect les rides sublimes , & à qui
chaque siècle semble apporter un nouveau titre
à l'immortalité.

Mais si ce grand homme ranimoit sa cendre,
& que , soulevant le marbre du tombeau où il
est enseveli à côté de ses rois , il parut en
cet instant à nos yeux , il diroit avec cette
candeur si naturelle au génie . . . « O Des-
» cartes ! ô mon maître ! ô toi que j'ai com-
» battu quelquefois , & que j'ai toujours

SUPPLÉ-
MENT.

» admiré ! nous avons tous les deux consacré
 » notre vie à la recherche de la vérité ; mes
 » travaux ont été honoré de quelques succès ,
 » j'ai fait quelques découvertes , j'ai éclairé
 » mon siècle , qui m'éclairait à son tour ;
 » mais toi , par quel art as-tu civilisé des bar-
 » bares ? comment as-tu pu faire entendre la
 » voix paisible de la raison , lorsque le préjugé
 » tonnoit dans l'école , que l'envie murmuroit
 » sourdement à tes côtés , & que le glaive du
 » fanatisme étoit suspendu sur ta tête ? Je te
 » vois franchir le cercle étroit des petites idées
 » de ton siècle , t'armer toi seul de toutes les
 » forces de l'esprit humain , & tracer au monde
 » philosophique une route nouvelle. Tu t'es
 » trompé , sans doute , mais tes erreurs mêmes
 » portent une empreinte respectable. Homme
 » sublime , tu as ouvert une carrière où l'on
 » ira plus loin que toi ; mais le poids de ta
 » grandeur écrasera jusqu'aux philosophes qui
 » tenteront de te faire oublier. »

Ainsi parleroit fans doute Newton , & un
pareil hommage justifieroit aux yeux de ^{SUPPLÉ-}
l'Europe l'idée que l'Angleterre s'est formée de ^{MENT.}
sa supériorité.

F I N.

DE LA NATURE.

Ainsi par son sans doute Newton, son

parallèle hommage aux yeux de
l'Europe, l'Europe de



la littérature.

FIN.

